MERCVRE DE FRANCE

TOME SOIXANTE-SEIZIÈME

Novembre-Décembre 1908

Novembre-Décembre 1908 — Tome LXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Dix-neuvième année



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

N° 273 — Tome LXXVI 1er Novembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, JULES BERTAUT,
GEORGES BOHN, X.-MARCEL BOULESTIN, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, LÉO LARGUIER,
AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD,
HENRI MAZEL, CHARLES MORICE, JEAN NOREL,
HENRI POTEZ, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, JULES SAGERET,
JOSÉ THÉRY, H.-G. WELLS (HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 273 — 1er Novembre 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
DES
SCIENCES SOCIALES

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : DICK MAY, Secrétaire général de l'École des Hautes Etudes sociales.

Chaque volume in-8° de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise, 6 fr.

1. **L'individualisation de la peine**, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit d l'Université de Paris, 2e édit. mise au courant par G. MORIN, docteur en droit, charg de cours à la Faculté de droit de Paris.
2. **L'Idéalisme social**, par Eugène FOURNIÈRE, professeur au Conservatoire des Arts Métiers, 2e édit.
3. **Ouvriers du temps passé** (XVe et XVIe siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Universi de Dijon. 2e édit.
4. **Les Transformations du pouvoir**, par G. TARDE, de l'Institut, 2e édit.
5. **Morale sociale**, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARL DAURIAC, DELBET, Ch. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERT G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. E. BOUTROUX, de l'Institut.
6. **Les Enquêtes**, pratique et théorie, par P. DU MAROUSSEM. (*Ouvrage couronné par l'Institu*
7. **Questions de Morale**, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DARLU, DELBO FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, PARODI, G. SOREL, 2e édit.
8. **Le développement du Catholicisme social** depuis l'encyclique *Rerum novarum*, p Max TURMANN, 2e édit.
9. **Le Socialisme sans doctrines.** *La question ouvrière et la Question agraire en Austra et en Nouvelle-Zélande*, par Albert MÉTIN, agrégé de l'Université, professeur à l'Eco Coloniale.
10. **Assistance sociale.** *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS, sénateur.
11. **L'Education morale dans l'Université.** (*Enseignement secondaire.*) Par MM. LÉVY-BRUH DARLU, M. BERNÈS, KORTZ, CLAIRIN, ROCAFORT, BIOCHE, Ph. GIDEL, MALAPERT, BEL (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1900-1901).
12. **La Méthode historique appliquée aux Sciences sociales**, par Charles SEIGNOBOS, prof seur à l'Université de Paris.
13. **L'Hygiène sociale**, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'institut Pasteur.
14. **Le Contrat de travail.** *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU, professe à la Faculté libre de droit de Paris.
15. **Essai d'une philosophie de la Solidarité**, par MM. DARLU, RAUH, F. BUISSON, G X. LÉON, LA FONTAINE, E. BOUTROUX (*Ecole des Hautes Etudes sociales*). 2e édit.
16. **L'exode rural et le retour aux champs**, par E. VANDERVELDE.
17. **L'Education de la démocratie**, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, Ch. SEIGNOB P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD (*Ecole des Hautes Etudes soc.*), 2e édit.
18. **La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés**, par J.-L. DE LANNESSAN, prof seur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.
19. **La Concurrence sociale et les devoirs sociaux**, par le MÊME.
20. **L'Individualisme anarchiste : Max Stirner**, par V. BASCH, chargé de cours à la Sorbon
21. **La démocratie devant la science**, par C. BOUGLÉ, chargé de cours à la Sorbon (*Récompensé par l'Institut.*)
22. **Les Applications sociales de la solidarité**, par MM. P. BUDIN, Ch. GIDE, H. MON PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARDEL. Préface de M. Léon BOURGEOIS (*Ecole des Hau Etudes sociales*, 1902-1903).
23. **La Paix et l'enseignement pacifiste**, par MM. Fr. PASSY, Ch. RICHET, d'ESTOURNEL DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON (*Ecole des Hau Etudes sociales*, 1903-1904).
24. **Etudes sur la philosophie morale au XIXe siècle**, par MM. BELOT, A. DARLU, M. BERN A. LANDRY, Ch. GIDE, E. ROBERTY, R. ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVICG (*E des Hautes Etudes sociales*, 1902-1903).
25. **Enseignement et démocratie**, par MM. APPEL, J. BOITEL, A. CROISET, A. DEVINAT, Ch LANGLOIS, G. LANSON, A. MILLERAND, Ch. SEIGNOBOS, (*Ecole des Hautes Etudes socia* 1903-1904.)
26. **Religions et Sociétés**, par MM. TH. REINACH, A. PUECH, R. ALLIER, A. LEROY-BEAU le baron CARRA DE VAUX, H. DREYFUS (*Ecole des Hautes Etudes sociales*. 1903-1904)
27. **Essais socialistes.** *La religion, l'art, l'alcool*, par E. VANDERVELDE.
28. **Le surpeuplement et les habitations à bon marché**, par H. TUROT, conseiller munic de Paris, et H. BELLAMY.
29. **L'individu, l'association et l'état**, par E. FOURNIÈRE.
30. **Les Trusts et les syndicats de producteurs**, par J. CHASTIN, prof. au lycée Volta (*Récompensé par l'Institut*).

BARBEY D'AUREVILLY

CRITIQUE LITTÉRAIRE

—

Le hasard des centenaires remet encore une fois au premier plan de l'actualité pour ce mois de novembre la vigoureuse et originale figure de Barbey d'Aurevilly.

On ne peut pas dire que ce soit là une occasion inespérée de parler de l'auteur des *Diaboliques*, puisque, Dieu merci ! ces occasions ne nous font point défaut plusieurs fois chaque année. La pieuse et intelligente sollicitude de la femme admirable qui s'est dévouée corps et âme à la gloire du disparu nous assure, au moins deux fois par an, la parution d'un de ces livres de critique étincelants et pénétrants qui complètent si heureusement la série des Œuvres et des Hommes. D'autre part, il semble que, à la suite de ces publications fréquentes, l'attention publique, cette attention qu'il est si difficile de réveiller à l'égard d'un auteur dans les vingt-cinq années qui suivent la mort de ce dernier, se soit montrée plus clémente envers la mémoire de Barbey d'Aurevilly. Stimulés sans doute par les pages éclatantes que la publication des œuvres critiques mettait au jour, séduits par l'incomparable originalité de cette manière inimitable, un grand nombre d'écrivains, dans des articles copieux, dans des opuscules, dans des livres même n'ont pas cessé, pour ainsi dire, de nous entretenir, soit du savoureux romancier, soit du vigoureux polémiste. Hier encore M. Léon Bordellet publiait, à la librairie du *Mercure*, un *Esprit de Barbey d'Aurevilly* qui est bien le plus étonnant dictionnaire d'esprit qu'on ait mis au jour depuis Chamfort.

Tant de livres et tant d'études, en même temps qu'ils servaient admirablement la gloire posthume de l'auteur de *l'Ensorcelée*, nous initiaient peu à peu aux petits et aux grands côtés de sa manière, nous permettaient de le juger à son tour en pleine connaissance de cause et « pièces en mains », si l'on peut dire.

Aujourd'hui, la publication des œuvres critiques est à peu près terminée; nous possédons le meilleur de ce qu'écrivit Barbey sur les livres et les hommes de son temps. Le moment est venu, semble-t-il, de jeter sur cette œuvre énorme, qui renferme plus de quarante volumes, un regard d'ensemble, d'en dessiner les grandes lignes, d'en résumer et d'en apprécier l'esprit général.

§

Barbey d'Aurevilly n'était pas un critique-né.

Il y a deux sortes de critiques, en littérature: il y a les critiques de naissance et les critiques d'occasion.

Les critiques de naissance se reconnaissent, en général, à cette tendance invincible qui les pousse à discuter des idées et de la personne d'autrui, au détriment même de leurs propres idées et des inclinations de leur propre tempérament. Leur satisfaction dernière réside dans cette étude de l'âme des autres, soit qu'ils s'imprégnent de leur manière, qu'ils se travestissent à leur façon, en quelque sorte, pour les mieux comprendre (et [illegible] critique impressionniste), soit qu'ils s'arrogent le droit de les juger (et c'est alors de la critique dogmatique). Dans l'un et l'autre cas, ils font abstraction de leur propre personnalité, de leur propre tempérament et de leurs propres idées pour exposer ou discuter la personnalité, le tempérament et les idées d'autrui.

Ce détachement de soi même, c'est peut-être là la marque caractéristique des esprits de cette nature. A des degrés divers, vous le rencontrerez chez tous ceux qui sont des critiques-nés : Sainte-Beuve peut bien s'égarer pendant plusieurs années dans le domaine poétique ou romanesque, Taine peut bien laisser vagabonder sa fantaisie sous les traits de Graindorge, Jules Lemaître peut bien construire en se jouant de légères charpentes dramatiques, leur grand, leur réel souci, au fond, est l'étude de l'esprit d'autrui, l'analyse du livre, de l'œuvre

d'art ; toujours ils y reviennent, attirés et comme fascinés par ce combat des idées auquel nul ne peut renoncer lorsqu'il y a goûté.

Le propre du critique d'occasion, au contraire, est de ne jamais s'abstraire de soi-même lorsqu'il parle des autres. Son tempérament — généralement vigoureux — ne l'incline pas du tout vers la critique par un souci de dilettantisme ou de dogmatisme. Il ne cherche ni à montrer ni à juger. Ce qu'il demande aux lettres, c'est, d'une façon générale, ce qu'il demande à la vie : un aliment pour nourrir ses propres idées, un motif de développement pour ses thèmes favoris, des exemples pour fortifier ses sentiments.

Aspirant d'une façon continuelle à exprimer son tempérament original, il cherche d'instinct tout ce qui peut le renforcer. La vie lui offre des sujets de tendresse et d'émotion s'il est poète ou romancier. Les œuvres d'art lui offrent des occasions similaires de s'exprimer tout entier. Lorsque Lamartine écrit, ou, plutôt, dicte son *Cours familier de littérature*, ce n'est point pour le plaisir d'analyser et de juger les plus grands noms littéraires, c'est pour la volupté, beaucoup plus intense à ses yeux, de renforcer en lui ce don magnifique du verbe qu'il possède, en construisant de merveilleuses tirades d'une éloquence inégalée. De même, Théophile Gautier, parcourant les salles des musées de l'Europe et décrivant avec son acuité de vision intense et sa richesse de coloris les plus beaux tableaux de France, d'Italie ou d'Espagne, se réjouit beaucoup moins de les juger que de les voir et surtout de les faire voir. La plume à la main, il double le simple plaisir qu'il a déjà ressenti, croyez-le bien. Il en est de même de Barbey d'Aurevilly. Ce n'est point par un souci de justice immanente qu'il a décidé de parler de ce livre ou de cette pièce, ce n'est point pour faire valoir celui qui l'a composé, pour s'imprégner de sa manière, pour l'exprimer à son tour, mais c'est probablement parce qu'il aura découvert dans cette œuvre d'art comme un écho qui multiplie sa propre voix. Ou bien, au contraire, c'est parce qu'il aura rencontré en cet artiste un tempérament absolument opposé au sien qui l'aura fait tressaillir, lui, l'homme passionné avant tout, qui l'aura excité à se jeter sur sa plume comme sur une arme afin de croiser le fer avec l'adversaire.

C'est donc lui, en définitive, toujours lui, que l'on retrouve

derrière tel portrait littéraire du grand siècle, telle peinture de tel romantique, telle furieuse diatribe contre telle femme de lettres, tel simple compte-rendu de première écrit en un style d'une coloration incisive et d'un éclat incroyable. Peu importe la vulgarité de l'auteur qu'il étudie, la médiocrité de l'œuvre qu'il a entre les mains, chacun a compris que ce sont là de simples prétextes, et que le jeu vaut avant tout par celui qui l'exécute. Mais aussi quelle maestria, quel art consommé des phrases et des épithètes, quel bonheur d'expression, quelle spontanéité d'images, et de quelles images!... Vraiment oui, tout Barbey est là, plus vivant, plus trépidant, plus exaspéré et plus romantique qu'il ne le fut jamais dans ses œuvres de pure imagination, et grâces soient rendues au vaudeville idiot, à la poétesse stupide, à l'écrivain niais qui furent le prétexte d'aussi belles et d'aussi chatoyantes pages littéraires!...

On ne perd donc pas tout en étant un simple critique d'occasion et non pas un critique-né. Toutefois cette disposition particulière de l'esprit a un double effet : d'une part, celui qui la possède ne doit pas aspirer à devenir jamais un guide. D'autre part, sa critique vaut en dernière analyse et très exactement ce qu'il vaut lui-même. En effet, n'ayant jamais pensé à être un juge, s'étant contenté d'être ému et d'exprimer son émotion, comment pourrait-il prétendre à ce qu'on vît dans ses œuvres critiques autre chose que le reflet de la personnalité ? Et, d'un autre côté, comment une œuvre de cette qualité pourrait-elle valoir par quelque côté objectif, puisqu'elle est entièrement subjective ?

On lit Sainte-Beuve, on lit Taine, on lit Brunetière, on lit Faguet pour y trouver, d'abord, sans doute, l'opinion précise de tel critique sur tel auteur ou sur tel problème littéraire. Mais on les lit aussi, et surtout, avouons-le, pour y rencontrer des idées générales où nous ne reconnaîtrons pas seulement l'esprit de Sainte-Beuve ou de Faguet, mais l'esprit de tous les temps et de tous les hommes. C'est la vérité que nous cherchons en eux, et si nous la cherchons dans leur œuvre, c'est que nous les croyons doués d'un esprit suffisamment objectif pour l'y avoir mise. Au lieu que, dans l'œuvre critique d'un Barbey d'Aurevilly, ce que nous cherchons, ce ne sont pas des idées justes, des théories précises, des formules presque mathématiques, c'est une manière de sensibilité particulière

qui nous agrée ou nous choque, mais ne nous laisse jamais indifférent. Un beau portrait littéraire signé Sainte-Beuve a quelque chose de définitif en lui qui impose le respect à tous. C'est une vérité démontrée, et, pour ainsi dire, acquise à l'humanité. Un beau portrait littéraire signé Barbey d'Aurevilly (et il en est de remarquables dans la première série des *Œuvres et des Hommes*), c'est une vigoureuse page de polémique autour de laquelle on va pouvoir batailler, car elle n'est, on le sent, que l'expression d'une certaine personnalité susceptible d'être aimée par les uns, haïe par les autres.

C'est pourquoi, je le disais plus haut : tant vaut l'homme, tant vaut une critique de cette qualité.

Aimez-vous le « vieux *laird* », à la sensibilité ombrageuse, au goût intense du romanesque, à la rhétorique âpre, à l'accent dominateur et persifleur, vous adorerez sa critique. Avez-vous tressailli d'émotion littéraire à la lecture d'une de ces *Diaboliques* au style contourné et bizarre, mais si débordantes d'une vie intense, si uniques, ouvrez sans hésiter *les Œuvres et les Hommes* ou *le Théâtre contemporain*, vous retrouverez votre première impression amplifiée encore, s'il est possible. Avez-vous exécré, au contraire, *l'Ensorcelée* ou *le Prêtre Marié*, avez-vous souri de tant d'efforts puérils pour nous épouvanter, vous êtes-vous moqués des invraisemblances ou des exclamations romantiques, ne lisez point l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly : vous ne corrigeriez pas votre mauvaise première impression par une seconde meilleure. Ces deux parties de l'œuvre d'un seul écrivain sont solidaires l'une de l'autre, elles ne forment qu'un tout.

Il est donc indispensable, quand on étudie en l'auteur du *Chevalier des Touches* le critique littéraire qu'il fut, de ne jamais perdre de vue l'homme qui prime chez lui tout l'écrivain. Autrement on risquerait de ne pas comprendre ou d'être injuste. Aussi m'a-t-il paru indispensable, afin de souligner cette unité des deux êtres dans un seul nom, de les étudier ensemble, voyant l'influence réciproque qu'ils avaient exercée l'un sur l'autre. Chacune des attitudes de Barbey d'Aurevilly en face d'une œuvre à juger, d'une époque à analyser ou à définir se justifie et s'explique par un côté de son caractère. Chacun des jugements qu'il porte est inscrit d'avance dans telle ou telle partie de son tempérament. Voyons donc ce que

fut ce caractère, ce que fut ce tempérament et quelles concordances s'établissent tout de suite entre eux et entre sa façon de goûter et de pratiquer la critique.

§

Dans la lumineuse étude qu'il a écrite pour servir de préface aux *Memoranda*, M. Paul Bourget a mis en relief le trait principal qui explique tout Barbey : le constant désaccord entre cet homme d'un génie tout aristocratique et son temps, son métier : . . . .

Il offre, disait M. Paul Bourget, un rare exemple, et d'un intérêt singulier pour le psychologue, de facultés qui n'ont rencontré ni leur milieu ni leur époque. Il a eu, dès son adolescence où il vit Brummel, et il a conservé dans son âge mûr où il connut d'Orsay, le goût passionné de l'aristocratie... Il lui a fallu subir, avec une nature affamée de distinction, toutes les vilenies du métier : l'âpreté des médiocres concurrences qui dégoûte même du triomphe, l'exécution des besognes à jour fixe qui fait regretter même le talent qui vous en rend capable, et — pour combler la mesure — ce métier, ces concurrences et ces besognes, en pleine société démocratique. — Il était né, et il est resté un fanatique de l'action... Il a, cependant, vécu sédentaire, assez analogue par l'antagonisme de ses désirs et de ses habitudes à ces héritiers de familles ruinées que Walter Scott évoque au coin du foyer désert... Il est devenu catholique, et du catholicisme le plus hautement proclamé, jusqu'à écrire l'apologie des procédés inquisitoriaux, à l'heure précise où la science contemporaine paraît se résoudre dans le positivisme le plus hostile à la tradition catholique. Absolutiste et nourri de la moëlle de la doctrine de Joseph de Maistre, il a vu les monarchies s'écrouler, les théories issues de la Révolution foisonner et grandir, la France multiplier les essais de gouvernement parlementaire. Idéaliste dans son art comme il l'a été dans sa vie, il assiste aujourd'hui à l'avénement de la littérature documentaire. Rarement antithèse plus étrangement et plus complaisamment prolongée n'a isolé davantage un homme dans les partis pris de son orgueil et de sa chimère... . . . .

On ne saurait définir avec plus de justesse le trait dominant de Barbey d'Aurevilly : un révolté devant son existence, de par la force des choses. Un révolté qui s'insurge contre la platitude, la médiocrité et la bassesse des existences contemporaines en se réfugiant par ses romans dans un âge d'héroïsme ; un révolté qui se venge de la petitesse des hommes de

son temps en créant des héros excessifs aux destinées extraordinaires.

On comprend, dès lors, l'attitude qu'un caractère de cette sorte va prendre en présence des œuvres à juger, des hommes à critiquer : avec la même intransigeance farouche dont il faisait preuve en face de la vie, il analysera et disséquera les productions de ses contemporains. Les yeux toujours fixés sur le passé et ses grandeurs, rendues plus belles encore et plus grandioses par l'éloignement, il contemplera à la dérobée et avec une ironie méprisante cette littérature de pygmées que produit une époque aussi médiocre que la nôtre. Il vit chez nous non comme un homme de notre temps, mais comme le représentant d'un âge disparu, l'escopette au poing et le coutelas à la ceinture. Il sait qu'il bataille solitairement, et, loin de lui peser, cette solitude le rehausse encore à ses propres yeux. N'y en eût-il qu'un, il serait le dernier, il serait celui-là qui se dresse en face de la production artistique contemporaine pour la bafouer, toutes les fois qu'elle affirme son modernisme, qu'elle s'écarte des grands modèles de l'âge classique, qui sont ses modèles, à lui, qui sont les exemples où il se retrempe pour se fortifier.

Un critique ! Allons donc ! Où pensez-vous que le « vieux *laird* » va puiser cette indépendance d'esprit qu'il ignore, lui, le plus passionné de tous les écrivains ? Où voulez-vous qu'il prenne cette prudence nécessaire à l'établissement d'un jugement équitable, lui l'homme d'action qui court à son feuilleton comme un soldat court au feu ? Où espérez-vous qu'il acquerra cette « bienveillance pour les idées d'autrui » avec laquelle Goethe prétendait que se devait aborder toute étude littéraire, lui, l'irréductible entêté, enfoncé dans ses idées comme dans son costume d'une époque antérieure à la nôtre !...

Un critique ! Non, mais un polémiste, et de la plus belle race, de la plus rare des espèces, un polémiste de la grande époque, un maître en escrime, qui possède le grand jeu et qui excelle à l'épée de combat. Superbe spectacle que celui de cette âme en révolte contre les médiocrités, les bassesses et les turpitudes de son temps, spectacle rendu plus merveilleux encore par la fantaisie du bretteur.

Reprenons et décomposons les unes après les autres les plus caractéristiques de ses attitudes sur le terrain.

Voici l'aristocrate, d'abord. Imbu d'une élégance et d'une noblesse de pensées qui furent rarement égalées, le critique a voué avant tout une haine tenace, une haine implacable aux esprits vulgaires. Tout ce qui, de près ou de loin, touche à la démocratie lui paraît aussitôt suspect, car tout ce qui est démocratique est nécessairement infecté d'un virus malfaisant. Ou bien les esprits de cette sorte sont des médiocres, tel Mazzini : « Ni principes nets et profonds, ni philosophie, ni sentiment de l'histoire, ni compréhension des nécessités contemporaines, ni mouvement d'idées au service d'une cause qui est une guerre, ni conscience de son autorité, ni moyens personnels d'action. Quel effroyable bilan ! » Ou bien ils sont « fades et venimeux », tel Jules Favre : « Sa sottise manque d'esprit. Elle est tempérée. Elle rentre dans cette espèce de médiocrité flasque qui cause autant de dégoût à l'esprit que les corps mous en causent à nos nerfs... Il n'a même pas le plantureux dans la sottise, qui ferait la joie de mon âme, s'il l'avait ! » Ou bien ils sont surfaits, tel Benjamin Constant : « Il a passé pour le coq du libéralisme pendant trente ans. Mais le libéralisme n'était pas difficile en coqs. Tout lui était coq qui piaillait, n'importe avec quelle voix, contre le pouvoir... Benjamin Constant, l'être le moins viril par la pensée, par les opinions, par le caractère, par le cœur et par le talent, d'un temps où il y avait des hommes comme de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais ! »

Comment pourrait-il en être autrement de ces hommes plus ou moins issus de la démocratie « qui n'est jamais que le gouvernement de la vulgarité » ? Aussi, de dégoût, Barbey d'Aurevilly s'est-il cantonné pour toujours dans deux ou trois admirations ferventes pour quelques héros privilégiés des lettres qui concentrent en eux ces dons inestimables d'aristocratie, d'élégance, de distinction et de noblesse de l'âme. Byron, d'abord, l'infortuné lord Byron, qui a exercé une influence si puissante, presque une fascination sur l'auteur des *Diaboliques*. D'une sensibilité profonde, un peu ombrageuse comme celle de Barbey, doué d'un même goût de l'action et du romanesque, aspirant à la même forme de l'art et à la même conception de la vie, l'auteur du *Corsaire* devait, toute son existence, briller aux yeux du vieux gentilhomme normand comme l'image rêvée et inatteignable de ce que lui-même eût voulu être. Cet

aristocrate anglais, d'une si haute naissance, doué du génie poétique, pouvant abriter ses dégoûts du monde contemporain derrière sa pairie et ses quatre mille livres sterling de revenus, chevalier du rêve et chevalier de l'action, quelle éclatante et merveilleuse destinée pour le pauvre forçat des lettres et du journalisme gagne-pain qui se sent dans le cœur autant de distinction et de noblesse, dans l'esprit autant de talent, dans la manière autant d'allure que l'autre, et que la vie contemporaine rive implacablement à son boulet !...

Aussi l'a-t-il passionnément aimé, ce frère aîné qui lui ressemblait si parfaitement, aussi son souvenir toujours vivant vient-il, à chaque page, se rappeler à sa mémoire. Il l'a tant lu et relu ! Il le connaît si bien dans son fond et dans ses détails ! « Comme poète et comme homme, le lord Byron du bruit que fait son nom n'est pas le lord Byron de la réalité, le lord Byron de ceux qui l'aiment et qui, à force de le regarder et de cohabiter avec son génie dans ses œuvres, et dans ses *Mémoires* avec sa personne, ont vu le vrai lord Byron sous les attitudes, les affectations et le masque... »

Est-ce de l'auteur du *Giaour* ou de lui-même qu'il vient ainsi de parler ? et ne pourrait-on appliquer à celui qui écrivit *l'Ensorcelée* la phrase même qu'il applique à Byron ?...

A la vérité, ces deux âmes étaient tellement semblables, pétries d'un même limon, que l'un semble la répétition de l'autre, avec une destinée totalement différente, à quarante ans de distance.

Après Byron, les fortes admirations du Barbey d'Aurevilly aristocrate vont à Lamartine, à Chateaubriand, à Milton, à Alfred de Vigny, à tous les génies un peu hautains dont le front pur et fier s'élève au-dessus de l'élite.

Entre Lamartine et Victor Hugo, il a tout de suite fait son choix. Il y a, si grand soit-il, dans l'auteur de *la Légende des Siècles*, des parties basses qui choquent l'homme de goût. Est-ce abus, ou, plutôt, est-ce mauvais emploi de l'imagination ? Il s'enivre d'elle jusqu'au vertige, il entasse les mots sur les mots, l'invention sur l'invention. Au lieu que Lamartine :

Lamartine est le Virgile de la civilisation chrétienne par la profondeur des sentiments, et c'est un Virgile d'une bien autre force poétique par les facultés... Lamartine avait « le sens de la réalité

humaine », mais, en passant par sa grande âme, la réalité grandissait...

Et, pourtant, l'auteur des *Méditations* fut un démocrate à son heure. Oui, mais la démocratie est sauvée chez lui par la poésie :

C'est la poésie de Lamartine qui sauve la politique de Lamartine, de cet homme qui répondit un jour, quand il fut nommé député, dans un parlement d'imbéciles ou d'esprits plus bas que leurs ventres : « Je siégerai dans le plafond ! »

Dans Chateaubriand, ce qu'il goûte pleinement, c'est cette aristocratie entière, cette hauteur, cet isolement, qui donnent à cette figure une apparence presque gigantesque. Plus que le style, plus que la phrase enchanteresse, l'attitude olympienne (mais d'un Olympe romantique où il y aurait des ruines d'empires et le bruit de la mer) frappe au cœur Barbey d'Aurevilly.

Il y avait en lui quelque chose de trop particulier, de trop aristocratique dans le talent comme dans la destinée, pour qu'on osât avec lui les familiarités idolâtres de l'imitation. « Monsieur de Chateaubriand », comme on a toujours dit, ne pouvait jamais être que « Monsieur de Chateaubriand », et, malgré l'odieux vent d'égalité qui soufflait déjà et qui, depuis, a mis tout pêle-mêle par terre, j'ai entendu, vers la fin de sa vie, la manière dont on disait ce « Monsieur de Chateaubriand ». Et, maintenant, nous pourrons vieillir, nous n'entendrons plus jamais dire rien comme cela !...

Ce même don d'aristocratie, nous le retrouvons dans la hautaine et noble figure d'Alfred de Vigny, et c'est la raison pour laquelle Barbey d'Aurevilly le chérit si tendrement, ce génie « qui a résolu le problème éternel manqué par tous les poètes, d'être pur et de ne pas être froid ». C'est parce qu'il a en lui ce don inimitable et qui ne s'enseigne pas « de relever par le langage les choses les plus vulgaires, de parler de tout comme il aurait chanté, et d'agir comme il parlait », qu'il est sacré entre tous et digne de tous les cœurs élevés.

I

Mais l'aristocratie de la pensée ne constitue pas la seule qualité qu'il est indispensable de posséder, aux yeux de Barbey d'Aurevilly, pour valoir et être quelqu'un. L'auteur de *la Bague d'Annibal* n'aurait pas été le grand optimiste qu'il était

en définitive s'il n'avait mis l'idéalisme au-dessus de toutes les doctrines littéraires. Son admiration pour Lamartine, pour Alfred de Vigny, pour Byron est la preuve la plus éclatante de ces théories idéalistes qui devaient le hanter si fort, et que, par un détour du hasard bien cruel, il devait voir renier et bafouer autour de lui toute son existence. La vie de Barbey d'Aurevilly correspond, en effet, à peu de chose près, à la naissance et au développement de l'école réaliste et documentaire. Quelle antithèse de plus, et quelle souffrance à ajouter à tant d'autres que la naissance de ces livres empreints du réalisme le plus outrancier, depuis l'œuvre de Flaubert jusqu'à celle de Zola, et quelle douleur, pour le vieux critique, d'être astreint, par nécessité professionnelle, à lire et à discuter une telle littérature ! Pas une de ses idées, on peut le dire, n'est à ce moment d'accord avec les idées professées.

S'agit-il de l'école documentaire et du petit fait, qui cherche à expliquer l'œuvre par l'homme et fait plus état de la biographie que de la bibliographie ? Barbey y oppose tout de suite sa théorie à lui. A propos d'André Chénier, dont on vient de donner « le dessous de cartes des travaux, l'envers et le déshabillé de l'œuvre », il s'écrie, indigné :

La vie des poètes est rarement poétique. Ce qu'on n'en sait pas vaut toujours mieux que ce qu'on en sait... Le meilleur historien qu'il ait, c'est le Mystère, ce porteur de manteau noir. Le Mystère grandit jusqu'à Homère, qui n'a pourtant pas besoin d'être grandi, tant il est immense ! Qui était-il ? Etait-il un ? Etait-il plusieurs ? Ah ! il était plusieurs par le génie, mais ces imbéciles d'Allemands ont cru qu'il était plusieurs par la réalité. André Chénier, prosaïsé dans la biographie de son parent, M. Gabriel de Chénier, lequel ne se doutait pas du tort qu'il fait à l'homme qu'il admire, tombe, dans son récit, au rang des hommes de lettres, des honnêtes gens de lettres du XVIIIe siècle. C'est Lemierre, Delille, ou Palissot ! De cygne de la mer Egée, il devient une fourmi d'érudit et de travailleur, tirant perpétuellement et péniblement son petit brin de paille, et c'est à navrer le cœur de tous ceux qui aiment les poètes, cela !

Voilà son opinion sur la critique documentaire, opinion répétée dix fois, cent fois à travers tous ses articles. Son attitude à l'égard de Taine fut extrêmement loyale. Avant même que l'auteur de *Thomas Graindorge* eût connu la grande notoriété, Barbey d'Aurevilly, qui lisait tout, avait déjà

été frappé de l'originalité que présentaient les essais du jeune critique. Il en avait admiré la sûreté de jugement, la précision de méthode, comme il avait goûté en artiste l'éclat du style. Il fut l'un des premiers qui signala en termes chaleureux les études sur Shakespeare, puis la thèse sur La Fontaine (en faisant quelques réserves, cette fois), puis enfin la *Littérature anglaise*, avec la fameuse préface et le théorie tainienne exposée intégralement. Il avait compris de bonne heure et il avait voulu dire qu'il se trouvait en face d'un maître écrivain. Mais comment eût-il pu goûter à sa valeur cette théorie critique, lui, l'éternel idéaliste, pour lequel la science semble en contradiction absolue avec tout effort artistique ?

Aussi, loyal comme toujours, il proclama son aversion pour tout ce côté d'une grande méthode. Vous allez voir, du reste, ce qui le choque le plus dans cette conception nouvelle de la critique :

> Si l'esprit humain, où qu'il vive, n'est jamais que la résultante de la triple force qui le crée, — le climat, la race et le tempérament, — l'homme de génie s'explique comme l'homme médiocre, — et je n'ai plus besoin d'en rien savoir... Non ! non ! ce qui m'intéresse, moi, et l'humanité tout entière, et ce qui me charme, c'est, dans l'homme de génie, ce qui se trouve au contraire précisément d'inexplicable, de plus résistant à toute violence de théorie et à toute impertinence d'absolu !

Cette haine de la médiocrité, cette crainte d'amoindrir son idéal en n'y songeant pas assez, en se frottant trop souvent aux vulgarités de l'existence, c'est là ce qui le rendit si dur pour Flaubert, pour Mérimée, pour Dickens et pour Zola.

Ce qui l'exaspéra toujours chez Flaubert, ce fut l'impassibilité de l'artiste en face de la réalité à décrire, ce fut son amoralisme, ce fut le détachement voulu du créateur en présence de l'œuvre à créer. Qu'est un artiste qui ne vibre pas ? Qu'est une œuvre d'art « dans laquelle il n'y a pas d'âme » ?

> Si l'on forgeait à Birmingham ou à Manchester des machines à raconter ou à analyser en bon acier anglais, qui fonctionneraient toutes seules par des procédés inconnus de dynamique, elles fonctionneraient absolument comme M. Flaubert.

Pour Mérimée, c'est encore cette froideur glaciale, ce parti-pris d'insensibilité qui bouleversait et affolait Barbey. De

même, le grand enthousiaste qu'il était ne comprit jamais l'ironie d'un Dickens ou le pessimisme d'un Zola.

Toutes ces manières étaient en contradiction trop brutale avec ses procédés ordinaires de pensée pour ne pas exciter chez lui une sorte de rage bruyante qui était de l'exaspération, mais qui ne fut jamais de la haine. Je crois même que c'est la louange la plus étonnante qu'on puisse adresser à l'auteur des *Œuvres et des Hommes*, que, vivant comme il faisait au milieu d'êtres si opposés à son tempérament, il ne conçut jamais contre eux aucun motif de haine. Aristocrate, il voyait l'aristocratie bafouée chaque jour dans les livres et dans la bouche des hommes, et il concevait, dans le fond, si peu de ressentiment contre la démocratie qu'il laissait échapper, à la rencontre d'un Michelet, de superbes exclamations d'étonnement et d'admiration.

Idéaliste, il contemplait chaque jour le dédain de plus en plus accentué dans lequel on tenait sa doctrine, et il ne célait pas pourtant la beauté qu'il trouvait à certaines analyses de Sainte-Beuve, et il écrivait sur ce Sainte-Beuve poète l'un des articles les plus pénétrants qu'on ait jamais faits sur l'auteur de *Joseph Delorme*.

Cette même sincérité un peu rude, mais vigoureuse, le poussait enfin à déplorer dans les livres l'absence du romanesque et du goût de l'action.

Romanesque, on peut bien dire que Barbey d'Aurevilly l'aura été toute sa vie. Il l'aura été loyalement, sans ambages, sans pudeur craintive. Il l'aura été avec d'autant plus d'énergie et de partis-pris que l'art de son temps l'aura été moins.

M. Paul Bourget écrit : « C'est par ce goût du romanesque, enfoncé en lui à une extrême profondeur, que d'Aurevilly adorait Byron, et, dans Byron, les portions les plus nuancées, les plus tendrement mystérieuses et coupables, l'amour de Zuleika pour Selim dans *le Giaour*, celui de Manfred pour sa sœur Astarté. Quand il citait des fragments de ces poèmes, ou bien d'autres, comme celui qui commence : « Adieu, et si c'est pour toujours, hé bien! pour toujours, adieu... » sa voix, volontiers vibrante et cinglante, s'altérait, s'adoucissait jusqu'au soupir... »

N'est-ce pas pour une raison de cet ordre que, toute sa vie, il adora de Balzac, les parties les plus chimériques, les plus

romanesques, l'amour d'Esther, *Séraphita, le Lys de la Vallée?*... N'est-ce pas aussi pour ces mêmes raisons que, de *la Comédie Humaine*, il exécrait tout le côté réaliste, comme ce *Curé de Tours* ou ces *Paysans*, si sombres tableaux de l'humanité?...

L'imagination romanesque avait une telle puissance sur son esprit! C'était elle qui le soutenait, c'était en elle qu'il puisait le goût, ou, plutôt, le dégoût de vivre dans son époque, comme c'était elle qui assouvissait en lui ce besoin de l'action dont il était si tourmenté et qu'il goûtait si fortement chez autrui. Lisez le beau portrait qu'il trace d'Agrippa d'Aubigné, « cette espèce de torse à la Michel-Ange, en corselet », et vous verrez ce qu'il pense de celui qu'il appelle « le poète capitaine », protestant fanatique qui, après la mort de Henri IV, *ne s'était pas rendu.*

Qu'il les souligne joyeusement, ces mots de gloire et d'héroïsme, et comme on sent que lui-même était fait pour cette existence d'indépendance, de longues chevauchées, de poésie guerrière!

§

La vie ironique lui offrit le feuilleton dramatique au *Nain jaune* et un fauteuil d'orchestre à toutes les représentations de tous les théâtres. D'autres auraient bondi sous l'insulte, se seraient rebellés!

Beau joueur, Barbey d'Aurevilly accepta la gageure. Tout frémissant d'audace, de romantisme et d'intransigeance, il s'assit et il écouta.

Pauvre théâtre, si pâle, si faible à côté de la scène magnifique sur laquelle l'imagination du « vieux *laird* » lui donnait pour lui, chaque jour, la plus belle des représentations! Pauvres acteurs et pauvres oripeaux!

Barbey n'en sourit pas d'avance, cependant. Il avait accepté la tâche, il la mena jusqu'au bout, mais au milieu de quelles exclamations de colère, de quelles protestations indignées, de quels redressements de torse et de quels haussements d'épaules!... C'est là, dans ces feuilletons exaspérés par la platitude ambiante, que vous trouverez les plus beaux mouvements d'âme et de style du polémiste.

N'était-il pas logique qu'il en fût ainsi? Dans la production artistique d'une époque, le théâtre n'en est-il pas presque

toujours la partie la plus factice, la plus soumise aux exigences de la mode?

D'un autre côté, avec cette faculté qu'il a de grossir tout, n'a-t-il pas cette propriété d'agrandir, à nos yeux, tous les défauts d'un temps, de les faire plus vivants, plus réels, d'accroître, par suite, le sarcasme de l'observateur prévenu contre cette société et qui puise dans les spectacles qu'elle lui offre les meilleurs arguments contre elle-même?

Aussi Barbey d'Aurevilly n était-il pas seulement d'une ironie féroce quand il parlait de ce qu'il appelle une fois, avec esprit, les « Riens de la Semaine » : *les Pirates de la Savane*, *le Pont des Soupirs* ou *la Vierge Noire*. Il l'était encore et surtout lorsque le hasard le mettait en présence d'un adversaire vraiment digne de lui, d'un Dumas fils ou d'un Sardou, acclamés, prônés, adorés par toute une multitude en délire et contre lesquels, cependant, le vieux critique courageux fonçait avec impétuosité. Lisez, par exemple, l'article qu'il écrit le 21 mars 1869 sur *Patrie!* le drame de Victorien Sardou. Comme il a compris tout de suite, malgré l'aveuglement de l'élite qui prenait les ficelles pour de l'art dramatique et les procédés grossiers pour de la puissance véritable, comme il a compris tout de suite, lui, le lecteur assidu de Molière et de Shakespeare, comme il a *senti*, pourrait-on mieux dire, car c'est presque de l'instinct qui est en jeu, la médiocre valeur de l'œuvre que l'on portait aux nues!...

M. Sardou sera dans le drame, s'il continue à faire du drame, ce qu'il a toujours été dans la comédie : un habile faiseur, un rusé compère à petits moyens. Mais un grand artiste à intelligence profonde et à entrailles vivantes, non! Voilà ce qu'il ne sera jamais... Comme presque tous les auteurs dramatiques de ce temps, matérialistes raccourcis dans leur art, plus ou moins joueurs d'échecs ou d'archets qui ne font pas jaillir les situations des sources spirituelles où elles sont pourtant, c'est-à-dire des passions et des caractères, M. Sardou ne les cherche ni dans les unes ni dans les autres. Il les trouve ailleurs. Il les trouve en ces *menus moyens* dans lesquels il est expert...

Et en quatre pages d'une lucidité surprenante, il démontre à l'auteur de *Patrie!* que son drame ne se tient ni au point de vue historique ni au point de vue psychologique. Puis, pour terminer, comme il faut que cet impitoyable railleur trouve

toujours le « mot » qui résume avec une vigueur extraordinairement heureuse toute une longue suite de sentiments ou de critiques, il s'écrie :

Tout cela applaudi à tout rompre par les enragés d'admiration qui ont demandé : *Sardou! Sardou!* que j'aurais aimé à voir venir dans son triomphe, avec son petit air froncé de fée Gribiche, — la fée Gribiche de l'Art théâtral.

Il n'est pas venu. On est sorti, l'appelant Corneille. « Que d'argent et que de représentations! » disaient-ils tous avec envie.

Eh bien, mettez-lui une couronne de pièces de cent sous et n'en parlons plus!

Cette abjection de l'*industrie* que fait naître le métier théâtral, c'est là la source de son mépris pour le théâtre : c'est un art *mendiant*, disait-il, que cet art qui a besoin de directeurs, de décorateurs, d'interprètes, de costumiers, et qui, « à toutes les époques de l'histoire, a cherché à se mettre de niveau avec l'intelligence des masses par lesquelles il vit et auxquelles il s'adresse ». Un art *mendiant*, ce n'était pas là précisément une sorte d'art qui pût plaire à ce *Connétable des lettres* qui mettait au-dessus de tout son orgueil d'artiste. Aussi, toutes les fois que le devoir professionnel le rappelle dans sa stalle, s'y assied-il, non avec la joie anticipée d'un amateur, mais avec le dédain préconçu d'un critique averti de l'indigence ou de la bêtise de ce qu'il va entendre.

Et, cependant, sa haine pour la basse littérature dramatique (car, cette fois, je crois bien que c'est de la haine) ne l'aveugle pas au point de méconnaître les très réelles qualités d'un interprète, d'un metteur en scène, d'un décorateur, de tout ce qui le peut détourner de l'affligeant spectacle qu'il contemple.

C'est chez lui — comme chez ces grands artistes : Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, que les nécessités professionnelles ont attachés à la glèbe du feuilleton — une sorte de revanche que prend leur esprit brillant, curieux de tout ce qui est beau, désireux de noter cette beauté partout où ils la rencontrent.

Dans ces conditions, tout leur est bon de ce qui peut rappeler chez eux la sensation du beau. Paul de Saint-Victor se lançait dans des dissertations à côté, Théophile Gautier décrivait des costumes ou des décors, Barbey épie d'un œil passionné auteurs et actrices dans l'espoir éternel de découvrir un beau

masque tragique ou de sentir se développer un magnifique tempérament théâtral. Lorsque l'acteur est beau ou que son talent s'élève vraiment au-dessus de la médiocrité, il ne lui marchande pas ces éloges dont il se montre pourtant si avare en d'autres circonstances. Lisez, par exemple, le verveux et superbe article qu'il a consacré à Frédérick Lemaître et vous apercevrez la beauté rude, mais unique, de cette langue lorsqu'elle a à exprimer l'enthousiasme de l'esprit.

Cette langue, d'une originalité si intense, d'un cachet si extraordinaire, je m'aperçois que je n'en ai point encore parlé et qu'il me faut clore mon article.

Il n'est pas besoin de grands mots par la décrire : elle est unique. Plus que dans son œuvre d'imagination, Barbey d'Aurevilly a su montrer comment il la maniait dans son œuvre critique. C'est qu'elle est essentiellement l'œuvre d'un polémiste. Elle se caractérise par la fréquence des images vives et colorées qui apparaissent en foule sous sa plume. Ces images lui tiennent un peu lieu d'idées, en ce sens que, toutes les fois que Barbey veut rendre une pensée critique, il ne la pense pas, mais il l'aperçoit traduite dans une image. Il dira, par exemple : « Le gros livre de Victor Hugo sur Shakespeare est une bûche dans le feu, dont le feu n'avait pas besoin. Il y a des bûches qui éteignent le feu. »

Ce brillant procédé de composition est la base même de l'éloquence et de l'art oratoire, et c'est ce qui rend ces articles de critique si vivants : on y sent non point l'auteur qui écrit lentement et péniblement. On y devine une sorte de prêche laïque, fougueux et exalté, ou mieux : on y aperçoit le causeur brillant qui se grise un peu de sa propre parole, mais ne peut se retenir à ce jeu si français, de « faire un mot » sur ce qu'il vient d'étudier ou de lire, même si ce mot doit dépasser sa vraie pensée.

C'est qu'il a non seulement le mot, mais le style dans le mot, il trouve d'instinct la phrase juste et la phrase la plus juste qui puisse s'approprier à ce qu'il entend dire. Il est, à ce point de vue, extraordinaire : je ne citerai pas ici, après tant d'autres, ces définitions, ces épithètes, ces appositions qu'il a mises sur tant de gens et sur tant de choses, et dont beaucoup mériteraient d'être accrochées définitivement à ces choses et à ces gens. Feuilletez ses œuvres critiques, vous en trouverez à

chaque instant, et j'ajoute que ce n'est pas le moindre régal de ces pages si fortement colorées, si passionnées, si écrites à la diable parfois, mais si frémissantes et si exaltées.

Si la vie, palpitante et sincère, est, en définitive, ce qu'il peut y avoir de plus beau dans un ouvrage littéraire, on peut dire que l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly est admirable, car elle donne, au plus haut degré, ce sentiment de quelque chose de vrai et d'existant. Mais, je l'ai dit au début de cet article, cette forme même de critique implique une liaison étroite entre l'auteur et son livre, ce dernier n'étant qu'une expression renforcée du tempérament du premier. Tant vaut l'homme, tant vaut donc l'œuvre.

Si, comme moi, vous estimez que Barbey d'Aurevilly est une des plus nobles, des plus originales et des plus caractéristiques figures de la littérature française au siècle dernier, vous jugerez que son œuvre critique vaut mieux qu'une simple boutade de polémiste paradoxal et qu'on la peut, dès maintenant, ranger parmi les beaux produits de notre critique littéraire.

JULES BERTAUT.

L'EUROPE CONTRE LA TURQUIE

L'Europe vient d'éprouver une surprise, je parle de l'Europe des bonnes gens, qui n'entendent pas malice aux affaires des chancelleries. Nous nous indignons volontiers des violences dans le passé ; celles qui s'accomplissent dans le moment où nous vivons nous surprennent plus qu'elles ne nous émeuvent... à moins que la rente ne fléchisse. Le nouveau sort de la Bosnie-Herzégovine, que le baron d'Æhrenthal vient d'épingler à la couronne d'Autriche-Hongrie, sans doute pour fêter dignement le jubilé de la soixantième année de règne de son empereur et maître François-Joseph II, ne suffirait pas à nous distraire de nos soins habituels.

La Bosnie-Herzégovine, c'est si loin du boulevard. Deux mers nous en séparent ; et combien de kilomètres de voie ferrée ? Cependant, si la destinée future de ces deux pauvres provinces ne vaut pas de nous arrêter un instant, à coup sûr les raisons qui ont déterminé pour elles un nouveau destin valent d'être étudiées. C'est ce que nous allons faire rapidement. Qu'on se rassure d'abord; je ne prétends pas découvrir la *Question d'Orient* pour les lecteurs du *Mercure* (1). Je n'ai pas davantage l'intention d'exposer en détail la suite d'incidents dont la péninsule Balkanique vient d'être le théâtre, au

(1) Aux lecteurs désireux de se documenter, nous recommandons la lecture du livre de M. René Pinon, *l'Europe et l'Empire Ottoman*, paru à la veille des événements qui font le sujet de notre article. Ecrit dans un esprit franchement sympathique aux petits états des Balkans, il est d'une lecture agréable et très instructive. Sa documentation est excellente. Je ne ferai qu'une reserve. M. R. Pinon croit à l'efficacité de l'alliance franco-russe. Je veux bien reconnaître cette efficacité en matière de conversations diplomatiques. Au delà, ma foi s'évanouit. L'alliance franco-russe n'est qu'un leurre, pour nous Français, si on excepte les établissements de crédit qui participent aux emprunts. Je souhaite qu'elle ne soit jamais pour nous une déception cruelle. — On consultera encore avec profit : A. Barre : *La Bosnie-Herzégovine. Etude sur l'occupation autrichienne*, Michaud. — Ch. Loiseau : *Le Balkan Slave et la crise autrichienne*, Perrin. — R. Henry, *Des monts de Bohême au golfe Persique*. Plon. — V. Bérard : *La Politique du Sultan. Pro Macedonia*, Colin. — Cap. Lamouche : *La Bulgarie*, Chapelot. — M. Gandolfe : *La Question macédonienne*, etc. Il y a lieu de signaler enfin les articles publiés par M. P. Bernus dans *Pages libres*, en juillet et septembre, ainsi que ceux, si documentés, parus dans *le Courrier Européen* des 25 août, 10 septembre et 10 octobre sur la Bosnie et l'Herzégovine.

cours de ces dernières semaines. Les journaux ont apporté sur ce sujet des précisions remarquables. Grâce au *Temps*, par exemple, nous saurons désormais que le « large front » du Tsar Ferdinand est « hérité par lui de sa mère, la Princesse Clémentine » ; et *le Matin* nous a sûrement informés que le même Ferdinand est, par sa mère, petit-fils de Louis-Philippe, roi des Français. Tout de suite les événements de Bulgarie prennent pour nous un air d'affaires de famille, qui excite notre intérêt.

J'ai, par contre, le dessein de dire ici précisément ce que les journaux ne disent pas.

§

Il n'est pas douteux, pour tout esprit de bonne foi, que les événements qui ont éclaté, il y a un mois, comme une bombe, dans les Etats des Balkans, sont le résultat d'un scénario prévu, discuté, arrangé au préalable par ce qu'on est convenu d'appeler *le Concert Européen*. Si certains gouvernements manifestent une surprise, plus ou moins déguisée, en présence du fait accompli, cela prouve simplement que leurs chancelleries trouvent aujourd'hui désagréable, devant l'opinion publique, le rôle qu'on leur a fait jouer, sans leur donner le temps des répétitions. L'Angleterre semble avoir eu l'attitude la plus correcte; à peine consultée, elle n'a probablement pas eu le temps de répondre. Dès lors, qui ne dit mot consent. L'Allemagne, sondée, avait déclaré : « Je veux tout ignorer. Mettez-moi en présence de faits accomplis. » La bonne *Gazette de Cologne*, qui a l'oreille de l'Office Impérial, a joué le rôle de *Bouche d'or* en laissant échapper l'aveu suivant, en réponse aux taquineries indiscrètes de la presse étrangère : « L'Autriche-Hongrie et la Bulgarie ont mis le monde devant des faits accomplis et à leur point de vue elles ont bien fait, parce qu'elles pouvaient s'attendre à ce que leurs meilleurs amis les désapprouvassent catégoriquement si elles leur avaient préalablement demandé leur avis... » Tartuferie. Ce qui était répréhensible *avant* doit rester répréhensible *après*, nous semble-t-il. Partout la tartuferie est la même. A la Russie qui veut se donner des airs dégagés, une fois la farce jouée, M. le baron d'Æhrenthal, impatienté, a répondu, dans sa déclaration du 9 octobre devant la Commission des Affaires étrangères de la

Délégation autrichienne : « Nous sommes d'accord, non seulement avec nos alliés, l'Allemagne et l'Italie, mais aussi avec les autres puissances *à commencer par la Russie*, avec laquelle, depuis 1877, nous nous sommes tenus en *contact étroit et permanent en ce qui concerne les affaires des Balkans.* » Et il ajoute, pour que nul ne s'y trompe : « Telle est encore la situation aujourd'hui. »

En fait, c'est auprès de l'Angleterre et de la France qu'on fut le plus discret. On avait chargé M. Izwolski, qui faisait une tournée de finances, d'avertir les chancelleries anglaise et française du coup qui se préparait. M. Izwolski fut négligent. A Londres, avoue *le Temps* du 10 octobre, « on attribue son silence, en ne prévenant pas des communications autrichiennes, à son désir de ne pas contrarier l'emprunt d'un milliard qui devait être lancé ces jours-ci ».

On ajoute : « Naturellement, le lancement de cet emprunt est ajourné. » D'où dépit de la Russie, toujours souffrante de cet abominable mal de Panurge, et sa mauvaise humeur se trahit en lançant la proposition de la réunion d'une Conférence.

Je ne sais plus qui disait, il y a quelque temps, à propos des affaires macédoniennes, que la Diplomatie Européenne traversait une « crise d'inintelligence ». Celle-ci s'aggrave, à l'heure actuelle, d'une crise de probité.

§

Ainsi, parce que M. Guéchoff, le représentant bulgare, n'a pas été invité à un dîner diplomatique, donné par un ministre de la Sublime-Porte, parce qu'il y a eu une grève sur les chemins de fer orientaux, dont le capital et l'administration sont allemands, la Bulgarie s'érige en royaume indépendant et l'Autriche-Hongrie accapare la Bosnie-Herzégovine. La Turquie se voit ainsi enlever trois provinces, dont la vassalité ne tenait plus, il est vrai, que par un fil. Mais encore ce fil existait-il par la volonté des Puissances Européennes, sans parler des raisons géographiques, ethniques et historiques qui tendaient à consacrer l'état de choses existant. L'Europe compte un Tsar de plus ; et la mosaïque de nationalités, dont se compose l'Empire Austro-Hongrois, comprend deux

cases nouvelles, qui ne seront pas les moins bariolées de ce monstrueux assemblage.

Il est à peine besoin d'insister sur le concert préalable, qui a dû exister entre l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie, pour la perpétration de ce coup de force. Il ne faut pas oublier la visite faite par le prince Ferdinand à l'empereur François-Joseph, à l'occasion du jubilé de sa soixantième année de règne. Cette visite eut lieu le 24 septembre; elle fut entourée d'un éclat particulier. Le prince Ferdinand fut reçu en audience privée au château de Bude par l'empereur François-Joseph. Les commentaires dont toute la presse bulgare fut remplie à cette occasion, sont tout à fait significatifs. Ils exprimaient que la Bulgarie, indépendante en fait, devait enfin le devenir en droit. L'heure était venue d'une déclaration formelle d'indépendance. A cette date, on se trouvait en plein dans l'incident Guéchof et dans l'affaire de la grève des chemins de fer orientaux. Cette visite fut donc le prologue du coup de théâtre.

§

Quelles furent donc les causes secrètes de ce coup de théâtre? Sans doute, on doit tenir compte de l'impatience de la nation bulgare à s'affranchir de la tutelle, si relâchée qu'elle fût, du gouvernement de la Sublime-Porte. Le peuple bulgare a droit à toutes les sympathies. Le prince Ferdinand a l'étoffe d'un souverain ; ce n'est point un personnage d'Offenbach, destiné à s'agiter sur le théâtricule d'une principauté d'opérette. L'œuvre accomplie sous ses auspices, en Bulgarie, aux côtés de sa mère, la princesse Clémentine, est tout à fait remarquable. Il faut reconnaître que ce fut la seule habileté du Concert Européen de faire du prince Ferdinand le premier personnage de la comédie qui allait se jouer aux dépens du gouvernement ottoman. Quelle que soit l'issue de la pièce, l'indépendance de la Bulgarie sera acquise en fait et en droit : ce sera tant mieux. Nos sentiments à l'égard du peuple bulgare ne peuvent donc pas être soupçonnés.

Est-il possible de raisonner de la même manière en ce qui concerne la Bosnie-Herzégovine? Est-il permis de croire, un seul instant, que la cause du coup de théâtre soit venue du désir irrésistible qu'éprouvaient la Bosnie et l'Herzégovine de se jeter dans les bras de la domination autrichienne?

Je montrerai un peu plus loin combien ce désir était loin d'exister parmi les populations de ces provinces.

Quelles furent donc les causes secrètes de l'explosion ? Rien d'autre que l'irritation et la déception éprouvées par les gouvernements d'affaires de l'Europe, en présence de la rénovation du gouvernement ottoman, de la montée au pouvoir de la Jeune-Turquie.

Une telle rénovation de l'esprit public turc, entraînant une réforme des mœurs administratives, était pour ces gouvernements d'affaires l'événement le plus inattendu. Il est si bien ancré dans leur esprit qu'il suffit de forces policières pour comprimer les aspirations les plus ardentes et les plus légitimes! Cet événement était aussi le plus déconcertant. Ainsi, c'était fini de ce fantôme de puissance, avec qui l'on ne comptait que pour faire valoir ses exigences. Plus d'administration pourrie, avec qui l'on pouvait espérer tous les profits, pourvu qu'elle fût de compte à demi. Encore se montrait-elle si accommodante parfois, si humble, si résignée (1)!

Il fallait au contraire désormais compter avec cette nation sobre, nullement énervée par le luxe et le confort de la vieille Europe, attachée à ses traditions, enracinée dans ses croyances religieuses jusqu'au fanatisme. Du jour où ne le comprimerait plus un despotisme sans exemple, ses énergies allaient se réveiller.

La fameuse question d'Orient se retournait contre l'Europe.

Il y a quelques semaines à peine, les Jeunes-Turcs, dans la fièvre de la délivrance, se congratulaient en évoquant l'accueil sympathique que leur montée au pouvoir avait rencontré auprès de tous les gouvernements de l'Europe. Cette sympathie n'a certainement pas été une feinte de la part de tous les gouvernements ; elle a pu être réelle, profondément ressentie même, dans le premier moment de joie, chez des nations habituées, comme l'Angleterre et la France, à l'exercice de la liberté. Mais peut-on penser raisonnablement qu'une révolution semblable ait pu trouver de la sympathie, qui ne fût pas dissimulée, auprès de l'autocratisme russe et des monarchies

(1) Voir pour le rôle de la finance cosmopolite dans la Question d'Orient les pages si remarquables que M. Ch. Loiseau écrivit en 1898, sous le titre : *Le Côté social de la question Balkanique* (*Le Balkan et la Crise Autrichienne*, in-8).

fortement centralisées de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne ! Naïfs qu'ils étaient, comment les Jeunes-Turcs n'ont-ils pas compris que si les Massacres d'Arménie n'avaient pas suffi à faire bousculer par l'Europe le gouvernement pourri du Sultan Rouge (1), c'est qu'il existait de solides raisons de perpétuer ce despotisme, raisons péremptoires contre lesquelles rien ne prévaut dans une société fondée sur la puissance de l'argent, ni les larmes, ni le sang, quel que soit l'étiage où ils puissent monter. Mais en admettant même qu'ils aient pu compter sur la sincérité et le bon vouloir de toutes les Chancelleries, sans exception, ils oubliaient contre quelle redoutable puissance ils venaient de s'élever en menaçant la finance cosmopolite de la priver désormais de ses inavouables profits (2)

§

Aux confins de notre vieille Europe, faisandée par l'agiot énervée par ses richesses, par son luxe de mauvais aloi, pa un confort de parvenue, sans cesse en quête de nouveaux pro fits, de dividendes, de bénéfices usuraires, la ténébreuse Tur quie d'Abdul-Hamid se dressait, sur les rives chatoyantes d Bosphore, comme un Eldorado unique, merveilleux, légen daire. Là, une pluie de firmans accordant concessions d quais, constructions de phares, tracés de chemins de fer exploitations de mines, commandes de cuirasses et de canons etc., favorisait les prodigieuses affaires, les fabuleux tripo tages avec la certitude qu'aucune presse indiscrète ne viendr dénoncer l'abus et la concussion. Pays de cocagne de la fi nance cosmopolite, où avec peu de scrupules et de vergogne une fortune se bouclait hâtivement. Quel curieux chapitre d l'Histoire contemporaine on écrirait avec le récit des tripo tages financiers de la Byzance moderne ! C'est cette cavern d'Ali-Baba, étincelante, diamantaire, cette Californie d'aigre fins en habit noir, où l'on n'exigeait qu'un peu de diplomati et de discrétion, que la Jeune-Turquie s'est mis en tête d

(1) M. Clemenceau écrivait en 1896 : « Je ne sais quelles considérations d'imbéci diplomatie les obligent, disent nos gouvernants, à ménager le Sultan. Comme s'i pouvaient jamais trouver quelque force dans l'Empire Ottoman en dehors d'u régime de justice et de sécurité pour tous. » Préface aux *Massacres d'Arméni* Edit. du *Mercure de France*.

(2) On ne doit pas oublier que ce fut au lendemain du Congrès de Berl qu'Abdul-Hamid, qui avait inauguré le régime parlementaire avec la Constitutio de 1876, revint au système du gouvernement personnel. Sous quelle pressio agit-il ainsi ? L'avenir le dévoilera peut-être.

ouleverser de fond en comble! Héroïque folie. Quel esprit e vertige s'est donc emparé de ce peuple? L'Europe avait esoin, pour ses coups de Bourse, de la survivance de cette 'urquie romantique, où le meurtre et la concussion restaient es moyens de gouvernement ordinaires.

La finance cosmopolite s'est inquiétée de ce renversement oudain d'un ordre de choses, qui semblait avoir été créé pour a satisfaction de ses appétits. — On connaît sa puissance au ein des Conseils de gouvernements de l'Europe. Elle n'a pas té longtemps avant de faire entendre ses plaintes, ses avis.)'ailleurs, on s'est compris de suite à demi-mots.

Tout cela est si bien l'évidence que les Jeunes-Turcs eux-nêmes commencent à voir clair dans les événements. Après 'être grisés de paroles, de chansons, de vivats, il leur faut léchanter. On prête à Ahmed Riza, l'un des membres les plus onnus du parti libéral, des paroles d'indignation :

« L'attitude de l'Europe est criminelle. Pour rénover la Turquie, tâche à laquelle l'Europe a applaudi, nous avons besoin de la paix et de l'ordre intérieurs ; tandis que nous employons tous nos efforts à maintenir cet ordre, l'Europe permet des complications qui peuvent le compromettre. Il existe ici un parti réactionnaire prêt à profiter de tout. » Non seulement l'Europe permet ces complications, mais elle les a provoquées. *Is fecit cui prodest.*

En résumé, il se produit aujourd'hui pour la Turquie ce qui s'est passé, avec plus d'envergure, en 1792, contre la France révolutionnaire. On a assisté alors à la coalition de tous les Etats monarchiques contre le peuple qui osait mettre en doute la valeur de la charte sur laquelle se fondait leur pouvoir. Ce n'était pas une raison sentimentale qui les poussait, le désir de conserver la couronne à l'infortuné Louis XVI, mais bien le souci seul de leurs intérêts; cela ne fait plus aucun doute aujourd'hui, et c'est cela qui ruina leurs efforts. Que les Jeunes-Turcs ne l'oublient pas. Ce sont contre des intérêts semblables qu'ils ont à lutter aujourd'hui. Ils ne doivent point s'en effrayer, car le même égoïsme qui a divisé les coalisés en 1793 est capable de produire les mêmes divisions parmi les adversaires de la révolution ottomane.

§

Cette attitude des États monarchiques à l'égard de la Tur-

quie trouvera des sceptiques parmi les esprits qui gardent une foi indéfectible dans les bienfaits de notre Révolution française. Ceux-là sont atteints d'une myopie particulière, mais inguérissable. Leur fétichisme les aveugle ; il les rend impuissants à voir la vérité. La vérité est que, même de nos jours, on professe dans les États monarchiques fortement centralisés, comme la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, rien moins que de la sympathie pour nos idées libérales. A l'exception d'un certain nombre d'esprits libérés, qui constituent une élite dans chaque pays, on conserve une secrète défiance contre tout ce qui est issu de la Révolution française. Bien plus, dans certaines classes, on y professe le mépris ou la haine. Napoléon a bien pu faire passer le soc de la charrue révolutionnaire à travers toute l'Europe; il s'en faut de beaucoup que le bon grain ait levé partout. Presque partout, au contraire, il a été étouffé dans sa germination. Son œuvre n'a cependant pas été inutile ; ce n'est pas en vain qu'il a brisé le vieux régime féodal qui étouffait les populations allemandes, que, là où notre domination a été durable, il a sécularisé les biens d'Église, réformé les impôts, supprimé les corvées, distribué les biens des nobles. S'il doit en rester un éternel sujet d'orgueil pour nous Français, qui avons accompli cette tâche et qui sommes portés à trop l'oublier, il en subsiste un sentiment toujours vif chez les castes qui ont eu à souffrir de ces changements. En particulier, dans ce monde de la diplomatie, attaché à tout ce qui est représentation, décor, façade, il est de bon ton d'afficher un dédain transcendant pour tout ce qui n'émane pas du droit divin et imprescriptible de la monarchie absolue.

En somme, rien ne pouvait être plus antipathique à la Russie, à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne que l'avènement d'une Turquie libérale, ouverte franchement aux idées de progrès, en marche vers des réformes efficaces. Une Turquie sanguinaire, un pouvoir de palais clos, qu'aucune pensée moderne n'était capable d'entamer, était bien mieux à leur convenance.

De là leur manœuvre, dont le but est d'acculer la Jeune-Turquie aux pires extrémités, soit à la guerre, soit à une humiliation exaspérée. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'édifice de la révolution compromis, ébranlé sur ses assises, sinon complètement ruiné.

§

La lettre autographe que le vieil empereur François-Joseph a fait le grand honneur d'écrire aux chefs d'Etats de l'Europe, pour les informer de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine ne sera pas l'honneur de ses vieux jours. M. J. Claretie a pu dire justement à son sujet que mieux eût valu pour François-Joseph lire une fois de plus un chapitre de Marc-Aurèle. Cette lettre historique n'a même pas l'habileté pour excuse. Elle est d'un jésuitisme vraiment savoureux. Elle énonce en substance, d'une part, que la Jeune Turquie étant devenue assez sage pour administrer seule le Sandjak de Novi-Bazar, l'Autriche-Hongrie l'évacue sans esprit de retour; d'autre part, que la même Jeune-Turquie n'étant pas assez sage pour donner une constitution devenue nécessaire à la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche-Hongrie s'attribue celle-ci. Elle ajoute que cette annexion est la juste compensation de ses débours depuis trente ans. Ceci est mensonge : nous le verrons tout à l'heure. On pense malgré soi à un tuteur, dénué de scrupules, qui, après avoir géré la fortune de ses pupilles pendant leur minorité, se l'attribuerait au moment de leur majorité pour se dédommager de sa peine. On a pu dire du baron d'Æhrenthal qu'il s'annonçait comme un ministre « réaliste, audacieux »; on aurait pu dire davantage. En tous cas, son audace n'est pas de bonne politique. Pour l'Autriche-Hongrie, l'acquisition n'est pas d'une valeur qui pût faire passer sur de véritables désagréments. Ceux-ci ne manqueront pas, car le premier résultat de la mauvaise foi autrichienne a été de réconcilier à son préjudice toutes les populations serbes de la péninsule balkanique. La brouille qui existait entre la Serbie et le Monténégro s'est évanouie comme par enchantement. Un même sentiment de colère et de haine vivace anime chrétiens, serbes et musulmans, sans en excepter les populations de la Bosnie-Herzégovine.

Il est inexact que celles-ci aient pu désirer leur réunion à la couronne des Habsbourg. Le plus clair des bienfaits de la domination autrichienne en Bosnie-Herzégovine a consisté en une action policière, blessante, mesquine, tracassière même pour les citoyens les plus paisibles. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet se trouvent d'accord pour constater l'absence de sympathie des populations vis-à-vis des autorités autrichiennes.

M. André Barre, dans une étude récente sur l'occupation austro-hongroise en Bosnie-Herzégovine, a dénoncé les méfaits de l'administration autrichienne. M. René Pinon, dans un livre plus récent encore, d'une modération qui n'autorise aucun soupçon de partialité, s'exprime dans le même sens. On a pu lire enfin les articles si précis, si documentés, publiés dans *le Courrier Européen* il y a peu de temps, articles qui font justice de l'affirmation audacieuse contenue dans la lettre de François-Joseph sur les sacrifices pécuniaires imposés par l'occupation au gouvernement austro-hongrois. Nous ne détacherons que cette phrase de ces articles : « L'administration autrichienne a eu des résultats purement policiers ; elle n'a contribué en rien à l'amélioration de la classe rurale qui vit actuellement dans une misère bien plus réelle qu'à l'époque du régime turc. » En somme, elle s'est révélée en Bosnie-Herzégovine ce qu'elle s'est toujours montrée, partout où sa domination, formidablement assise, a fini par se faire chasser. L'histoire, la légende même se sont emparées des souvenirs policiers laissés par la Maison des Habsbourg : le chapeau de Gessler, les plombs de Venise, Silvio Pellico, les carbonari évoquent, dans la mémoire même des enfants, le spectre de la tyrannie autrichienne.

Concluons. Qu'il y ait Conférence ou non, le résultat sera le même. Une Conférence des Etats d'Europe ne pourra que reconnaître et consacrer définitivement une situation que ces Etats ont contribué, en grande majorité, à faire naître. Elle s'attachera sans doute à adoucir la position de la Turquie, au moins par des promesses calculées. L'attitude de celle-ci va servir de régulateur, en la circonstance, aux autres Puissances. Si elle déclare, comme elle l'a fait jusqu'ici, avec une sagesse qu'il est difficile de blâmer, s'en remettre à la loyauté des Puissances signataires du traité de Berlin et attendre une décision satisfaisante d'une Conférence de ces Etats, il y a grandes chances pour que les choses traînent en longueur. Plus on gagnera du temps, plus on pensera diminuer les difficultés en laissant s'éteindre le ressentiment de la Turquie. Finalement, celle-ci se trouvera acculée à la même impasse où elle est engagée aujourd'hui.

Si l'on décide de suitequ'une Conférence ne se réunira pas, ı Turquie aura elle-même soit à se résigner, soit à accepter 'entrer en lutte pour le respect de ses droits. Dans ce cas, unira-t-elle à la Serbie contre l'Autriche ? Ce serait la règle es intérêts des deux pays. L'Autriche-Hongrie pourrait être menée à payer chèrement le port de la lettre autographe de on empereur François-Joseph. Mais les autres Puissances laiseront-elles l'Autriche-Hongrie supporter seule le poids d'une areille lutte ? La lourde faute politique commise par celle-ci ourrait avoir pour effet de réconcilier, au moins d'une manière nomentanée, l'élément ottoman avec l'élément slave, qui forme fond de toutes les populations de la péninsule Balkanique. n tous cas, elle contribuera à cimenter l'union de tous les roupements de ce dernier élément, établis au sud des Balans. C'est une population d'au moins quinze millions de têtes, vec laquelle il faudra désormais compter.

Il est d'autres tendances qu'il faut noter. *Le Temps*, qui est organe des gens d'affaires, n'a pas voulu laisser échapper occasion d'entamer la conversation en vue de quelque profit, btenu sans péril. Le 4 octobre, il s'exprimait ainsi :

L'Europe, qui a protégé la Turquie du temps même où elle était asile de l'arbitraire (touchant aveu), lui doit double sauvegarde, epuis qu'elle s'est engagée dans la voie de la liberté.

Le 10 octobre, six jours plus tard, c'est un autre son de oche :

C'eût été un comble de naïveté, s'écrie-t-il, de croire que l'Autriche bandonnerait jamais la Bosnie et l'Herzégovine... Il n'y a et il n'y ura à Paris aucune tendance inamicale à l'égard de la politique ustro-hongroise. M. d'Æhrenthal vient d'affirmer les bonnes relaons que l'Autriche entretient avec Paris. Ces relations nous sont récieuses et nous avons eu l'occasion de les apprécier au cours de tte affaire marocaine à laquelle le ministre austro-hongrois a fait ne brève allusion. A dire vrai, la crise orientale rejette au second an les difficultés africaines. La question du Maroc n'est pas d'ailurs de celles qui aient besoin d'être rapidement résolues. [Ici, le orceau devient savoureux.] Le temps travaille pour la France *et ous n'avons pas besoin de nous presser*. Si cependant l'Autriche-ongrie, profitant des circonstances, croyait pouvoir, au cours des nois qui viennent, dégager l'avenir du nuage marocain et préparer

les voies non pas à des vagues assurances, mais à une entente positive, respectueuse des intérêts de tous, il est clair que nous y trouverions une raison nouvelle de désirer lui être agréables. Ce ne son là, au surplus, que des hypothèses, etc...

Ne trouvez-vous pas que ce patelinage est adorable? Quand on a une telle démangeaison de prendre le Maroc, un peu plus d'énergie et un peu moins de platitude seraient bien plus utiles. L'Autriche-Hongrie, qu'on invoque à genoux, n'y a pas mis tant de façons. La voie où essaie de nous engager *le Temps* est celle des compensations. Mais, je le demande, quel genre de dédommagement pourra-t-il être trouvé pour la Turquie (1)?

§

Quoi qu'on fasse, le vin est tiré. Les marchands de canons, de cuisines roulantes, d'objets de campement, voire les fabricants de souliers en carton sont en pleine fièvre. Depuis que, débordés par toute sorte d'influences, les gouvernements ne construisent plus dans leurs arsenaux les engins de guerre, la tourbe de mercantis qui profitent du sang versé est devenue toute puissante. En un siècle pacifique, l'industrie des armes de guerre est devenue la plus florissante (2). Je livre ce sujet de réflexion aux pacifistes, aux hervéistes, aux antimilitaristes de tout crin, qui, je ne sais pourquoi, refusent de s'attaquer à la source même du mal. Ils s'obstinent à ne pas vouloir la découvrir. Il est tellement plus simple, au lieu de s'attaquer aux puissants du jour, de chercher à pervertir le petit conscrit. Celui-là n'a qu'une mission : obéir. Qu'il soit Turc, Bulgare, Serbe, Bosniaque, Autrichien ou Français, c'est toujours lui qui fait les frais de la conversation... des diplomates.

JEAN NOREL.

(1) Depuis que j'écrivais ces lignes, le programme de la Conférence, arrêté par Sir E. Grey et M. Izwolski, et prématurément divulgué par une indiscrétion, porte des dédommagements en argent pour la Turquie. Qui les paiera? La Turquie prendra-t-elle au sérieux cette moquerie? D'ailleurs, jusqu'ici, ce programme ne paraît pas être du goût de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

(2) Je livre les lignes suivantes à la réflexion du lecteur. Il s'agit d'une commande de canons faite par le gouvernement serbe et longtemps disputée entre la maison Krupp et le Creusot :

« Rien ne serait curieux, pour pénétrer, dans sa réalité vivante, l'histoire de notre temps et en connaître les ressorts secrets, comme de suivre toutes les péripéties d'une grande affaire industrielle : malheureusement, une telle histoire, difficile à connaître, *est impossible à raconter*. Campagne de presse, intimidation diplomatique, promesses et menaces, corruption, tout fut mis en œuvre... etc. » (R. Pinon, *op. cit.*)

LA FORCE

—

On ne me vaincra pas. J'ai plus de dix armées;
Voyez derrière moi ces faux,
Ces piques, ces fusils, ces bâtons, ces framées,
Ces cailloux taillés en couteaux.

Plus que les vieux consuls j'ai de légionnaires ;
Un peuple avec moi s'est ligué,
Mes générations depuis des millénaires
Marchent, je suis leur délégué.

Les voici, les chasseurs qui dans leurs bras robustes
Prenaient de beaux corps affolés,
Tuaient des loups, roulaient, écrasant les arbustes
Au fond des âpres défilés.

Voici les paysans des soirs de Jacqueries
Qui brûlaient les nids féodaux,
Voici les grands bergers des antiques prairies,
Les forgerons rudes et beaux.

Ils sont tous là, mêlés aux épouses farouches ;
Ils me ressemblent tous un peu ;
Ma bouche a bien la forme amère de leurs bouches,
Nos yeux brillent du même feu.

J'ai ce qu'ils n'eurent pas... Moissonneuses mi-nues,
Chasseurs, soldats, tailleurs de bois
M'ont laissé le trésor des rumeurs contenues,
A moi seul j'ai toutes leurs voix !

S'ils se sont tus pendant des siècles, il est juste
Que je parle à mon tour pour eux ;
Je suis l'explosion de ce silence auguste,
Je suis la voix de tous ces vieux.

Quand je décris un soir aux ondes lumineuses
Où semblent nager des oiseaux,
Une magique nuit bleuâtre, et, vaporeuses
Des clairières aux noirs arceaux ;

Ce n'est pas moi... Je ne suis rien... Les âmes mortes
Avec leurs grandes visions
Accourent, et l'on peut clore volets et portes,
Ma chambre est pleine de rayons !

Ce qu'ont vu les aïeux, en fermant les paupières,
Lucide et clair, je le revois :
L'azur, les monts boisés et couronnés de pierres,
Autels rustiques, blancs pavois.

Comme eux tous, j'aurais pu fouler une vendange,
Labourer et couper les blés,
Dormir parmi l'odeur des foins dans une grange,
Rentrer par des soirs étoilés,

Sur les gerbes des chars qui voguent dans les brises,
Me mêler aux joyeux danseurs,
Epouser un matin, aux premières cerises,
Une vierge dont les neuf sœurs

Toutes vermeilles, toutes fraîches et légères
Auraient marché derrière nous,
Avec leurs grands rubans, leurs chapeaux de bergères,
L'herbe frôlant leurs beaux genoux.

J'ai renoncé... Je viens, fort de ce sacrifice,
Et j'entends palpitant d'émoi,
Peuple qui m'applaudit et dans mon ombre glisse,
Tous mes aïeux autour de moi !

LÉO LARGUIER.

UN HOMME HEUREUX
FONTENELLE

—

Fontenelle vécut presque un siècle. Il disposa donc, pour ainsi dire, d'une double destinée. Il eut le temps d'apparaître comme deux hommes fort divers, et dont le second était infiniment supérieur au premier. Au fond, c'était le même; mais on pouvait aisément s'y tromper. Une moitié de Fontenelle, celle qu'on vit principalement lorsqu'il était jeune, retardait sur le temps où il vivait. Elle consistait dans le précieux qui exaspéra La Bruyère. L'autre, au contraire, se trouvait en avance. Elle est faite du penseur qui devait dans l'avenir exciter l'enthousiasme — le mot n'est pas trop fort — du physiologiste Flourens. Comment le bel esprit domina d'abord, puis fit bon ménage avec le grand esprit, qui finit par tenir à peu près toute la place, c'est ce que nous nous efforcerons de montrer.

I

Lorsque le second fils de l'avocat rouennais Le Bovier de Fontenelle apparut à la lumière, le 11 février 1657, on crut qu'il ne la verrait pas longtemps. On fut contraint de ne le porter à l'église que quatre jours après sa naissance. Le diable eut peut-être l'occasion de lui glisser quelques conseils dans l'intervalle, et il ne fut qu'imparfaitement régénéré par l'eau du baptême. Mais les craintes de ses proches furent vaines; il vécut, et son âme, dès qu'elle put réfléchir, s'arrangea de manière à ménager le mieux possible le logis un peu frêle que le sort lui avait départi. « C'était, dit Le Beau, son frère à l'Académie des Inscriptions, un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avait placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle et qui subsista longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeait pas de place et qu'il n'était remué qu'avec précaution. » L'idée est aussi juste que l'expression est ingénieuse.

Fontenelle avait conscience d'être cette belle urne fragile, et il ne l'exposa jamais aux chocs brutaux qui pouvaient la briser. Avant de considérer sa pensée, il est bon de voir quelles précautions il prit pour en prolonger ici-bas l'exercice le plus longtemps possible. C'est, en raccourci, un art de devenir centenaire. Il est fort difficile à pratiquer pour bien des causes, et en particulier parce qu'il dépend surtout de nous-mêmes et de notre raison.

D'abord Fontenelle suivit une bonne hygiène ; il avait la poitrine délicate : il se ménagea de ce côté. Il aima mieux écouter que parler, dont il tira sûrement un double profit. On observa que ses rares infirmités s'accordèrent, pour ainsi dire, avec son génie et lui furent clémentes. La goutte, pour s'approcher de lui, perdit son âcreté coutumière, et la surdité, qui le prit sur le tard, lui fit prêter à ses interlocuteurs plus d'esprit qu'ils n'en possédaient naturellement. D'autre part, il n'avait qu'à se louer de son estomac : c'est là un avantage considérable, qui permet l'égalité dans le caractère et la continuité dans l'effort.

On lui attribue, parmi bien d'autres, un mot assez dur : « Il faut, pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. » C'est une boutade, dont nous acceptons la première partie, et dont nous ne croyons qu'à demi la seconde. Avec toutes les maximes de Fontenelle, recueillies ou inventées, on composerait un assez joli bréviaire de cynisme. Chamfort, comme on peut croire, s'y délecte, et un honnête universitaire de Normandie, qui s'occupa de son compatriote, M. Charma, s'en afflige grandement. Ce n'est point là qu'il faut aller chercher Fontenelle. Il a calomnié son cœur pour n'en point paraître dupe. Il a dit avec un sourire des impertinences que certaines personnes ont prises au grand sérieux. On sait ce qu'il en a coûté à Ernest Renan pour avoir librement parlé, *sub rosa*, devant des auditeurs d'esprit borné.

Non, d'après Fontenelle lui-même, il ne faut pas avoir le cœur mauvais : mais il faut le troubler le moins possible. Sur la discipline morale de Fontenelle, interrogeons ce petit écrit sur le bonheur où il a mis l'essentiel de sa sagesse. D'abord il faut se guérir de l'optimisme. « Apprenons combien il est dangereux d'être des hommes. Rien n'est si délicat, si fragile qu'un

état heureux. » On se libérera des « maux imaginaires ». Il pense, avec le fin et sceptique Ménandre, que le chagrin est un supplément bien inutile du malheur. « Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés. » Fontenelle se console aisément de cette imperfection. Pour lui, on ne doit jamais rire ni pleurer. Il faut se bâtir en soi un asile où l'on se retire au besoin : « Le plus grand secret du bonheur, c'est d'être bien avec soi. » D'ailleurs, on laissera le moins possible au hasard. Et voici une formule où le Normand et le mathématicien vont de compagnie avec le philosophe : « En matière de bonheur, il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons en main. »

Quant aux choses extérieures et fortuites, grande occasion de tumulte et de désordre, il s'y engagera le moins possible. Descartes avait pris pour devise : *Bene vixit qui bene latuit*. Le disciple eût pu l'emprunter au maître. « Celui qui veut être heureux se resserre et se réduit le plus possible. » Fontenelle évita les procès, bien que né à Rouen. « Quand il entrait dans un logement, dit Mme Geoffrin, il laissait les choses comme il les trouvait ; il n'aurait pas ajouté ni ôté un clou. »

Il goûtait les louanges, mais il n'en était point « enivré », c'est-à-dire qu'il en arrêtait l'effet au point précis où il lui eût brouillé l'entendement. Il méprisait les attaques et ne leur répondait guère. On dit que son ami Houdar de la Motte fut le premier qui mit de la politesse dans la polémique : Fontenelle inaugura le système du silence. Car nos ripostes ne font qu'exciter nos adversaires, dissiper notre temps et nous échauffer la bile.

D'ailleurs il savait quel fonds faire sur la nature humaine. Il ne tarit point sur l'incurable inintelligence de ses semblables. « Partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises. » Les peuples sont admirables pour ne pas entendre leurs propres intérêts ; les individus sont de même. Il ne jugea point utile de travailler à changer leur condition, et l'abbé de Saint-Pierre, son ami, ne réussit pas à le diriger vers la politique. Dans un de ses *Eloges* il écrit avec tranquillité que le commerce des hommes est toujours « redoutable ». Il dit encore : « Il semble que le plus sûr pour les hommes serait de se rapprocher peu les uns des autres, et de se craindre mutuellement. »

Ce pessimisme le rendit indulgent. Il sut qu'on ne pouvait e montrer trop exigeant à l'endroit de cette « pauvre bête », our parler comme Ernest Renan. Il était même bienfaisant, ans la mesure où sa quiétude n'en souffrait pas. Il écoutait es requêtes sans émotion, et secourait en silence. Beaucoup 'autres eussent prodigué leurs consolations, leurs larmes peut-tre, — et gardé leurs écus. Fontenelle est proprement le Phi-inte de Molière : le rôle n'est point méprisable. C'est un égoï-te, si l'on veut, mais d'une espèce rare : il n'exploite pas les utres, il leur demande de lui laisser la paix et l'indépen-ance, et il leur rend encore quelques petits services. Lais-ons les « hommes sensibles », qui vont bientôt sévir, étaler ses dépens la beauté de leurs âmes, et avouons, en songeant la valeur moyenne de notre espèce, qu'il appartient à une lite. Ajoutons à sa louange qu'il fut pour son compatriote Brunel un ami tendre et dévoué : il éprouva dans sa vie au oins un sentiment, à vrai dire le plus électif et le plus intel-ectuel de tous.

Quant à l'amour, il s'en préserve soigneusement. Il faisait eu d'état de la passion. Ce que les passionnés appellent insipidité », dit-il, « je l'appelle tranquillité ». De même, il e garde du mariage. Au temps où il écrit les *Dialogues des Iorts*, il constate avec ironie qu' « un père laisse le plus d'en-ants qu'il peut, afin de perpétuer son nom ». Dans le traité du onheur, il raille ceux qui s'affligent de n'engendrer que des lles. La vie lui parut un présent d'une valeur trop incertaine our qu'il voulût l'infliger à personne. Et à plusieurs reprises, ans ses *Eloges*, toutes les fois qu'il rencontre un savant qui trouvé le bonheur dans l'état de mariage, il en exprime son rand étonnement.

Mais ce n'est pas à dire qu'il renonçât à la société des fem-ies. Si épris qu'il fût des idées, il ne s'en contentait point, et ne manque pas de nous avertir, dans une épigramme assez bre, qu'en cherchant bien on ne trouvait pas dans sa cham-re que le portrait de Descartes. La « substance qui pense », hère à Bélise, était la principale occupation de sa vie ; mais n'en bannissait point la substance étendue ». Seulement il réduisait à sa juste part, et ne lui permettait point d'intro-uire un trop grand désordre en ses esprits animaux. Mais il emandait aux femmes d'autres joies. Car s'il n'était ni senti-

mental ni passionné, il était intellectuel en même temps que sensuel, comme beaucoup de Français. « Pour les recherches laborieuses, dit-il dans un de ses discours académiques, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. » Fontenelle savait combien l'imagination d'un causeur s'anime, comme elle est fertile en soudaines trouvailles, lorsqu'il parle devant une jolie femme, si elle l'entend à demi, même s'il n'est pas sûr que ses paroles soient pour elle beaucoup plus qu'un murmure harmonieux. Aussi, durant toute sa vie, rechercha-t-il « le sexe », comme disait Philaminte, et, par un juste retour, le sexe le lui rendit, depuis les précieuses auprès desquelles La Bruyère lui reproche si rudement de s'insinuer, jusqu'à Mmes de Lambert, de Tencin, Geoffrin, de Forgeville, qui choyèrent et embellirent sa vieillesse, où la galanterie ne cessait de fleurir. Elles sentaient bien ce qui lui manquait : car, ainsi que toutes leurs pareilles, elles avaient là-dessus de merveilleuses lumières. Et Mme Geoffrin disait de lui qu'il apportait tout dans la société, « excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux ». Et Mme de Tencin lui reprochait de n'avoir à la place du cœur que de la cervelle. Mais ces spirituelles personnes le suivaient toujours, et toujours l'écoutaient, car ce sont surtout les femmes que retiennent les chaînes d'or de notre vieil Hercule gaulois.

II

Il se servit aussi d'elles pour s'avancer dans le monde. Elles avaient une grande influence. « Ici, disait Fontenelle dans la préface de ses Comédies, il est question de plaire aux femmes. » Il en fut question pour lui dans la plus grande partie de son œuvre. Il voulut conquérir la mode et la vogue, dont elles sont souveraines.

C'est qu'en effet il lui était nécessaire de parvenir. Fils d'un avocat besoigneux, bizarre et peu intelligent, mal doué lui-même pour le barreau, il devait se faire sa place ici-bas. « Il faut être quelque chose, disait-il, et que ce quelque chose ne vous oblige à rien. » C'est la sagesse même qui lui a dicté ce précepte scandaleux. Le talent n'est point classé parmi les

rofessions régulières. C'est à lui que sont destinées les siné-ures pour qu'il puisse s'exercer. Or, il n'est pas d'usage qu'el-es se précipitent au-devant de lui. On ne déterre pas le mérite. On lui préfère même, quand on le peut, la médiocrité qui ne porte ombrage à personne. Il est donc indispensable, sinon qu'il s'étale, du moins qu'il se manifeste. Fontenelle ne manqua point de se pousser.

Il appartenait à cette race normande qui a toujours eu la tête si lucide, depuis les vieux trouvères de la cour anglaise jusqu'aux derniers venus, Flaubert et Maupassant. Il fut un excellent élève de la Compagnie de Jésus, qui le loua après sa mort, et il reçut une éducation qui pouvait lui donner, sinon du sérieux, du moins beaucoup d'adresse. Son oncle et parrain, Thomas Corneille, avait amené à son baptême une fée séduisante et dangereuse, je veux dire la Préciosité. Enfin Fontenelle se prit très jeune aux mathématiques. Lorsque le coche de Rouen l'amena à Paris pour la première fois, en 1674, il avait le goût des idées subtiles, qui lui procura des succès, mais qui aurait pu le gâter, et le goût des idées justes, qui définitivement le sauva. En même temps, il ne s'embarrassa d'aucune vocation déterminée, hormis celle de se mettre en vue.

Il commença par collaborer au *Mercure galant*, que dirigeaient Donneau de Visé et Thomas Corneille. La préciosité commençait alors à relever la tête. Molière l'avait mal tuée. Aussi bien la préciosité est le défaut des gens qui aiment l'esprit, et qui en veulent avoir trop. C'est pourquoi ce nous fut longtemps un péché national. Fontenelle le flatta, car il en tenait beaucoup lui-même. Il ne vint s'établir à Paris que vers 1688 : les *Dialogues sur la Pluralité des Mondes* et l'*Histoire des Oracles* furent sans doute composés à Rouen. La province retarde toujours sur Paris, et c'était alors l'âge des diligences. Dans les villes lointaines, Cathos et Madelon cherchaient toujours le grand fin, le fin du fin. Et au moins en ce temps-là, on n'y sortait de la rusticité que pour se jeter dans l'affectation. Fontenelle, qui ne rechercha jamais la cour, plut à la ville, à la « bourgeoisie », comme on lit dans le portrait de Cydias.

Il débuta par recevoir des pommes cuites au théâtre. Il était le moins tragique des hommes, et, d'autre part, malgré tout son esprit, il lui manquait la *vis comica*, comme le prouvent

abondamment ses comédies. Il continua par la publication de ses *Dialogues des Morts* (1683), narquois et sceptiques et tout remplis de brocards à l'adresse des anciens, quatre ans avant que Perrault lût en pleine Académie son *Siècle de Louis le Grand*, qui excita Boileau à traiter ses confrères de Hurons et de Topinambous. Dans un de ces dialogues, Homère se drape lui-même de la belle façon. L'ouvrage était fort spirituel et fort maniéré. Fontenelle, qui habitait toujours près de son clocher, s'il savait déjà, comme l'histoire de Straton en est la preuve, trousser lestement l'anecdote, avait cependant encore la plaisanterie insistante. Les *Lettres du chevalier d'Her...*, que Fontenelle a toujours désavouées et que la critique a si fort maltraitées, ne méritent peut-être plus le mépris où elles tombèrent. Elles sont souvent écrites par Mascarille, mais Mascarille y dit des choses parfois intéressantes. Elles ont la couleur du temps. Elles complètent agréablement les Caractères de La Bruyère, si offensante que lui eût paru cette pensée : elles nous renseignent sur certains côtés extérieurs de la société à la fin du grand siècle.

Il n'est pas surprenant qu'un pareil homme fût fort maltraité et décrié de Racine, de Boileau et de La Bruyère. Ils voyaient renaître avec lui la préciosité : ce neveu de Pierre Corneille veillait à ne pas laisser offusquer la gloire de son oncle, et ils la pensaient bien un peu obscurcie. Les anciens, qu'ils tenaient pour des dieux, étaient traités par lui avec une calme irrévérence.

Une divergence plus redoutable encore les séparait, car les idées discutent entre elles, mais les tempéraments se livrent bataille. Jamais une génération ne sentit si fortement la vie que celle qui commença d'exprimer sa pensée vers le début du règne personnel de Louis XIV. Ce fut vraiment une « époque » au sens où Bossuet l'entendait, un de ces moments où l'humanité s'arrête dans sa course incessante, pour se savourer, si je puis dire, et se contempler elle-même. On sait quelles furent les ardeurs et les haines vigoureuses de Molière, disparu au temps où Fontenelle vint à Paris. Lorsque Racine écrivait ses tragédies, il avait encore aux lèvres la saveur amère et douce des passions. Devant lui, comme devant La Bruyère, comme devant Boileau, notre condition se présentait énigmatique et douloureuse, et dans leurs heures d'épreuve, ils se

ournaient vers le Dieu de Pascal et de Bossuet. Tous, ils nous renaient grandement au sérieux, pour ne pas dire au tragique. Et voici qu'un bel esprit contemplait tout ce tumulte et outes ces angoisses avec un inaltérable et dédaigneux sourire, — le sourire lointain de Montaigne, encore aperçu des seuls ibertins. — Profondément humains et grands artistes, ils s'étaient retrouvés eux-mêmes dans les hauts modèles de l'antiquité, ceux qui avaient paru aux âges où la vie avait été la plus ntense et où elle s'était reflétée dans des œuvres souveraines. Et voici que l'on reniait ces temps privilégiés, voici que l'on n'y voulait plus apercevoir que superstitions et préjugés puérils, au nom des progrès ininterrompus de notre espèce. — Pour eux la littérature, la poésie étaient choses considérables. l y fallait le don, l'inspiration, l'influence secrète du ciel.

Et ces emplois de feu demandent tout un homme.

Et voici qu'éloquence et poésie étaient regardées comme les arts d'agrément, dont les recettes sont aisées, et qu'un praticien habile fournissait d'opéras, de comédies, de tragédies, de romans et de pièces académiques Thomas Corneille, Donneau de Visé, Catherine Bernard et l'ami Brunel ! — Mais l y a plus : sans que ses illustres ennemis s'en rendissent un ompte exact, la main entr'ouverte de Fontenelle apportait d'étranges nouveautés, et peut-être en avaient-ils un obscur pressentiment. En 1694, lorsque La Bruyère introduisit dans es *Caractères* son injuste et clairvoyant portrait de Cydias, es *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* et l'*Histoire des Oracles* avaient déjà paru. Le « berger-normand » jouait de a flûte légère, et, aux yeux de ceux qui écoutaient sa frêle mélodie, c'était l'univers qui changeait.

III

Nous touchons ici à l'essence même de Fontenelle, à ce qui ut pour ainsi dire le tout de l'homme, et à ce qui ne permet as de le confondre avec un Houdar de la Motte, par exemple. Dès 1685, il publiait dans les *Nouvelles de la République des Lettres* un mémoire sur les propriétés du nombre 9. En 1686, l se mit, avec l'abbé de Saint-Pierre, à fréquenter chez le mathématicien Varignon. Pour tout dire en un mot, Fontenelle fut cartésien. Nous ne savons point quand eut lieu

son premier contact avec l'œuvre du grand philosophe. Lors que Malebranche, autre disciple, lisait le *Traité de l'homm* pour la première fois, « il lui prenait des battements de cœu qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture ». O eût dit un amoureux à son premier rendez-vous. Tout port à croire que Fontenelle n'eut jamais cet air-là. Il n'en est pa moins vrai que le cartésianisme fut la forme même de s pensée.

Il a bien pu dire, en parlant de quelques cartésiens étroit et obstinés : « On n'avait fait que changer d'esclavage. Il fau admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. » Il a pu reconnaître — ce qui est encore une grande louange, — qu'on a trouvé dans la méthode de Descartes de quoi le redresser lui-même. Mais il ne manque jamais, toutes les fois qu'i rencontre son nom, de saluer en lui le plus grand génie des temps modernes. Et il lui fut si fidèle qu'il ne put jamais admettre les théories astronomiques de Newton, et qu'il crut voir renaître dans l'attraction une de ces qualités occultes dont son maître avait purgé la science. Il avait passé quatre-vingt-dix ans lorsqu'en 1752 il défendit, dans un traité, la matière subtile. Si jamais il eut une religion, ce fut celle de Descartes.

Ses limites s'expliquent sans doute en partie par son tempérament, mais la philosophie nouvelle ne fit que les renforcer. Fontenelle a pu mériter, sinon par sa vie, du moins par sa pensée, la célèbre apostrophe de Gassendi. Il dédaigne l'éloquence et la poésie, comme la passion, parce que nos esprits animaux y ont trop de part. C'est pourquoi il ne fut jamais poète. Il se trompe sur l'essence de la poésie qu'il considère comme un art frivole et dont le mérite consiste à vaincre des difficultés convenues. « Le poète, s'écrie Élisabeth Browning, est celui qui dit les choses essentielles ! » Cette définition eût fait hausser les épaules à notre Normand. Il s'est essayé à l'églogue, et il est l'homme du monde le moins propre à écrire des bergeries. Ses pâtres ne sont point rustiques comme ceux de Théocrite, ce qui serait bas et grossier : ils n'éprouvent point l'amour, mais ils emploient leurs loisirs à l'analyser. Et on ne trouve guère plus de fleurs dans ses bucoliques qu'il n'y a, dans la Henriade, d'herbe pour les chevaux. Bagatelles que tout cela ! Fontenelle ne s'intéresse pas au concret, ni à la sensation, ni au sentiment. Il n'aime que la mécanique des cho-

ses et leur résidu abstrait, leurs lois constantes, tout ce qui devient algèbre. Pareillement, il méprise les vaines et contingentes agitations de l'histoire. Il estime avec Bayle que les mutations les plus considérables ont souvent des causes ridicules et que tout ne s'y produit que par hasard.

Mais le Cartésianisne ne fit pas que lui appauvrir la sensibilité et lui dessécher l'imagination, qu'il avait naturellement fort modestes : il lui disciplina la pensée, dans ses parties supérieures ; Fontenelle l'en récompensa en le conduisant dans la bonne société. Depuis seize ans déjà, les précieuses vieillies, pour s'embellir de charmes qui ne fussent point sujets aux outrages du temps, s'étaient réfugiées dans la science. Philaminte avait installé une longue lunette dans son grenier; et Thomas Diafoirus pouvait offrir à Angélique le régal de voir ouvrir un corps mort : il n'eût pas toujours éprouvé de refus. Les dames se pressaient dans le laboratoire du chimiste Lemery, « moins une chambre qu'une cave, et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ». Elles assistaient aux cours du chimiste Duverney qui avait « une figure agréable », ce qui ne gâte rien. Les gens du monde portaient même sur eux « des pièces sèches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies ». Un ouvrage de « vulgarisation scientifique », comme nous disons aujourd'hui, ne pouvait manquer de réussir.

Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* sont un livre fort agréable. Imaginons Fontenelle, — avec cette physionomie fine et reposée que lui a donnée Rigault, — dans un grand parc normand, à côté de son élégante marquise, qui semble déjà du XVIIIe siècle, et dont il faudrait chercher les pareilles dans les sanguines de Watteau. C'est la nuit, et « la beauté du jour est comme une blonde qui a plus de brillant, mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante ». La marquise est à la fois fine et naïve, avec des coquetteries et des mutineries de jolie femme, qui a l'habitude d'être courtisée. Je ne la trouve pas si démunie de caractère qu'on l'a quelquefois dit. Fontenelle, qui se méfiait de l'attention des femmes en matière scientifique, n'en demande pas à cette tête charmante et frivole plus qu'il n'en faut pour entendre la princesse de Clèves. Et il ne lui expose rien moins que le système de l'univers et la théorie des tourbillons. « La nature, dit-il,

est un grand spectacle qui ressemble à l'Opéra. » Sans doute, et il va offrir à sa compagne un ballet bien réglé d'étoiles fixes, de planètes et de satellites, sans compter les comètes qui viennent y introduire du caprice et de la fantaisie. — Prenons-y bien garde : cette parole aimable et calme dissout l'antique sphère céleste, qu'habitaient encore tant d'imaginations ; la voûte étoilée s'évanouit, et les mondes à l'infini « bouillonnent dans leur gloire », comme dit le poète. Fontenelle fait apercevoir à sa marquise « une grande mer de lumière et de feu » qui n'est autre que l'antique soleil. Il augmente le silence effrayant des espaces. Elle est quelque peu désenchantée d'habiter une chose qui tourne. « Pour moi, je commence à voir cette terre si effroyablement petite que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. » Mais Fontenellè n'a garde d'éprouver un vertige, comme Pascal. L'étendue se dilate : « Il me semble, dit-il, que je respire avec plus de liberté. » La joie d'avoir conquis des vérités nouvelles l'emporte sur tout autre sentiment. Son esprit se meut, avec une volupté allègre, dans l'univers de cristal qu'ont bâti Descartes et la science.

Déjà, dans la *Pluralité*, songeant aux habitants des planètes et des constellations, il avait indiqué une difficulté théologique. Il s'en était tiré, si je puis dire, par une pirouette. Qui vous dit que les mondes soient habités par des hommes, ou des êtres capables de participer aux mérites de la Rédemption? L'année suivante, l'*Histoire des Oracles* parut. Fontenelle y réduit en un ouvrage court et maniable, de vive allure, un fatras érudit du hollandais Vandale. Il fit ce que devait faire plus tard, avec moins de malice peut-être, l'abbé de Saint-Pierre en son discours sur le Mahométisme. Il s'agissait de séparer l'erreur qui se mêle à la vérité, et de montrer que les oracles païens ne furent pas rendus par des démons, comme on le soutenait dans les premiers siècles du christianisme. Ce qui donna naissance à cette institution, ce furent d'abord quelques visions des esprits simples, puis l'habileté des raffinés qui en tira parti. « Des sots et des cavernes », voilà par où commencent les oracles ; ils continuent par la mise en scène des prêtres, « charlatans » plus « nobles » et plus « sérieux » que les autres. En attaquant la théorie des démons, Fontenelle semble ne vouloir s'en prendre qu'à la superstition. Mais il

savait bien, comme on l'a dit depuis, que les superstitions sont les ouvrages avancés des religions, et il est évident qu'il a voulu faire quelque tort à la forteresse même. Traiter les croyances des païens comme des phénomènes naturels, c'était montrer une voie dangereuse, et il est difficile de rattraper l'esprit d'examen quand on l'a une fois lâché. Ainsi, dans ces deux petits livres d'aspect inoffensif, Fontenelle indiquait les deux grandes causes de l'incroyance moderne, le spectacle de l'universel déterminisme et l'explication critique du surnaturel.

IV

En face de la tradition, qui éprouvait ces atteintes, un pouvoir nouveau se levait et visait à la remplacer. Le renouvellement de l'Académie des Sciences eut lieu en 1699, date solennelle ; Fontenelle fut élu secrétaire perpétuel de la Compagnie : ses dialogues astronomiques le désignaient pour servir de truchement entre les savants, qui parlent une langue trop austère, et les honnêtes gens, auxquels il importait de faire connaître leurs efforts. Réunir ainsi en un corps les mathématiciens, les physiciens, les chimistes, les anatomistes, ceux qui traitent des animaux et des plantes, c'était reconnaître la grande vérité promulguée par Descartes, la solidarité des sciences. Dans l'antiquité, les conceptions abstraites de la géométrie restaient pour ainsi dire indépendantes de l'univers : elles se développaient harmonieusement dans l'intelligence, et la nature restait une masse confuse et livrée au caprice. On ne concevait point qu'une alliance fût possible entre Euclide et Pline l'Ancien. Désormais l'hymen indissoluble du monde et de la pensée se précisait ; les lois de l'entendement pénétraient la matière ; et tous les phénomènes étaient soumis à l'universelle et éternelle mathématique.

Fontenelle comprit toute la portée de cette révélation. Il n'est pas enthousiaste à la manière de Lucrèce : ce ne sont point là ses façons. Il ne revient point d'un voyage à travers les murs flamboyants du monde. Il ne fait même point songer à Buffon, — celui des *Epoques*, — ni à *l'Hermès* d'André Chénier. Mais dans ses deux admirables préfaces à l'histoire de l'Académie, il a montré qu'il prévoyait jusqu'aux ultimes conséquences du principe cartésien. La géométrie gou-

verne, dit-il, « toutes les matières de physique qui sont susceptibles de précision ; car pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, ce n'est pas que la même géométrie n'y domine, mais qu'elle y devient obscure et presque impénétrable par la trop grande complication des mouvements et des figures ». On ne se serait guère douté, à voir Cydias relever sa manchette et dégager sa jolie main de causeur, qu'il dût un jour faire penser aux auteurs des plus vastes synthèses, à un Auguste Comte ou à un Herbert Spencer.

Aussi bien ses nouvelles fonctions l'avaient discipliné. Le vrai n'est susceptible d'ornements que jusqu'à un certain point. Desormais la lumière que Fontenelle portait en lui n'allait plus se jouer à travers mille facettes, mais briller d'un éclat égal et pur. Il fut l'idéal du secrétaire perpétuel. « Il fallait à cette compagnie, dit-il en parlant de son prédécesseur Du Hamel, un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants... qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner et que cependant la plupart des lecteurs demandent. » C'est ce que fit Fontenelle : aux ignorants, il sut plaire, et il mérita l'approbation des savants qu'il interprétait. Sa mission était délicate : le génie peut-être n'y eût point suffi, car il est trop occupé de lui-même pour bien entrer dans la pensée des autres. Il fallait que Fontenelle fût en coquetterie avec toutes les sciences, sans épouser aucune d'elles. Lorsqu'il louait les académiciens défunts, il devait ménager la vanité des vivants et la gloire des morts. Son esprit était lucide, sa curiosité infatigable, son tact et sa finesse extrêmes. Ses *Eloges* constituent la partie la plus durable de son œuvre.

Pour ceux qui aiment à regarder les commencements obscurs des grandes choses, ces biographies, souvent assez courtes, sont inestimables. Exposées en termes simples, de nobles et pures destinées se déroulent devant nous. C'est d'abord la vocation première, éveillée souvent par un livre de Descartes, qui semble au néophyte l'Evangile intellectuel des temps nouveaux ; puis la résistance fréquente de la famille, qui représente l'espèce contre l'individu ; ce sont ensuite les efforts pénibles, courageusement endurés, la pauvreté, la solitude

acceptées d'un cœur léger, car alors les ingénieurs n'eussent pas fourni de jeunes premiers les comédies et les romans à la mode; malgré toutes ces épreuves, un labeur qui ne s'arrête jamais et qui parfois est meurtrier; enfin, une fidélité sans défaillance à la tâche une fois entreprise. Chez presque tous, surtout dans le groupe ingénu et charmant des botanistes, brillent la même candeur et la même simplicité d'âme. Rien n'est plus uni que le langage de Fontenelle, lorsqu'il raconte leur vie; les faits parlent d'eux-mêmes, et sur le front de ces humbles travailleurs qui préparent l'avènement d'une vérité encore ignorée, nous voyons par intervalles glisser le rayon des élus.

Est-ce alors une berquinade? un panégyrique ininterrompu? Non point; et ce n'est pas de Fontenelle qu'on pourrait attendre de pareilles attitudes. Ces savants ne sont pas ici racontés par Bernardin de Saint-Pierre! D'abord Fontenelle, à propos de ceux dont il traite, abonde en épigrammes contre le reste de l'humanité, médecins avides, courtisans frivoles, gens de guerre ignorants, théologiens enveloppés de respectables ténèbres. Les ombres ne manquent pas aux portraits eux-mêmes. Ce n'est pas que le personnage devienne insensiblement ridicule, à mesure que la peinture se complète, comme il arrive parfois avec Ernest Renan. Des manies, de légers travers sont indiqués d'une main délicate, qui n'insiste pas. On nous conte de Leibnitz certaines histoires d'alchimie et de chapelet qui ne montrent pas en lui un esprit sans détour. S'agit-il de Viviani, et de son culte un peu emphatique pour la mémoire de Galilée, son maître, Fontenelle écrit à propos d'un de ses livres : « Cet ouvrage de géométrie est principalement considérable par les sentiments de son cœur qu'il y a répandus en tous lieux. » — Il touche même en passant à des défauts plus graves. Le géomètre Rolle tenait beaucoup à ses opinions et les déclarait sans ménagements. Fontenelle observe : « La géométrie n'a qu'un son ; mais peut-être ferait-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu puisqu'elle parle à des hommes. Quelques vivants peut-être qui écoutaient l'orateur pouvaient tirer profit de la leçon. Ailleurs, nous voyons le janséniste Des Billettes, si scrupuleux à l'endroit du bien public, que, « quand il passait sur les marches du Pont-Neuf, il en prenait les bouts qui étaient moins usés

afin que le milieu, qui l'est davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis ».

Mais l'accent de la sympathie domine toujours, et quelquefois, sous cette parole calme et unie, on distingue un sentiment qu'on a souvent refusé à Fontenelle, celui de l'admiration. S'il n'a jamais fait *ah ! ah !* comme le prétend Mme Geoffrin, « il n'a jamais non plus fait *oh ! oh !* » ajoute Sainte-Beuve, qui n'est peut-être pas très fondé à lui adresser ce reproche. Sans doute il n'a ni grands gestes ni grands éclats de voix. Mais il a compris, sinon senti, la grandeur d'un Descartes, d'un Malebranche, d'un Newton même. Il a tenu sur Vauban le langage de l'histoire. « Il devenait le débiteur particulier de quiconque avait obligé le public... C'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République. » L'apparition d'une âme sublime, d'un héros ne soulevait pas dans son esprit une houle de visions et de paroles superbes, comme chez un orateur ou un poète, mais elle se reflétait sans se déformer ni se diminuer dans ce miroir limpide et inaltérable qu'était l'intelligence de Fontenelle. Si le cœur lui faisait défaut, comme l'ont répété les femmes qu'il a fréquentées, c'est qu'apparemment toutes les grandes pensées ne viennent pas de là.

V

Si Fontenelle a pu rappeler ses premiers contemporains Voiture et Benserade, il a surtout, de très bonne heure, annoncé le XVIIIe siècle. Il en a même montré, assez tôt, de méchants côtés. Dans ses lettres galantes, il se fait l'apologiste de l'infidélité, et même du partage en amour. Il écrirai volontiers, comme plus tard une parente du chevalier de de Boufflers :

> .... Des papillons constants
> Fatigueraient bientôt les roses.

Mais, sans parler de son scepticisme, combien les grands hommes de cet âge reproduisent de ses traits, en les grossissant ! Comme lui, beaucoup d'entre eux ont voulu être des hommes universels ; comme lui, Montesquieu et Buffon on fait peu d'état de la poésie ; tous deux, comme lui, ont voulu « orner le vrai », et c'est pourquoi l'un a quelquefois mis trop d'esprit dans la politique et l'autre trop d'éloquence dans l'his-

toire naturelle. Lorsque Voltaire atténue ses épigrammes, comme dans les derniers chapitres du *Siècle de Louis XIV*, sur le Jansénisme et le Quiétisme, il ressemble singulièrement à Fontenelle. Le conteur de Zadig a certainement lu l'histoire de Straton et celle de la Dent d'or, qui est un pur chef-d'œuvre. Même s'ils renient Descartes, presque tous sont cartésiens, au fond, et n'admettent que l'évidence, — ce qui les mène d'ailleurs à des erreurs étranges lorsqu'ils s'occupent du réel, qui se moque de la logique abstraite. Le fameux « esprit classique » dont parle Taine dérive pour une grande part de Descartes et de Fontenelle.

Fontenelle, lui aussi, a eu de très bonne heure l'esprit cosmopolite. Il n'a pas ménagé ses éloges à l'Angleterre savante, tout en reconnaissant qu'elle n'admirait guère que les siens. La remarque est assez juste : elle signale le « provincialisme » que plus tard un généreux esprit, Matthew Arnold, devait reprocher assez vertement à ses compatriotes. Fontenelle a exprimé son regret de ne pas connaître l'anglais. Il cite volontiers l'exemple de nos voisins d'Outre-Manche ou d'Outre-Rhin pour nous faire la leçon. Il annonce, au-dessus ou en dehors des nations, la naissance de cette cité nouvelle, la « République des lettres ».

Enfin il est humanitaire. Il exhorte les peuples à s'unir pour le progrès des sciences, à s'enrichir « par un commerce tranquille » plutôt qu'à s'agrandir par « des conquêtes violentes ». Son pessimisme se borne à l'individu et aux patries, à l'individu presque toujours inconscient et grossier, et à ces grands organismes de proie et de vanité que Tertullien appelait *animalia gloriæ*. Il a foi à l'effort collectif du genre humain pris dans ses parties les plus hautes, à cette « civilisation » qui fut la divinité de Voltaire. Telle fut la croyance profonde du XVIIIe siècle, jusqu'au jour où Jean-Jacques vint enseigner aux hommes la supériorité de l'instinct sur l'intelligence, et leur persuader d'arracher le pouvoir à Prospero pour le transmettre à Cablian. Fontenelle sans doute ne connut rien du philosophe de Genève : tout porte à croire qu'il ne l'eût point goûté.

Fontenelle a été l'introducteur discret des idées hardies. Pour se faire entendre de la multitude, il faut élever la voix : sous aucun prétexte, il ne quitta le ton de la conversation entre honnêtes gens. Il n'avait rien d'un pédant, au moins

dans la seconde part de sa vie, ni d'un déclamateur, ni d'un tribun. Si satisfait qu'il fût de se voir exempt de préjugés, on ne l'a jamais vu prendre l'air suffisant, et, comme dit Montaigne, « résolutif ». Il l'a laissé à M. Homais, son voisin de campagne. Il est toujours resté de bonne compagnie.

HENRI POTEZ.

PARADIS LAÏQUES

—

LEUR NÉGATION PAR ANDRÉ BEAUNIER
(LE ROI TOBOL)

—

I

Entre plusieurs volumes charmants où il accommode ensemble ironie, tendresse, humour et pensées douloureuses, André Beaunier a écrit un livre d'une singulière importance : *le Roi Tobol.* Il y est traité du bonheur. Les hommes s'accordent à voir là le sujet qui les intéresse le plus, le sujet par excellence. Avec lui disparaîtraient toutes les philosophies, toutes les politiques, toutes les religions, dont la seule raison de vivre consiste en somme à faire de la réclame pour les recettes de bonheur dues au professeur X.., — au député Y.., — au dieu Z...— A. Beaunier se singularise en s'écriant : — Gardez-vous d'appliquer ma formule de félicité, si par aventure je vous en proposais une.— Et, en fait, il a la sagesse et la modestie de ne rien nous offrir.

Le roi Tobol reçoit de lui la mission de chercher la réalisation du bonheur et de prouver par ses insuccès que l'entreprise est vaine. Mais A. Beaunier eut-il raison de se confier à ce sénile autocrate? Le roi Tobol est un Janus. Il a double cervelle : une cervelle d'imbécile pour agir et une cervelle d'homme très intelligent qui apprécie sans indulgence les sottises accomplies par la première. Comment réussirait-il à quoi que ce fût, surtout à réaliser du bonheur ? Son sens critique lui enlève jusqu'à la consolation permise aux gens les plus obtus, croire qu'il a fait pour le mieux. Voici en effet un bref résumé de l'histoire du roi Tobol :

1° Il veut se rendre heureux lui-même. Etant vieux il épouse une femme jeune et très jolie qui se fait enlever par un hussard, non sans laisser derrière elle, en guise de p. p. c., le fruit de ses amours adultères, le bébé Eudémon. — J'aurais dû le

prévoir! se dit Tobol, je suis stupide. — Et il appuie ce jugement sur les raisons les plus irréfutables.

2° Il se consacre au bonheur collectif de son peuple, en quoi faisant il suscite des mouvements révolutionnaires. — J'aurais dû le prévoir, songe-t-il..., etc. — Ici pourtant les lecteurs conçoivent l'espérance de remarquer chez l'autocrate un peu de finesse gouvernementale. Il appelle au pouvoir Fougasse, le chef des socialistes. Bien machiné ! Fougasse se brouillera avec ses partisans par le simple jeu automatique de ses obligations professionnelles : il est ministre de l'Intérieur. Il suffisait donc, après l'avoir laissé choir, d'appeler d'autres ministres socialistes, d'assister à leur chute, et de recommencer. Au bout de peu d'années, le socialisme en fût mort, puisque les partis révolutionnaires ne peuvent subsister que dans l'opposition, comme les unifiés d'aujourd'hui l'ont sagement reconnu. Mais Tobol n'a pas de ces roueries. S'il donne le portefeuille de l'Intérieur à Fougasse, c'est pour mettre le bonheur du peuple entre des mains chères au peuple, et il abdique ensuite pour laisser à la foule le soin de réaliser en République le bonheur qu'elle voudra et qu'elle pourra.

3° Cependant, tout de suite désabusé sur le bonheur collectif, le roi Tobol songe à réaliser un bonheur particulier, celui d'Eudémon. Eudémon, qui tétait encore sa nourrice, a été enfermé dans une prison entourée par la mer, un château magnifique, aéré, mais bien clos, d'où on ne voit même pas le ciel, car l'azur et les nuages ont des vertus nostalgiques. Le monde est le lieu des phénomènes, les phénomènes sont des changements, tout changement peut amener des regrets, c'est pourquoi il fallait séparer Eudémon de l'Univers. On le protège aussi par là contre la connaissance de la mort et de la vieillesse qui sont déplaisantes. Le roi Tobol ne se montre pas, et il contraint au maquillage le peu vénérable ecclésiastique chargé d'enseigner à Eudémon un Dieu de circonstance qui serve seulement à expliquer certains mystères comme le bruit invisible des vagues autour du château. Mais la puberté d'Eudémon arrive. Afin de ne pas faire languir les fringales qu'elle comporte, on sert à Eudémon sept jeunes filles de charme égal, une pour chaque jour de la semaine. Bientôt le jeune homme préfère Lilith, parce qu'elle sait chanter en s'accompagnant sur la guitare. Lilith lui révèle la vie extérieure et le fait s'éva-

der du château. — J'aurais dû le prévoir ! — s'écria Tobol, qui avait aussi oublié l'ennui. L'âme d'Eudémon contenait nos vieilles hérédités et, avec elles, mille désirs impossibles à satisfaire dans une prison, toute dorée qu'elle fût. De là ennui certain, à brève échéance, si Eudémon était resté.

4° Le roi Tobol s'occupe de rendre heureux un perroquet, à quoi il réussit enfin. Au lieu de dire : — Donne-moi le bonheur, Tobol, — ce perroquet répète à chaque minute : — Donne-moi du bon café, Tobol. — Désir unique et précis, facile à satisfaire. Et le bon roi meurt avec la conviction d'avoir fait un heureux. Cette assurance paraît excessive, il est vrai, car si le perroquet manifestait un seul désir, c'est peut-être qu'il ne savait qu'une seule phrase ; plus riche en vocabulaire, il se fût montré plus exigeant.

André Beaunier a donc trop beau jeu de s'appuyer sur les faits et gestes du roi Tobol pour démontrer que le bonheur est inaccessible. Mais la preuve à faire ne s'en trouve pas trop affaiblie. S'il est rare en effet que le vieil autocrate agisse sans commettre des sottises, il est au moins aussi rare que celles-ci ne lui fournissent pas l'occasion de parler avec sagesse. Il commet des sottises pour s'en moquer, et il s'en moque pour avoir le droit de dauber sur autrui, en particulier sur les philosophes, les médecins, les prêtres et les hommes politiques, sans compter le peuple. Nous trouvons là toute la philosophie désirable. Et, ne l'oublions pas, nous avons affaire à un conte, genre qui admet les pires absurdités dans l'action, pourvu que le discours soit sensé, tout au rebours de la vie pratique.

Il semblerait que ce conte ne dût pas entrer dans une étude sur les paradis laïques, car il concerne surtout le bonheur des individus, et spécialement le bonheur d'Eudémon. Mais André Beaunier nie les paradis laïques, et c'est une opinion sur eux qui mérite l'examen. « Dieu a compris, pense le roi Tobol, que le bonheur des foules est irréalisable, parce qu'il n'y a de bonheur, de vrai bonheur, que particulier » (p. 75). Mais le bonheur particulier ne sera-t-il pas influencé par les mesures qui tendraient, vainement d'ailleurs, à réaliser le paradis laïque ?

II

Le roi Tobol institua un referendum sur le bonheur. Aussi-

tôt les révolutionnaires écrivirent dans leur journal : « Demander au peuple qui souffre ce qu'il pense du bonheur, n'est-ce pas se moquer de lui ? » Et ils avaient bien raison. C'étai aussi se moquer des bonnes règles du gouvernement. Parmi les sujets d'un prince, il y a, outre les mécontents, des gens en assez grand nombre qui ne pensent ni bien ni mal du pouvoir, ils pensent à autre chose ; pourquoi attirer leur attention ?

Des manifestations eurent lieu. Trois bandes de miséreux, soigneusement sélectionnés d'après leur teint hâve, leurs haillons, leur maigreur, leurs infirmités, défilèrent devant le château. En tête de chacune était porté un écriteau où se trouvait inscrite la réponse à la question du referendum. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons faim. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons froid. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons peur (pp. 57-62).

Alors le roi Tobol dit à son ministre de l'intérieur, qui n'était pas encore Fougasse :

— A ceux qui ont faim je donnerai de la nourriture ; à ceux qui ont froid des vêtements ; à ceux qui ont peur... qu'est-ce que je pourrais bien leur donner ?

— Rien, sire, je vous en supplie ! répondit le ministre. Surtout ne les tranquillisez point ! La peur qu'ils éprouvent est notre meilleure sauvegarde (pp. 63-64).

Les distributions annoncées eurent lieu, car il est indéniable que Tobol avait bon cœur. Cette belle qualité ne lui servait pas à grand'chose pour soulager la misère, comme il s'en rendit compte sans tarder. — Ils sont trop, ils sont trop, — dit-il de ses pauvres. Que peuvent en effet ces largesses royales données sans discernement ? Elles profitent surtout aux mendiants de profession.

Nous eussions aimé entendre le roi Tobol méditer sur la charité. Elle est une vertu plus privée que sociale. Le cercle de son action devrait être restreint, car chacun ne peut soulager utilement que les malheureux qu'il connaît ; s'il veut s'occuper des autres, il contribue alors, comme le roi Tobol, au vaste coulage de l'assistance publique et des œuvres pies. La faim et le froid seront-ils mieux combattus par la justice ? par quelle justice ? l'économique ? elle est affaire de bonne administration, et nous ne savons pas ce que vaudront les

administrateurs sous son règne ; ils seront plus nombreux, cela ne prouve pas qu'ils seront meilleurs. Et à moins que tous les hommes n'arrivent à manger les mêmes choses et à porter les mêmes vêtements, il y en aura toujours qui feront ou croiront faire moins bonne chère et seront ou se croiront moins bien vêtus; ceux-là auront faim et froid par rapport aux autres. Tobol a donc bien raison de ne pas croire au bonheur social. Il a peut-être tort de n'y pas travailler. Le bonheur social serait une torpeur universelle,il supprimerait toute raison d'agir, mais on supprimerait aussi toute raison d'agir en société si on ne le recherchait pas. Pour un roi, Tobol a jeté trop vite le manche après la cognée. Son devoir était d'étudier les droits de douane, la question des octrois, et autres problèmes dont la solution opportune fait plus pour l'alimentation et la vêture des peuples que la charité et la justice. On ne saurait toutefois reprocher aux autocrates de roman de n'être pas économistes, si on tient à ce qu'ils nous amusent.

En voilà bien assez sur ce sujet. S'il y a encore tout à faire pour que le prolétariat ait moins faim et moins froid, il n'y a peut-être plus rien à écrire là-dessus. La peur semble moins rebattue. De quoi a donc peur la plèbe gouvernée par le roi Tobol ? — De mes cruautés néroniennes, dit celui-ci... Cette peur n'est pas bien raisonnable (p. 61). — Voilà tout ce que nous apprenons d'abord. Complétons ce renseignement par des inductions. En fait, les manifestants ne doivent avoir peur de rien; ils sont habitués à vivre au jour le jour, quêtant les restes de soupe à la porte des casernes, ouvrant les portières, ramassant les bouts de cigare, criant des journaux, aussi est-ce une aubaine pour eux que de défiler devant le roi Tobol : on les a payés. Loin de représenter leur propre détresse, ils représentent leur propre satisfaction. S'ils redoutent quelque chose, c'est que le roi Tobol ne retienne pas leurs services pour une contre-manifestation. Crainte que les événements justifient.

Mais, nous le devinons encore, dans l'esprit de Fougasse, comme dans celui du monarque, ces figurants figurent ceux qui n'ont pas le temps de figurer : les prolétaires retenus à l'usine. Ceux-là peuvent être angoissés par la peur trop peu chimérique du lendemain. S'ils tombent malades, s'il y a un chômage, c'est le dénûment pour leurs familles ; et combien

lugubre apparaît la vieillesse des ouvriers ! Le roi Tobol ne pense pas aux assurances sociales. Nous n'y penserons pas pour lui, car il en est de ce sujet comme de la faim et de la nudité prolétariennes ; il correspond à de petites réalisations et à une immense littérature.

Une autre peur existe, à laquelle fait allusion le ministre de l'Intérieur de Tobol, comme nous l'avons vu plus haut. C'est la peur de la police. Le ministre y voit, non sans raison, le ressort essentiel de tout gouvernement. Élargissons-la, considérons sa forme la plus générale, et nous trouverons le soutien de toute société, surtout démocratique. Pour que les hommes puissent vivre en sécurité, il faut qu'ils aient peur les uns des autres. La peur du gouvernement, c'est-à-dire de sa force armee, de sa police, assure l'ordre dans la rue ; mais d'un autre côté, le gouvernement qui n'a pas peur de l'opinion publique tyrannise ses administrés. Il y a beaucoup de sauvages sous la peau blanche. Qu'est-ce qui les empêche de se conduire comme tels parmi nous, en public? La peur des autres. S'ils vont gouverner les nègres, ils se conduiront en rois nègres, parce qu'ils n'auront plus lieu d'avoir peur, au moins de leur entourage immédiat, les mœurs de l'Afrique noire tolérant que les potentats s'amusent par des tortures et autres divertissements ignobles. Sans la peur des socialistes, les bourgeois laisseraient les enfants travailler dix-huit heures au fond des caves, et, sans la peur des bourgeois, les socialistes ramèneraient assez vite les beaux jours où l'homme vivait de glands doux. Tout est fait de peurs équilibrées dont il faut un dosage exact, sous peine de révoltes sanguinaires ou de tyrannie. Comme la crainte ne s'avoue pas volontiers, on l'appelle ici « respect ». Les dieux se chargeaient naguère de la cultiver au cœur des hommes. Ne nions pas qu'elle soit remplacée quelquefois par l'intelligence des utilités sociales et par l'empire volontaire des individus sur eux-mêmes. On ne saurait attendre ce remplacement complet sans un optimisme naïf. Il est plus raisonnable d'espérer que l'équilibre des peurs ira toujours en se perfectionnant. Parviendra-t-on ainsi au Paradis laïque? Le paradis de la peur serait singulier.

Qu'on supprime au moins le froid et la faim. Mais si on n'y réussit pas tout d'un coup, il n'y aura pas d'heureux. Supposons cet idéal réalisé dans un siècle. Dans un siècle il faudra

interroger les historiens pour savoir qu'il y a eu des grelottants et des affamés. Quelle satisfaction! En France ont sévi des famines que les chemins de fer nous épargnent aujourd'hui, des pestes et des choléras dont l'hygiène sait nous préserver. Vous souvient-il d'avoir éprouvé une grande joie en l'apprenant? Est-il même bien prudent de s'adresser à l'histoire pour se trouver heureux? Devant l'histoire, les modernes sont comme des cancres devant un pion cacochyme. Cela dure depuis Tite-Live.

III

On répondait aussi par lettres au roi Tobol.

Il décacheta l'un des plis, et n'y trouva que cette ligne seule :

« Le bonheur, c'est de n'être pas un cocu » (p. 79).

Ce bonheur est de l'ordre privé. Ainsi en juge-t-on d'ordinaire, mais pourquoi un paradis laïque ne serait-il pas fait de l'absence des cocus aussi bien que de l'absence des affamés et des grelottants? La loi semble même avoir plus d'action sur l'infortune conjugale que sur les autres infortunes. Supposons l'ukase suivant rendu par le roi Tobol :

Art. 1. — Le mariage est supprimé.

Art. 2. — Le présent ukase a l'effet rétroactif.

Du coup le mal cessait faute de malades. Il n'y avait plus de maris trompés, puisqu'il n'y avait plus de maris, et même, d'après l'article 2, il n'y avait jamais eu de maris trompés, puisqu'il n'y avait jamais eu de maris. En proclamant l'amour libre, le roi Tobol atténuait dans les blessures d'amour les cuissons de l'amour-propre; c'était rendre la douleur supportable pour une moitié des gens. Où Tobol avait-il donc la tête qu'il oubliât d'y songer? Il savait pourtant bien que l'amour joue un rôle important dans la question du bonheur.

Peut-être économisait-il le temps d'une réflexion, laquelle, il le savait d'avance, l'eût conduit à conserver le *statu quo*. Car le maintien du *statu quo* forme nécessairement les quatre vingt-dix-neuf centièmes au moins de toute activité gouvernementale, même réformiste. Et ici l'abstention était défendable. Aller contre les usages pour panser quelques plaies d'orgueil, à quoi bon ? Quant à l'amour, c'est une affaire privée entre un homme et une femme ; que les couples, temporaires ou non, se débrouillent dans leurs petites affaires, cela ne regarde pas

les lois. Les lois n'ont à s'occuper que de l'enfant, ce malheureux précipité, inconscient et aveugle, dans la terrible aventure de la vie. C'est à lui seul qu'il est légitime de penser quand on s'occuppe de la formation ou de la dissolution des unions sexuelles. Questions de divorce, d'adultère, etc., sont la question de l'enfant. Si les romanciers les rattachent au seul amour, c'est pour donner un air sociologique au divertissement de leurs lecteurs.

N'en veuillons plus au roi Tobol d'avoir négligé l'amour libre. En fait, l'amour est assez libre ; les lois ne nous gênent que pour épouser autant que nous aimons. C'est aux mœurs et non à elles qu'il faut demander de pouvoir afficher certaines amours estimées respectables. Et on ne voit pas en quoi des amours quelconques méritent l'attention tant qu'elles n'entraînent aucun dommage pour un tiers innocent, un enfant né ou à naître.

Cependant la fécondité nationale entre en ligne de compte. Elle a une grande importance. En France nous aurions besoin de la stimuler. Si la législation pouvait y parvenir, ce serait au détriment de bonheurs particuliers. Elle procurerait, comme compensation, le sentiment de la force collective de la patrie, qui est une source de jouissances non négligeables, mais pour qui ? pour bien peu de gens, en particulier pour la partie la moins prolifique de la nation. On doute que le prolétaire allemand jouisse beaucoup de la force allemande et que le prolétaire français soit très chagriné par l'immense littérature que nous employons à clamer la faiblesse française.

Pour conclure, on ne saura jamais si l'on augmente ou diminue le bonheur collectif quand on agit sur l'amour. Celui-ci, en ce sens, n'est donc pas affaire de paradis laïque.

Grand grief contre le paradis laïque, grief accessoire cependant et qui n'est pas relevé dans *le Roi Tobol*.

IV

En revanche, André Beaunier insiste tout le long de son livre sur la vanité des efforts humains pour réaliser le moindre bonheur, tant qu'ils n'auront pas supprimé la vieillesse, la maladie et la mort.

Si le roi Tobol enferme Eudémon, c'est pour lui éviter la connaissance de cette lamentable trinité. Mais Eudémon s'é-

échappe et, dans ses premières vingt-quatre heures de liberté, il apprend ce que sont la vieillesse, la maladie et la mort. Il en perd toute aptitude au bonheur. Il ne pense plus qu'à sa découverte, dont à vrai dire il nous assomme un peu. On le trouve plus fâcheux que tragique, cet adolescent pourvu d'amour, exempt d'infirmités, mangeant à sa faim, qui réédite les poitrinaires de 1830. L'intention d'André Beaunier n'est évidemment que symbolique. Mais Eudémon a beau représenter l'âme humaine disposée tout exprès pour recevoir l'impression la plus forte possible des grandes épouvantes et des grandes misères, on ne peut s'empêcher de voir en lui un homme particulier, et cet homme blesse notre instinct de la réalité. A moins d'une candidature très expresse à la névropathie, qu'on ne soupçonne pas, Eudémon paraît beaucoup trop jeune pour se trouver privé des grandes armes défensives de la vie: l'insouciance et la confiance en soi. Il a le cœur égoïste : si la maladie, la vieillesse et la mort lui font peur, c'est pour l'unique raison qu'il se les représente appliquées à lui-même. Que cette peur lui vienne, rien de plus naturel, qu'elle dure au point de se changer en obsession, c'est le fait des égoïstes vieux ou malades. Jeunes et sains, au contraire, ils s'en débarrassent vite, ils l'oublient, et même ils la métamorphosent en une sorte de satisfaction d'amour-propre : — Je ne suis point, pensent-ils, comme ces personnes bêtes et maladroites qui se laissent endommager. — Pour vérifier qu'ils éprouveront ce sentiment, il suffit, s'ils sont riches, de se les figurer en présence des pauvres. Vont-ils penser à l'instabilité du sort qui peut ruiner un homme du jour au lendemain ? Bien au contraire, ils répandront sur eux-mêmes une haute considération, pour avoir eu l'esprit, que tant d'autres n'ont pas, de naître avec des rentes.

Si tout ce qu'exige le caractère conventionnel d'Eudémon est accordé, il restera encore beaucoup d'exagération dans cette hantise ininterrompue de la mort, de la vieillesse et de la maladie. Les trois quarts des hommes sont trop absorbés par le problème de la vie matérielle pour avoir le loisir de songer à la mort, et dans l'autre quart il y a encore une forte majorité de gens qui, ne pensant jamais à rien, ne pensent pas à trépasser. Parmi ceux qui restent, on en trouve encore quelques-uns pour qui la mort n'est pas un épouvantail. Ils

la savent inévitable et universelle ; mais, sans émettre le moindre doute sur le caractère général de cette loi, ils négligent d'en considérer l'application isolée, en particulier sur eux-mêmes. Comme ils ignorent la date de l'échéance fatale, ils confondent assez volontiers le non-défini du temps qu'il leur reste à vivre avec de l'indéfini ; ce sont les sages bien portants. Et enfin, cette élimination faite, on ne trouve pas que des Eudémon. L'idée de la mort ne prend guère que par accès les personnes qui s'y trouvent le plus sujettes. Continue, elle tuerait, car elle est une grave maladie.

Après l'abdication du roi Tobol, un certain Bonheur d'Autrui conçoit le projet de fonder une monarchie socialiste dont Eudémon, qu'il héberge, serait le premier titulaire. Des citoyens militants sont réunis à cette fin. Ils consentent après quelques grimaces. On introduit alors Eudémon, qui voudrait bien connaître la valeur du socialisme avant d'accepter une couronne socialiste.

— Supprimez-vous la mort ? — demande-t-il, conformément aux prévisions du lecteur [p. 311]... Si l'on doit mourir encore, tout ce que vous ferez sera comme si vous ne faisiez rien [p. 312].

Les citoyens présents se laissent quelque peu démonter par ces paroles qui pourtant ne les concernent pas spécialement, car elles reviennent à s'écrier : — Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! — paroles magnifiques, anciennes, inutiles, et au fond dénuées de sens. Ils sont naïfs. Ils devraient répondre que la question n'est pas de supprimer la mort, mais la crainte de la mort.

Quelqu'un dit :

—... On mourra beaucoup plus tard qu'à présent. La médecine reculera sensiblement le terme normal de la vie [p. 312).

Eudémon s'en tient à son refrain : — Supprimez la mort. Cela ne nous avance guère. Il y a pourtant à faire ici une constatation fâcheuse et intéressante, c'est qu'on ne peut attendre nul bonheur positif de la diminution de la mortalité.

Qu'on soit socialiste ou non, tout le monde estime que le prolongement de la vie humaine est un bien. On s'accorde aussi pour vouloir le réaliser par l'hygiène publique qui seule, ou peu s'en faut, se montre efficace. De l'eau pure est distribuée dans une ville, aussitôt la fièvre typhoïde fait moins de

victimes, et il n'y a cependant pas un heureux de plus ; nul ne peut savoir en effet si quelqu'un des siens ou lui-même serait mort sans l'eau pure. Toutes les mesures préservatrices en sont là. Et même n'introduit-on pas une cause de malheur dans le monde en sauvant une foule de nourrissons malingres qui traîneront une vie souffreteuse et décolorée ?

Metchnikoff, il est vrai, soutient que, si l'on arrivait à prolonger suffisamment la vie humaine, on ne craindrait plus sa fin. Vers deux cents ans, dit-il [si j'ai bonne mémoire], on aurait envie de mourir comme le soir on a envie de dormir. Mais si la mort tardait d'un ou deux ans, ce serait une souffrance bien dure, aussi dure qu'une longue privation de sommeil. Faudrait-il alors que l'entourage y mît ordre par une drogue léthifère administrée à point ? D'ailleurs, on peut à la fois avoir envie de la mort et la craindre. C'est fréquent. Nous souhaitons l'arrachement d'une dent qui nous fait mal et nous tremblons chez le dentiste. Pourquoi ce mélange cesserait-il d'être possible avec des vieillesses prolongées ?

De tout cela résulte que le bonheur social et le bonheur des individus sont deux choses tout à fait distinctes. Pour être heureux, il faut s'apercevoir de son bonheur ; or, la plupart du temps, on ne peut s'apercevoir des avantages particuliers que l'on tire des améliorations générales. Témoin la plus importante de celle-ci : la diminution du taux de la mortalité. Il en est ainsi des autres. Par contre, un peuple rétrograde, sale, sans hygiène, mal nourri, peut être composé d'hommes heureux. Il suffit que leurs désirs restent encore au-dessous de leurs ressources, qu'ils le sentent, et n'imaginent pas un état meilleur. Mais on aurait beau dire que de telles gens réalisent la plus haute sagesse pratique, on ne pourrait les imiter. Une nation active, aux appétits sans cesse rallumés, aurait vite fait de bouleverser cette Thébaïde par son exemple ou ses conquêtes.

Le roi Tobol avait donc raison de considérer le bonheur des foules, le paradis laïque, comme une chimère, et d'admettre le seul bonheur particulier. S'il y avait un vrai bonheur social, il serait la somme des bonheurs particuliers qui, nous l'avons vu, ne dépendent en rien des améliorations réalisées pour la communauté.

Est-ce à dire qu'il faille revenir aux pataches, à la chandelle,

négliger l'entretien des égouts, boire l'eau de Seine, ignorer les microbes et laisser les nouveau-nés mourir tant qu'ils veulent? Nul ne le soutiendra. Il y a dans le progrès matériel et social non pas un bonheur, mais une nécessité. Elle s'impose, elle vient de la vie qui veut devenir plus intense. Le sage n'a qu'à s'incliner devant cette loi avec résignation, quand son caractère ne lui permet pas de le faire avec allégresse.

J'imagine qu'André Beaunier se rangerait plutôt parmi les résignés. Il s'incline implicitement. La preuve en est qu'Eudémon, suivant lui, n'aurait pas supporté sa solitude capitonnée contre toutes les douleurs. L'instinct d'Eudémon lui faisait désirer, sans qu'il le sût, de se mêler au troupeau de ses semblables. Une force l'attirait. Il y eût cédé tôt ou tard. D'où nous apprenons que l'homme se trouve contraint d'être un animal social, même aux dépens de son propre individu. Cette idée à elle seule suffirait déjà pour donner une haute signification au livre du *Roi Tobol*.

JULES SAGERET.

UN RÊVE D'ARMAGEDDON

L'homme au visage blême entra dans le compartiment à Rugby ; il avançait lentement, en dépit des instances du porteur de bagages, et, dès qu'il apparut sur le quai, je remarquai combien il avait l'air malade. Avec un soupir, il se laissa tomber dans un coin vis-à-vis de moi, fit une tentative incomplète pour arranger sa couverture de voyage et devint absolument immobile, les yeux fixes et vides. Bientôt, conscient d'être observé, il me lança un lent regard, étendit une main lasse vers son journal et de nouveau lorgna de mon côté.

Je fis semblant de lire, craignant de l'avoir involontairement embarrassé, mais au même instant je fus fort surpris de l'entendre parler.

— Plaît-il ?

— Ce livre, — répéta-t-il, indiquant le volume avec son doigt maigre, — ce livre traite des rêves ?

— Mais oui, — répondis-je, car c'était *les Etats du Rêve*, de Fortnum Roscoe, et le titre s'étalait sur la couverture.

Il demeura un instant silencieux, comme s'il eût cherché ses mots.

— Oui, — fit-il enfin, — mais ils ne vous apprennent rien.

Au premier moment je ne compris pas bien ce qu'il voulait dire.

— Ils ne savent pas, — ajouta-t-il.

J'observai un peu plus attentivement son visage.

— Il y a rêves et rêves, — reprit-il.

C'est là une sorte de proposition que je ne relève jamais.

— Je suppose... — commença-t-il, hésitant. — Vous arrive-t-il de rêver ? Je veux dire très vivement ?

— Je rêve fort peu, — répondis-je. — Je ne pense pas avoir trois rêves très vifs par an.

— Ah ! — fit-il, et il parut quelque temps rassembler ses pensées.

— Vos rêves ne se mêlent pas à vos souvenirs ? — demanda-t-il brusquement. — Vous ne vous trouvez jamais

dans le doute, au point de vous poser cette question : ceci est-il, oui ou non, arrivé?

— Presque jamais. Sauf parfois une hésitation passagère. Je suppose que peu de personnes ont de ces doutes.

— Est-ce qu'*il* en parle ? — s'enquit-il en indiquant le livre.

— L'auteur dit que cela se produit parfois, et il donne l'explication habituelle de l'intensité d'impression et autres raisons pour conclure qu'en règle générale cela ne se produit pas. Peut-être connaissez-vous ces théories...?

— Très peu... sinon qu'elles sont erronées.

Sa main émaciée joua un instant avec le cordon du rideau. Je me disposai à reprendre ma lecture, ce qui sembla précipiter sa remarque suivante. Il se pencha en avant comme s'il eût voulu me toucher.

— N'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle : rêve consécutif, et qui se continue nuit après nuit ?

— Je crois que oui. On en cite des cas dans la plupart des ouvrages concernant les troubles cérébraux.

— Troubles cérébraux? Oui. Je le crois volontiers. C'est le bon endroit où les mettre. Mais ce que je veux dire... — ajouta-t-il en contemplant ses phalanges nerveuses, — ... est-ce que cette sorte de chose est toujours du rêve ? *Est-ce du rêve?* Ou est-ce quelque chose d'autre ? Ne se pourrait-il pas que ce fût autre chose ?

J'aurais opposé le silence à ses persistantes questions, n'eût été l'anxiété de ses traits tirés. Je me souviens encore du regard de ses yeux éteints, entre ses paupières rougies — peut-être avez-vous vu de ces regards.

— Je ne discute pas seulement sur un point d'opinion, — dit-il, — la chose me tue.

— Les rêves?

— Si vous les appelez rêves. Nuit après nuit. Vifs, nets, oh! si nets... Ceci — et il indiqua le paysage qui fuyait au long des vitres, — ceci semble irréel en comparaison ! C'est à peine si je puis me rappeler qui je suis, quelle affaire... — Il se tut. — En ce moment même...

— Votre rêve est toujours le même, voulez-vous dire ? — insistai-je.

— Il est fini.

— Comment?

— J'en suis mort.

— Mort !

— Ecrasé et tué, et maintenant tout ce que ce rêve prenait de mon individu est mort. Mort à jamais. Je rêvais que j'étais un autre homme, vous comprenez, vivant dans une autre partie du monde, à une autre époque. Je rêvais cela nuit après nuit. Nuit après nuit, je me réveillais dans cette autre vie. Des scènes nouvelles et des évènements nouveaux... jusqu'à la dernière...

— Où vous êtes mort ?

— Où je suis mort.

— Et depuis lors ?

— Non ! — dit-il. — Dieu merci ! Ce fut la fin du rêve.

Il était clair que j'allais subir le récit de son rêve. Après tout, j'avais une heure devant moi, la nuit tombait rapidement et Fortnum Roscoe n'est rien moins que divertissant.

— Vivre à une autre époque ? — m'enquis-je. — Vous voulez bien dire à une autre époque que la nôtre ?

— Oui.

— Passée ?

— Non, à venir... à venir.

— En l'an trois mille, par exemple ?

— Je ne sais pas en quelle année. Je le savais quand je rêvais, mais pas maintenant, plus maintenant que je suis éveillé. Il y a une foule de choses que j'ai oubliées depuis que je me suis éveillé de ces rêves, des choses que je possédais parfaitement lorsque je... lorsque, comme je le suppose, je rêvais. L'année s'appelait d'un nom différent de celui qu'elle porte de nos jours... Comment l'appelait-on ? — fit-il, en portant la main à son front. — Non... j'ai oublié.

Il se prit à sourire tristement. Je redoutai pendant quelques secondes qu'il eût renoncé à me narrer son histoire. En règle générale, j'abhorre les gens qui racontent leurs rêves, mais cette fois j'éprouvais un sentiment différent. J'offris même mon secours.

— Cela commençait... — invitai-je.

— Ce fut très clair, dès le début. Il me sembla que je m'éveillais en sursaut au milieu de tout cela. Et il est curieux que dans ces rêves dont je parle je ne me sois jamais souvenu de l'existence que je vis maintenant. On eût cru que cette vie de

songe était suffisante pendant qu'elle durait. Peut-être... Mais je vous dirai comment j'ai eu conscience de moi-même quand j'aurai fait de mon mieux pour tout me remémorer. Je ne me souviens clairement de rien jusqu'au moment où je me trouve assis dans une sorte de loggia donnant sur la mer... J'avais sommeillé et je me réveillai soudain... net et clair... pas du tout comme en rêve... parce que la jeune femme avait cessé de m'éventer.

— La jeune femme?

— Oui, la jeune femme. Il ne faut pas m'interrompre ou vous allez me faire perdre le fil du récit. — Il se tut brusquement. — Vous n'allez pas croire que je suis fou? — interrogea-t-il.

— Non, — répondis-je. — Vous avez rêvé, racontez-moi votre rêve.

— Je me réveillai, dis-je, parce que la jeune femme avait cessé de m'éventer. Je ne fus en aucune façon surpris, vous comprenez. Je n'avais pas du tout le sentiment de tomber là comme des nues. Je pris tout simplement la chose au point où je la trouvais. Tout ce que je pouvais avoir de souvenirs de cette vie-ci, de cette vie du XXe siècle, s'évanouit à l'instant où je m'éveillai, s'effaça comme un rêve. Je savais tout ce qui me concernait, que mon nom n'était plus Cooper mais Hedon; je n'ignorais rien de ma position dans le monde. J'ai oublié une foule de détails... Il y a un manque de suite, mais c'était alors tout à fait clair et banalement réel.

De nouveau il hésita, et, me regardant d'un air suppliant :

— Tout cela vous paraît du radotage ?

— Non, non! — me récriai-je. — Continuez. Dites-moi comment était cette loggia.

— Ce n'était pas vraiment une loggia et je ne sais sous quel terme la désigner. Elle était exposée au midi, petite et toute ombragée, excepté le demi-cercle au-dessus du balcon par où l'on voyait le ciel, la mer et le coin où se tenait la jeune femme. J'étais allongé sur une couche, une couche de métal avec des coussins légers et rayés de longues bandes... et la jeune femme était accoudée au balcon, le dos tourné. Son joli cou blanc avec les frisons qui s'y nichaient et son épaule de neige étaient éclairés par le soleil : tout le reste de son corps gracieux baignait dans la fraîcheur de l'ombre. Son vêtement... comment

le décrirai-je?... il était ample et flottant. Je la vis là, toute, et je pensai combien elle était belle et désirable, comme si jamais encore je ne l'avais vue. Et quand enfin je soupirai et me soulevai sur mon coude, elle tourna vers moi son visage...

Il s'interrompit.

— J'ai vécu cinquante-trois ans en ce monde. J'ai eu mère, sœurs, amies, femmes et filles ; leurs visages à toutes, leurs jeux de physionomie, je les connais. Mais le visage de cette femme est beaucoup plus réel pour moi. Je puis l'évoquer à ma mémoire au point de le voir encore. Je pourrais le dessiner ou le peindre. Et après tout...

De nouveau il s'arrêta, mais je ne soufflai mot.

— Un visage de rêve... un visage de rêve. Elle était belle. Non de cette beauté terrible, froide, statuesque, comme la beauté d'une sainte, non de cette beauté qui surexcite les passions, mais une sorte d'irradiation, des lèvres suaves qui s'adoucissaient en sourires et de graves yeux gris. Ses mouvements étaient d'une grâce parfaite... Elle semblait inhérente à toutes les choses agréables et attrayantes...

Une fois encore, il se tut, et il avait la tête baissée, de sorte que je ne pouvais voir son visage. Mais tout à coup, il me regarda et poursuivit, renonçant à tout effort pour déguiser sa foi absolue en la réalité de son histoire :

— Vous comprenez, j'avais renoncé à mes projets et à mes ambitions, renoncé pour elle à tout ce que j'avais désiré, tout ce que j'avais travaillé à acquérir. Là-bas, dans le Nord, j'avais été un homme puissant, avec de l'influence, des richesses, une grande réputation, mais rien de tout cela ne m'avait paru désirable à côté d'elle. J'étais venu là avec elle, dans cette cité ensoleillée du plaisir, et j'avais laissé tous mes biens à l'abandon et à la ruine pour sauver au moins le reste de ma vie. Dès que je l'aimai, avant de savoir si elle se souciait de moi, avant de savoir si elle oserait m'aimer, dès que je l'aimai, toute ma vie me parut vaine et vide, poussière et cendres... toute mon existence n'était que poussière et cendres. Nuit après nuit, et pendant de longs jours, où j'avais langui de désir, mon âme s'était heurtée contre le fruit défendu ! Mais il est impossible de raconter toutes ces choses, c'est de l'émotion, de la nuance, une lueur qui vacille. Seulement, tant que cette émotion dure, tout change, tout est transformé. Le fait est que je m'en allai

et les laissai se tirer de leur crise comme ils pourraient.

— Mais *qui* avez-vous laissé? — demandai-je, intrigué.

— Les gens du Nord, là-bas. Vous comprenez, dans ce rêve tout au moins, j'étais un personnage très important, cette espèce de personnage à qui les hommes se fient, autour de qui ils se groupent. Des millions d'êtres qui ne m'avaient jamais vu étaient prêts, à cause de leur confiance en moi, à risquer, à accomplir de grandes choses. Il y avait des années que je jouais ce jeu, ce jeu énorme et laborieux, ce jeu vague et monstrueux de la politique, au milieu des intrigues et des traîtrises, des discours et de l'agitation. C'était un vaste monde bouillonnant, et à la fin je fus investi d'une sorte de dictature contre la Clique... sorte d'amalgame de projets canailles, de basses ambitions, de stupidité pathétique et d'attrape-nigauds... la Clique qui entretenait depuis des années dans le monde la confusion, le tumulte, l'aveuglement et qui ne cessait de s'acheminer vers un désastre infini. Mais je ne pense pas que vous compreniez les complications et les difficultés de l'an... je ne sais plus combien, mais fort en avant de nous. Dans mon rêve, j'étais au courant même des plus petits détails... Sans doute avais-je rêvé de tout cela avant de m'éveiller, et les contours indécis de quelque développement étrange et nouveau que j'avais imaginé s'attardaient encore dans mon esprit tandis que je me frottais les yeux. Ce confus souvenir de la réalité sordide me faisait remercier le ciel pour la splendeur du soleil. Je me soulevai sur le coude et demeurai ainsi contemplant la jeune femme et me réjouissant de m'être échappé de ces folies, de ce tumulte, de ces violences avant qu'il fût trop tard. Après tout, me disais-je, c'est cela qui est vivre : l'amour et la beauté, le désir et la joie ne valent-ils pas toutes ces sinistres luttes pour des fins gigantesques et vagues? Et je me blâmais d'avoir jamais cherché la dictature quand j'aurais pu donner ma vie à l'amour. Oui, mais, m'objectai-je, si je n'avais pas vécu, dans mon jeune temps, d'une vie austère et dure, j'aurais pu me gâter avec des femmes vaines et indignes, et à cette pensée tout mon être fut soulevé d'amour et de tendresse pour l'amante si chère qui était venue enfin et m'avait forcé... m'avait contraint par son charme invincible à mener cette vie à l'écart.

« — Vous valez plus que tout cela, — dis-je, sans penser qu'elle pouvait entendre. — Vous valez plus que tout au monde,

ma toute chère; vous êtes plus précieuse que l'orgueil et la louange et toutes ces vanités. Mon amour! vous avez remplacé pour moi tout ce que la vie peut offrir.

« — Venez voir! — s'écria-t-elle, et j'entends encore sa voix! — Venez voir les teintes du soleil levant sur le Monte Solaro!

« Je me souviens que je fus debout d'un bond et que je la rejoignis au balcon. Elle posa sa main blanche sur mon épaule et m'indiqua les masses de rochers mauves et roses. Je regardai, mais j'aperçus d'abord les reflets de l'aurore caressant ses joues et son cou. Comment vous décrirais-je la scène qui s'étendait devant nous? Nous étions à Capri...

— J'y suis allé, — dis-je. — J'ai fait l'ascension du Monte Solaro et au sommet j'ai bu du *Vero Capri*...

— Ah! — reprit l'homme au visage blême. — Alors, vous pourrez peut-être me renseigner... vous saurez si c'était vraiment Capri. Car dans cette existence-ci, je n'y suis jamais allé. Laissez-moi vous le décrire. Nous étions dans une petite salle, au milieu d'une vaste multitude de petites pièces, très fraîches et ensoleillées, creusées dans une sorte de promontoire très haut au-dessus de la mer. L'île tout entière, vous comprenez, était un énorme hôtel, complexe au delà de tout dire, et, de l'autre côté, on apercevait des kilomètres d'hôtels flottants et d'immenses plates-formes flottantes où les machines volantes abordaient. C'était ce qu'on appelait une Cité de Plaisir. Naturellement il n'y avait rien de pareil dans votre temps... ou plutôt, il n'y a rien de pareil de notre temps, devrais-je dire... De notre temps, c'est évident.

« Or, cette pièce où nous nous trouvions était à l'extrémité du cap, de sorte que la vue s'étendait à l'est et à l'ouest. Vers l'est se dressait une vaste falaise, de mille pieds de haut peut-être, d'un gris froid, à part une brillante bordure d'or; au delà, l'île des Sirènes, et la côte qui allait se perdre en s'abaissant dans l'éblouissement du soleil levant. Et quand on se tournait vers l'ouest, distincte et proche, une petite baie s'abritait sous la falaise avec une petite plage encore dans l'ombre. Hors de l'ombre, le Monte Solaro se levait droit et haut, empanaché d'or et de mauve comme un monarque sur son trône, et la lune blanche s'effaçait derrière, dans le ciel occidental. Devant nous, de l'est à l'ouest, d'innombrables voiles

parsemaient la mer aux nuances infinies. A l'est, des barques grises, avec des profils nets et clairs; mais à l'ouest, on eût dit des barques d'or, d'or étincelant, presque comme de petites flammes. Et, juste au-dessous de nous, se dressait, hors des flots, une roche énorme percée d'une arche. Tout autour, les flots bleus venaient se briser en écume blanche et verdâtre, et une barque avec des rameurs déboucha sous l'arche.

— Je connais cette roche, — dis-je. — J'ai failli me noyer sous son arche. Avec celle qui l'accompagne, on les appelle les Faraglioni.

— I Faraglioni? Oui, c'est ainsi qu'elle les appelait, — répondit l'homme à la face blême. — Il y a même une histoire que... mais... — Il porta de nouveau la main à son front. — Non, — dit-il, — j'ai oublié l'histoire.

« Voilà donc la première chose dont je me souvienne, le premier rêve que j'eus, cette petite chambre ombragée, l'atmosphère et le ciel si purs, et ma chère compagne, avec ses bras neigeux et sa robe gracieuse; oui, je me souviens que nous revînmes nous asseoir et que nous causâmes à mi-voix... Nous causions à mi-voix, non par crainte, mais parce qu'il y avait encore entre nous une telle fraîcheur d'esprit que nos pensées étaient, je crois, un peu effrayées de se trouver formulées par des mots... et c'est pour cela que nous les échangions tout doucement.

« Bientôt, sentant la faim, nous quittâmes notre appartement, et, par un étrange passage au plancher roulant, nous parvînmes dans une vaste salle à manger, où il y avait une fontaine et de la musique. C'était un endroit plaisant et gai, avec l'éclaboussement de la lumière et des jets d'eau et le murmure des instruments à corde. Nous nous assîmes et nous mangeâmes en ne cessant de nous sourire, et instinctivement j'évitai de regarder un homme qui à une table voisine m'observait avec insistance.

« Après cela nous nous rendîmes à la salle de danse; mais je ne saurais la décrire. C'était une salle immense, plus vaste qu'aucun édifice que vous ayez jamais vu, et en un endroit on voyait encore la vieille porte de Capri encastrée dans le mur d'une haute galerie. De légères poutrelles, des barres et des filets d'or s'échappaient des piliers comme des cascades et s'entrelaçaient sous le plafond. Tout autour du grand cercle

réservé aux danseurs, il y avait de belles statues, d'étranges dragons et des figures grotesques, compliquées et merveilleuses, qui portaient des lumières. Toute la salle était inondée de lumière artificielle qui faisait honte au soleil levant. Tandis que nous avancions dans la foule, les gens se retournaient pour nous regarder, car, d'un bout à l'autre du monde, mon nom et mes traits étaient connus et l'on savait que j'avais soudain renoncé à tout orgueil et à toute lutte pour venir en ce lieu. Et l'on regardait surtout ma compagne, encore qu'on ignorât ou qu'on racontât mal l'histoire de notre amour et la façon dont enfin elle avait consenti à me suivre. Et il n'y avait guère de gens là qui me jugeassent un homme heureux en dépit de la honte et du déshonneur qui s'attachaient maintenant à mon nom.

« L'air était plein de musique, plein de parfums délicieux, plein du rythme des mouvements harmonieux. Des milliers de splendides humains fourmillaient dans la salle, se pressaient dans les galeries, s'allongeaient sur les sofas qui garnissaient les embrasures et les retraits. Ils étaient vêtus d'étoffes aux couleurs magnifiques et couronnés de fleurs. Dans le grand cercle, sous les blanches images des dieux anciens, des couples innombrables dansaient et de glorieux cortèges de jeunes gens et de jeunes femmes allaient et venaient. Nous deux aussi nous dansâmes, non pas les banales monotonies de votre temps, de cette époque-ci, veux-je dire, mais des danses qui étaient belles et enivrantes. Et maintenant encore, je revois ma compagne qui dansait... qui dansait joyeusement. Voyez-vous, elle dansait avec un visage sérieux, elle dansait avec une dignité grave et cependant elle me souriait et me caressait... me souriait et me caressait avec ses regards... La musique était différente, — murmura-t-il, — elle... mais je ne saurais la décrire... Elle était infiniment plus riche et plus variée qu'aucune musique que j'aie jamais entendue étant éveillé.

« Alors, après que nous eûmes dansé, un homme s'avança vers moi pour me parler. C'était un homme grand, maigre, résolu, très sobrement vêtu pour l'endroit, et déjà j'avais remarqué son visage quand il m'observait dans la salle à manger, et plus tard, comme nous suivions le passage, j'avais évité son regard. Mais à présent qu'assis dans une petite alcôve nous souriions au plaisir des autres danseurs parcou-

rant le plancher brillant, il vint à moi, me toucha et me parla de telle façon que je fus obligé d'écouter. Il me demanda un instant d'entretien particulier.

« — Non, — dis-je, — je n'ai pas de secret pour ma compagne. Que voulez-vous m'apprendre?

« Il répondit qu'il avait à m'entretenir de choses triviales ou tout au moins dénuées d'intérêt pour une dame.

« — Ou dénuées d'intérêt pour moi, — répliquai-je.

« Il lança un coup d'œil du côté de ma compagne comme s'il eût voulu en appeler à elle. Puis, brusquement, il me demanda si j'avais entendu parler de la belliqueuse déclaration qu'Evesham avait faite. Cet Evesham avait toujours été mon second dans la dictature du grand parti du Nord. C'était un homme impétueux, dur, imprudent, et moi seul avais été capable de le contenir et de le diriger. Ma retraite avait été déconcertante pour les autres, non pas tant à cause de mon absence que parce qu'il restait à la tête du parti. De sorte que cette question à propos de ce qu'il avait fait réveillait un moment mon intérêt pour cette vie à laquelle j'avais renoncé.

« — Je n'ai accordé la moindre attention à aucune nouvelle depuis bien des jours, — dis-je. — Qu'est-ce qu'Evesham a proclamé?

« Aussitôt l'homme entama son récit et j'avoue que je fus frappé de la téméraire folie d'Evesham qui employait des mots aussi peu mesurés et aussi menaçants. Et ce messager qu'ils m'avaient envoyé non seulement me résuma le discours d'Evesham, mais il me demanda conseil et m'expliqua jusqu'à quel point ma présence était nécessaire. Pendant qu'il parlait, ma compagne, assise un peu en avant, dévisageait les traits de mon interlocuteur et les miens.

« Mes anciennes habitudes de tactique et mes facultés d'organisation reprirent le dessus, je me voyais déjà de retour soudain dans le Nord et l'effet dramatique produit par ma réapparition. Tout ce que cet homme raconta témoignait du désordre dans lequel se trouvait le parti, mais non de sa défaite. Je reparaîtrais plus fort qu'à mon départ... Alors, je pensai à ma compagne... Vous comprenez... Comment m'expliquer mieux? Nos relations avaient certaines particularités qui rendaient impossible sa présence à mes côtés. Il me faudrait la laisser là, à vrai dire, il me faudrait renoncer à elle clairement et

ouvertement, si je voulais accomplir tout ce que j'avais à faire dans le Nord. Et l'homme le savait, pendant qu'il nous parlait à elle et à moi; il savait aussi bien qu'elle que mes premiers pas vers mon devoir étaient d'abord la séparation, puis l'abandon. Au contact de cette pensée, mon rêve de retour s'écroula. Je me tournai brusquement vers le messager au moment où il s'imaginait que son éloquence commençait à me convaincre.

« — Qu'ai-je à faire avec toutes ces choses, à présent ? — dis-je. — J'en ai fini de tout cela. Croyez-vous que c'est pour me faire désirer davantage que je suis venu ici ?

« — Non, — dit-il, — mais...

« — Pourquoi ne me laissez-vous pas la paix ? J'en ai fini avec tout cela. J'ai cessé complètement de jouer un rôle public, je ne suis plus qu'un simple particulier.

« — Oui, — répondit-il. — Mais avez-vous réfléchi ? Ces rumeurs de guerre, ces défis téméraires, ces imprudentes agressions...

« Je me levai :

« — Non ! — m'écriai-je. — Je ne veux pas vous entendre. J'ai fait le compte de toutes ces choses, je les ai pesées... et je suis parti.

« Il parut hésiter sur l'utilité de continuer, et porta ses regards vers ma compagne.

« — La guerre ! — dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Puis il fit lentement demi-tour et s'éloigna.

« Je restai là, plongé dans le tourbillon de pensées que son appel avait déterminé. Tout à coup, j'entendis la voix de ma compagne :

« — Aimé, — dit-elle, — s'ils ont vraiment besoin de toi...

« Elle ne termina pas sa phrase, n'osant conclure. Je me tournai vers son doux visage et l'équilibre de mon esprit fut ébranlé.

« — Ils ont besoin de moi simplement pour accomplir ce qu'ils n'osent pas faire d'eux-mêmes, — dis-je. — S'ils n'ont pas confiance dans Evesham, qu'ils s'arrangent avec lui comme ils voudront.

« Elle me regardait d'un air indécis.

« — Mais la guerre... — reprit-elle.

« Je vis sur sa face un doute que j'y avais déjà vu, un doute d'elle-même et de moi, la première ombre de la révélation

qui, envisagée fortement et complètement, devrait nous séparer à jamais. Mais mon esprit était plus mûr que le sien et je pouvais l'incliner à mon gré vers telle ou telle conviction.

« — Ma toute chère, — dis-je, — ne te tourmente aucunement de ces choses. Il n'y aura pas de guerre, à coup sûr il n'y en aura pas. L'âge des guerres est passé. Fie-t'en à moi, je connais la justice de cette cause. Ils n'ont aucun droit sur moi, ma très chère, et personne n'a de droits sur moi. J'étais libre de choisir ma vie et j'ai choisi celle-ci.

« — Mais la guerre... — répéta-t-elle.

« J'allai m'asseoir près d'elle et, passant un bras à sa taille, je lui pris la main. Alors je m'efforçai de chasser son doute... je m'efforçai de lui emplir à nouveau l'esprit de pensées agréables. Je lui mentis, et en lui mentant, je me mentais aussi à moi-même. Elle n'était que trop disposée à me croire, que trop disposée à oublier.

« Bientôt toute ombre eut disparu, et nous nous hâtâmes de gagner la Grotta del Bovo Marino, où nous avions coutume de nous baigner chaque jour. Nous nageâmes en jouant et en nous éclaboussant, et, dans cette eau vivifiante, il me semblait que je devenais plus léger et plus fort qu'un humain. Enfin, nous sortîmes de l'eau, ruisselants, et nous nous poursuivîmes sur les rochers. Puis, ayant revêtu des vêtements secs, nous nous étendîmes au soleil. Bientôt j'appuyai ma tète sur ses genoux, elle posa sa main sur mes cheveux et, sous ses douces caresses, je m'endormis. Et tout à coup, aussi vite qu'une corde de violon se casse, je m'éveillai et j'étais sur mon lit à Liverpool, dans cette vie d'aujourd'hui. Pendant un instant je ne pus croire que tous ces moments si vivants n'avaient été autre chose que la substance d'un rêve.

« En vérité, je ne pouvais croire que c'eût été un rêve, malgré la réalité vivante des choses autour de moi. Je fis ma toilette et m'habillai par habitude, pour ainsi dire, et, tout en me rasant, je me demandais pourquoi moi entre tous j'abandonnerais la femme que j'aimais pour retourner à de fantastiques politiques dans le Nord inclément et affairé. Si Evesham contraignait le monde à en revenir à la guerre, que m'importait? J'étais homme avec un cœur d'homme et pourquoi m'infligerais-je la responsabilité d'une divinité, concernant la façon dont se comportait le monde ?

« Ce n'est pas là, vous savez, la façon dont je considère les affaires, les véritables affaires... car je suis solicitor... La vision était si réelle, vous comprenez bien, si absolument différente du rêve que perpétuellement je ne cessais de me remémorer de petits détails sans importance. Les ornements de la couverture d'un livre posé sur la machine à coudre de ma femme me rappelaient, avec une précision extrême, la ligne dorée qui contournait l'armature du sofa, dans l'alcôve où je m'étais entretenu avec le messager de mon parti déserté. Avez-vous jamais entendu parler d'un rêve qui eût un caractère semblable à celui-là ?... dont par la suite vous vous rappeliez de petits détails oubliés ?

Je réfléchis. Je n'avais jamais encore remarqué rien de semblable, mais il avait raison.

— Non, — dis-je, — je ne connais pas de rêve pareil. Rarement les rêves présentent ce caractère.

— Eh bien, — reprit-il, — il en est pourtant ainsi du mien. Comme je vous l'ai dit, je suis solicitor à Liverpool, et je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que penseraient les clients et les gens d'affaires avec qui je causais dans mon bureau si je leur révélais tout à coup que j'étais amoureux d'une jeune femme qui naîtrait deux ou trois cents ans plus tard, et préoccupé de la politique des arrière-petits-enfants de mes petits-enfants. Ce jour-là j'avais à négocier un bail de construction pour quatre-ving-dix-neuf ans. C'était un constructeur particulier, fort pressé, et nous désirions le lier par tous les moyens possibles. J'eus une entrevue avec lui, au cours de laquelle il alla jusqu'à s'emporter, de sorte que je me mis au lit dans un certain état d'irritation. Cette nuit-là je n'eus pas de rêve, non plus que la nuit suivante, du moins, je ne m'en souviens pas. La conviction de l'intense réalité des faits commença à s'ébranler, la certitude s'imposait que c'était un rêve. Mais alors ce rêve revint.

« Ce fut quatre jours plus tard, et tout était différent. Je suis sûr que quatre jours aussi s'étaient écoulés dans le rêve. Bien des événements étaient survenus dans le Nord et leur ombre à nouveau s'étendait entre nous, pour n'être pas cette fois si aisément dissipée. J'avais des réflexions maussades. Pourquoi, en dépit de tout, retournerais-je passer le reste de mes jours dans les labeurs et les difficultés, dans les insultes et le mécon-

tentement perpétuel, tout simplement pour épargner à des centaines de millions de gens que je n'aimais pas, que trop souvent je ne pouvais m'empêcher de mépriser, les malheurs et les angoisses de la guerre et de la tyrannie? En somme, je pouvais échouer. Tous, ils poursuivaient leur but étroit, égoïste. Pourquoi moi, pourquoi ne vivrais-je pas aussi comme un homme? C'est de telles pensées que le son de sa voix me tira, et je levai les yeux.

« J'étais éveillé et je marchais. Nous étions montés plus haut que la Cité de Plaisir, presque au sommet du Monte Solaro, et nous regardions du côté du golfe. L'après-midi était déjà avancée, mais très claire. Au loin, sur la gauche, Ischia paraissait suspendue dans une brume d'or entre le ciel et la mer, Naples étalait ses blancheurs crues sur les collines, et devant nous se dressait le Vésuve surmonté d'un haut et frêle panache qui s'inclinait enfin vers le Sud; à ses pieds, les ruines de Torre dell'Annunziata et de Castellamare scintillaient toutes proches.

— Vous avez été à Capri, naturellement? — l'interrompis-je soudain.

— Seulement dans ce rêve, — répondit-il. — Seulement dans ce rêve. A travers le golfe, au delà de Sorrente, les palais flottants de la Cité du Plaisir étaient enchaînés à leurs ancres, et, vers le Nord, de vastes plates-formes flottantes recevaient les aéroplanes. Chaque après-midi, les aéroplanes descendaient du ciel, apportant chacun ses milliers de chercheurs de plaisir venus des parties les plus lointaines de la terre, vers Capri et ses délices. Et tout cela s'étendait sous nos yeux. Mais nous ne remarquions qu'incidemment ces détails, à cause d'un spectacle peu commun que nous offrait cette fin d'après-midi. Cinq aéroplanes de guerre qui avaient été longtemps relégués dans les arsenaux des Bouches-du-Rhin manœuvraient maintenant dans les hauteurs de l'Est. Evesham avait étonné le monde en les sortant tout à coup, eux et d'autres, et en les envoyant planer ici et là. C'était la menace matérielle jetée dans le grand jeu du bluff auquel il s'adonnait, et moi-même, j'étais pris par surprise. Evesham était un de ces hommes énergiques, incroyablement stupides, qui semblent envoyés par le ciel pour créer des désastres. Son énergie, au premier abord, ressemblait si merveilleusement à

du génie ! Mais il n'avait aucune imagination, aucune invention, uniquement une force de volonté entraînante, vaste, inepte, et une confiance folle dans sa chance idiote pour le soutenir. Je me rappelle que nous étions debout sur le promontoire, contemplant l'escadre aérienne qui décrivait ses cercles dans le lointain et que je pesais la pleine signification de ce spectacle, prévoyant clairement la tournure que prendraient les choses... Et même alors, il n'était pas trop tard. J'aurais pu, je le savais, retourner là-bas et sauver le monde. Le peuple du Nord me suivrait, j'en étais convaincu, pourvu seulement que sur un point, je consentisse à respecter leurs exigences morales. L'Est et le Sud se fieraient à moi mieux qu'à aucun autre septentrional. Et je savais que je n'avais qu'à le lui exposer et qu'elle me laisserait partir... Non parce qu'elle ne m'aimait pas !... Mais je ne voulais pas partir... Ma volonté était toute dirigée dans l'autre sens. Il y avait si peu de temps encore que j'avais rejeté le fardeau des responsabilités ! Je n'étais encore qu'un si récent renégat du devoir que l'aveuglante évidence de ce qu'il fallait que je fisse n'avait aucun pouvoir pour ébranler ma volonté. Ma volonté, c'était de vivre, de goûter des plaisirs, de rendre heureuse ma chère compagne. Mais bien que la conscience de si vastes devoirs négligés ne pût m'arracher de là, c'en était assez pour me rendre silencieux et préoccupé, pour dérober aux heureux jours que je vivais la moitié de leur charme et me plonger dans de sombres méditations pendant le silence de la nuit. Tandis que j'observais le vol des aéroplanes d'Evesham, ces oiseaux de mauvais présage, elle était à mes côtés, m'épiait, soupçonnant mes tourments, d'une façon imprécise sans doute, et ses yeux questionnaient ma physionomie et son expression révélait sa perplexité. Les dernières lueurs du couchant qui s'effaçaient du ciel ombraient de gris son visage. Ce n'était pas sa faute si elle me retenait : elle m'avait permis de la quitter et le soir précédent elle m'avait avec des larmes supplié de partir. Enfin, ce fut le sentiment de sa présence qui me secoua de ma torpeur, je me tournai brusquement vers elle et lui proposai de descendre en courant les pentes de la montagne, en la mettant au défi de me dépasser.

« — Non, — répondit-elle, comme si mes paroles eussent détonné en l'occurrence ; mais j'étais résolu à dissiper sa gravité

et à l'obliger de courir, car personne ne peut être morne et triste après une course qui vous met hors d'haleine... Elle trébucha et je courus à côté d'elle en la soutenant par la taille. Nous évitâmes deux hommes qui se retournèrent fort étonnés de ma conduite... ils avaient dû me reconnaître. Nous étions à mi-chemin de la pente, lorsqu'un tumulte éclata dans l'air et nous nous arrêtâmes. Bientôt, par-dessus la crête du mont, les engins de guerre apparurent, volant en file.

A ce point de son récit, l'homme parut hésiter comme s'il eût voulu entreprendre la description des machines.

— A quoi ressemblaient-elles? — demandai-je.

— Jamais encore elles n'avaient combattu, — continua l'homme, — tout comme nos cuirassés d'aujourd'hui. Nul ne savait ce qu'elles étaient capables de faire avec leur équipage surexcité. Peu de gens même se souciaient de l'imaginer. C'étaient de grandes machines automotrices, ayant la forme de tête de lance sans hampe, celle-ci remplacée par un propulseur.

— En acier?

— Non, pas en acier.

— En aluminium?

— Non, non, rien de ce genre. Un alliage qui était fort commun, aussi commun que le laiton, par exemple. On l'appelait... attendez... — d'une main il se frotta le front. — J'oublie tout, — dit-il.

— Elles portaient de l'artillerie?

— Des espèces de petits canons, qui lançaient des projectiles d'une force explosive énorme. Ils tiraient ces canons par l'arrière, par la base, pour ainsi dire, et ils éperonnaient du bec. Cela, c'était la théorie, vous comprenez, mais ces engins n'avaient encore pris part à aucun combat. Personne n'aurait su dire exactement quels effets ils pourraient produire. Entre temps, je suppose qu'il était fort agréable de tourbillonner dans l'air comme un vol de jeunes hirondelles, rapides et vives, et que les capitaines s'efforçaient de ne pas trop penser à ce que serait une vraie bataille. Et ces machines volantes n'étaient qu'une partie des engins de tous genres inventés et restés sans emploi pendant la longue paix. Il y en avait de toutes sortes, de ces engins, que des gens dérouillaient et fourbissaient : machines infernales, idiotes, qui n'avaient jamais été essayées, engins énormes, explosifs terribles, canons

gigantesques. Vous connaissez la manie stupide de ces hommes ingénieux qui inventent ces choses : ils les fabriquent à la façon dont les castors construisent une digue, sans se préoccuper des rivières qu'ils détournent et des pays qu'ils vont inonder.

« Pendant que nous descendions vers notre hôtel par le long escalier sinueux, je prévis tout cela : je compris combien clairement et inévitablement la guerre était imminente entre les mains du violent et stupide Evesham et j'eus un aperçu de ce qu'elle serait dans ces conditions nouvelles. Et même alors, bien que je susse que s'offrait ma dernière chance, je ne pus trouver la force de partir.

Il soupira.

— C'était ma dernière chance... Nous attendîmes pour rentrer dans la Cité que le ciel fût plein d'étoiles ; nous nous promenâmes sur la haute terrasse et elle me conseillait de partir.

« — Mon très cher, — disait-elle, et son doux visage était levé vers moi, — ici c'est la Mort. Cette vie que tu mènes est la mort. Retourne vers eux, retourne vers ton devoir...

« Elle se mit à pleurer et, suspendue à mon bras, elle répétait, entre ses sanglots :

« — Retourne... retourne...

« Puis soudain elle se tut. Abaissant mes regards sur ses beaux traits, j'y lus incontinent ce qu'elle venait de penser. C'était un de ces moments où l'on *voit*.

« — Non ! — m'écriai-je.

« — Non? — demanda-t-elle, surprise et, je pense, un peu effrayée de ma réponse à sa pensée.

« — Rien, — dis-je, — ne me fera partir. Rien ! J'ai fait mon choix, j'ai choisi l'amour... Que le monde disparaisse ! Quoi qu'il arrive, je veux vivre cette vie-ci... je veux vivre pour toi. Rien ne m'en détournera, rien, ma très chère... Même si tu mourais... même si tu mourais...

« — Si je mourais? — murmura-t-elle.

« — Je mourrais aussi.

« Et avant qu'elle eût pu prononcer un mot, je me mis à parler, à parler éloquemment... comme je savais le faire dans cette vie-là... pour exalter l'amour, pour couronner de gloire et d'héroïsme la vie que nous menions et pour présenter l'exis-

tence que je désertais comme dure, mauvaise, ignoble à tel point qu'il y avait un grand mérite à la rejeter. Je dépensai toutes les ressources de mes facultés pour projeter cette ombre sur cette existence, cherchant non seulement à la convaincre, mais à me convertir moi aussi. Nous parlâmes, et elle se penchait à mon bras, balancée elle aussi entre tout ce qu'elle jugeait noble et tout ce qu'elle savait être doux. Enfin, je pris l'essor dans le sublime, faisant du colossal désastre universel le cadre glorieux de notre amour sans pareil, et, pauvres petites âmes insensées, drapées dans cette splendide illusion, ivres de cette décevante gloire, nous nous pavanions sous les étoiles indifférentes. C'est ainsi que je laissai passer ma dernière chance... et c'était bien la dernière. Tandis que nous nous promenions là-haut, les chefs du Sud et de l'Est combinaient leur résoluion et la verte réplique qui culbuta à jamais le bluff d'Evesham prenait forme et attendait. Dans toute l'Asie, sur les Océans, dans le Sud, l'atmosphère retentissait d'avertissements : préparez, préparez! Aucun être vivant ne savait ce qu'était la guerre. Personne ne s'imaginait quelles horreurs elle apporterait avec toutes ces inventions. Je crois que tous les esprits se figuraient encore que ce seraient des uniformes, des charges, des acclamations, des triomphes, des drapeaux, des étendards, des musiques, à une époque où la moitié du monde tenait ses ressources alimentaires de régions éloignées de dizaines de milliers de kilomètres.

L'homme au visage blême s'arrêta. Je lui lançai un coup d'œil; il examinait attentivement le plancher du wagon. Une petite station, une file de wagons de marchandises, un poste de signaux, l'arrière d'un cottage, apparurent par la portière; un pont passa avec un tintamarre soudain renvoyant le tumulte du train.

— Après cela, — reprit-il, — j'ai rêvé souvent. Pendant trois semaines, chaque nuit, ce rêve fut ma vie. Et le pire fut qu'il y eut des nuits où je ne pouvais pas rêver, où je restais à me tourner et à me retourner sur mon lit dans cette maudite vie-ci. Et là-bas, quelque part, hors d'atteinte pour moi, des choses se passaient, des événements grandioses et terribles... Je vivais la nuit... Mes jours, mes jours de veille, cette existence que je vis à présent, voilà ce qui devint un rêve effacé, lointain, la couverture d'un livre.

Il réfléchit.

— Je pourrais tout vous dire, tous les menus détails de mon rêve... Mais ce que je faisais pendant le jour... Non ! Je ne pourrais rien vous en dire... Je ne m'en souviens plus... Ma mémoire... Ma mémoire s'en va. Les occupations de la vie m'échappent.

Il se pencha en avant et pressa ses mains sur ses yeux. Longtemps, il garda le silence.

— Et alors ? — dis-je.

— La guerre éclata comme un ouragan.

On eût dit qu'il contemplait devant lui des spectacles indicibles.

— Et alors ? — questionnai-je derechef.

— Un rien d'irréalité, et j'aurais cru à des cauchemars, — dit-il, du ton d'un homme qui parle pour lui-même. — Mais ce n'était pas des cauchemars, non !... ce n'était pas des cauchemars, non !

A nouveau il resta muet si longtemps que je craignis de perdre le reste de l'histoire. Mais il se remit à parler du même ton interrogateur.

— Qu'y avait-il à faire, sinon fuir ? Je n'avais pas pensé que le conflit atteindrait Capri. J'avais vu Capri comme en dehors de tout cela, comme un contraste à tout cela. Mais deux soirs après, toute l'île hurlait et braillait ; les femmes et presque tous les hommes portaient un insigne, l'insigne d'Evesham ; il n'y avait plus de musique, mais une ritournelle d'hymne guerrier qu'on entendait partout ; partout aussi des hommes s'enrôlaient et dans les salles de danse on faisait l'exercice. Des rumeurs de nouvelles s'entrecroisaient et se contredisaient, on répétait que des combats avaient été livrés. Je ne m'y étais pas attendu. J'avais si peu d'expérience de cette vie de plaisir que je n'avais pu compter sur cette violence chez des amateurs. Quant à moi, j'étais en dehors de tout, j'étais comme un homme qui aurait pû empêcher de faire sauter une poudrière. Le temps avait passé. Je n'étais personne, le plus fol adolescent avec une cocarde comptait pour beaucoup plus que moi. La foule nous bousculait et nous braillait aux oreilles cet hymne maudit qui nous assourdissait ; une femme invectiva ma compagne parce qu'elle n'avait pas de cocarde, et nous retournâmes ensemble à notre logis, malmenés, insultés, ma com-

pagne pâle et muette, moi, tremblant de rage. Si furieux étais-je que je l'aurais querellée si j'avais découvert dans ses yeux un soupçon d'accusation. Toute ma belle assurance m'avait abandonné. J'arpentais notre cellule dans le rocher; au dehors, la mer s'assombrissait et une lueur vers le Sud apparaissait, disparaissait pour reparaître encore.

« — Il faut nous en aller d'ici, — répétai-je. — J'ai fait mon choix et je ne veux aucunement tremper dans ces troubles. Je ne veux rien savoir de cette guerre. Nous avons placé nos existences en dehors de tout cela. Nous n'avons aucun refuge ici. Partons.

« Et le lendemain nous fuyions déjà la guerre qui envahissait le monde. Et tout le reste fut la fuite... tout le reste fut la fuite.

Il médita d'un air sombre.

— Combien de temps cela dura-t-il ?

Il ne desserra pas les dents.

— Combien de jours ?

Sa figure était pâle, ses traits tirés, ses mains crispées. Il ne fit aucune attention à ma curiosité.

— En quel endroit allâtes-vous ?

— Quand ?

— Après avoir quitté Capri.

— Vers le Sud-Ouest, — répondit-il en me lançant un coup d'œil. — Nous partîmes dans une barque.

— J'aurais pensé à un aéroplane.

— Ils avaient tous été réquisitionnés.

Je cessai de le questionner. Bientôt il fit mine de recommencer et il reprit sa monotone discussion.

— Mais pourquoi est-ce possible ? Si, en vérité, ces combats, ces massacres, ces épouvantes sont la vie, pourquoi ressentons-nous ce désir du plaisir et de la beauté ? S'il n'y a aucun refuge, s'il n'y a aucun lieu de paix et si tous nos rêves de repos et de calme ne sont que folie et embûche, pourquoi les avons-nous ? A coup sûr ce n'étaient pas des appétits ignobles, des intentions basses qui nous avaient réduits à cela, c'est l'amour qui nous avait isolés. L'amour était venu avec ses yeux, à elle, et vêtu de sa beauté, plus glorieux que toute autre chose dans la vie, avec la forme et la couleur mêmes de la vie, et m'avait contraint à la suivre. J'avais fait taire toutes

les voix, j'avais réfuté tous les arguments, j'étais venu à elle. Et tout à coup, il n'y avait plus que la Guerre et la Mort!

J'eus une inspiration.

— Après tout, — dis-je, — ce n'était, ce ne pouvait être qu'un rêve.

— Un rêve! — s'écria-t-il, s'emportant presque. — Un rêve! Quand en ce moment même...

Pour la première fois, il s'animait. Une rougeur légère apparut à ses joues; il leva sa main ouverte, la ferma et la laissa retomber sur son genou. Il parla, détournant dès lors ses regards de moi.

— Nous ne sommes que fantômes, — dit-il, — et fantômes de fantômes, désirs semblables à des ombres de nuages et à des brins de paille qui tourbillonnent dans le vent! Les jours passent, l'habitude et l'usage nous emportent comme un train emporte l'ombre de ses lumières... Mais une chose est réelle, est certaine, une chose est autre qu'un songe, elle est éternelle et durable. Elle est le centre de ma vie et toutes les autres qui l'entourent y sont subordonnées ou entièrement vaines. Je l'aimais, cette femme de mon rêve. Et elle et moi sommes morts ensemble. Un rêve! Comment pourrait-ce être un rêve, quand une vie vivante en est saturée de douleur inapaisable, quand tout ce pour quoi j'ai vécu, tout ce à quoi je tenais en a perdu toute valeur et toute signification? Jusqu'à l'instant même où elle fut tuée je crus que nous aurions la chance de nous échapper. Pendant toute la nuit et la matinée que nous prit la traversée de Capri à Salerne, nous parlâmes de salut. Nous étions pleins d'espoir, d'un espoir qui ne nous abandonna pas un instant, l'espoir de cette vie que nous vivrions ensemble, hors de tout cela, hors du conflit et des batailles, loin des passions déchaînées, des permissions et des interdictions arbitraires du monde. Nous étions soulevés d'enthousiasme comme si notre amour l'un pour l'autre eût été une mission sacrée... Quand, de notre barque, nous contemplâmes ce bel et grand rocher de Capri, déjà couturé de cicatrices et de plaies pour ainsi dire, par les emplacements qu'on disposait pour de l'artillerie, par les abris et les travaux qui le transformaient en forteresse, nous ne parvenions pas à nous figurer le massacre imminent, encore que la furie des préparatifs se manifestât en cent endroits divers par des bouffées

de fumée et des nuages de poussière. A vrai dire, j'en pris texte pour une dissertation. Le rocher se dressait derrière nous, superbe encore malgré ses balafres, avec ses fenêtres, ses arches, ses allées innombrables, s'étageant sur une hauteur de plus de mille pieds, immense édifice taillé et sculpté dans la roche grise, interrompu par des terrasses plantées de vignes, des bosquets d'orangers et de citronniers, des buissons d'agaves et de cactiers à raquettes, des touffes d'amandiers en fleurs. Par l'arcade construite au-dessus de la Piccola Marina, d'autres barques sortaient, et, comme nous doublions le cap et arrivions en vue de la côte, tout un chapelet d'autres barques apparut fuyant sous le vent vers le Sud-Ouest. En un instant, il y en eut une multitude, les plus lointaines ayant l'air de petites taches d'outre-mer dans l'ombre que projetait la falaise de l'Est.

« — C'est l'amour et la raison, — dis-je, — fuyant cette folie de la guerre.

« Bientôt nous aperçûmes une escadre d'aéroplanes traversant le ciel dans le Sud, mais nous n'y fîmes pas attention. C'était une ligne de petits points noirs qui se multiplièrent en tachetant tout l'horizon. D'abord, on ne vit qu'une infinité de pointillements bleus, qui, tout à coup donnant à la bande, heurtèrent, sembla-t-il, les rayons du soleil et ne furent plus qu'un éclaboussement de lumière. Ils avançaient, s'élevant et plongeant, plus gros à chaque instant, comme un immense vol de mouettes, de corbeaux ou de gros oiseaux migrateurs, évoluant avec une merveilleuse uniformité, et couvrant une étendue plus vaste de ciel à mesure qu'ils approchaient. L'aile du Sud se forma tout à coup en fer de lance, pointé dans le soleil, puis, par une soudaine conversion, prit la direction de l'Est, chaque engin devenant de plus en plus petit et de plus en plus net jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue. Ensuite, nous observâmes très haut, dans le Nord, les machines de combat d'Evesham planant au-dessus de Naples comme un vol nocturne de chauves-souris. Tout cela ne semblait pas plus nous concerner qu'une bande d'oiseaux. Même, le murmure des canons au loin, vers le Sud-Est, était pour nous sans importance. Chaque jour, chaque rêve après cela, nous cherchâmes dans le même état d'exaltation le refuge où nous pourrions vivre et nous aimer. La fatigue et maintes souffrances nous

accablaient. Nous étions couverts de poussière et de souillures, à demi morts de faim et horrifiés, par le spectacle des cadavres et de la fuite des paysans, car une rafale guerrière avait balayé la péninsule, et, malgré toutes ces atrocités qui nous hantaient l'esprit, notre volonté d'échapper s'affermissait.

« Oh ! qu'elle fut vaillante et patiente ! Elle qui n'avait jamais connu les fatigues et les privations, elle eut du courage pour elle et pour moi. Nous errions de ci de là dans une contrée dépouillée et ravagée par les armées qui se rassemblaient. Nous n'avions d'autre ressource que d'aller à pied. D'abord, nous vîmes d'autres fugitifs ; mais nous ne nous joignîmes pas à eux. Les uns s'échappaient vers le Nord, les autres étaient entraînés dans le torrent de population agricole qui parcourait les grandes routes ; certains se remettaient entre les mains de la soldatesque qui les expédiait vers le Nord, et la plupart des hommes étaient obligés de s'enrôler. Mais nous nous tînmes à l'écart, nous n'avions pris aucun argent pour acheter notre passage, et je craignais que ma compagne ne tombât entre les mains de ces hordes mal disciplinées. Après avoir débarqué à Salerne et avoir été repoussés à Cava, nous avions essayé de gagner Tarente par un défilé du Mont Alburno ; mais le manque de nourriture nous avait ramenés sur nos pas, et nous étions redescendus vers les marais de Poestum, dans la solitude desquels se dressent les grands temples antiques. J'avais une vague idée qu'aux environs il serait possible de trouver une embarcation quelconque et de reprendre la mer. Et ce fut là que la bataille nous surprit. Une sorte d'aveuglement me possédait. J'aurais pu voir nettement que nous étions cernés ; que les vastes filets de cette guerre gigantesque nous tenaient dans leurs replis. A maintes reprises, nous avions vu les recrues amenées du Nord qui manœuvraient ici et là, nous les avions aperçues au loin de la montagne transportant les munitions et préparant les batteries. Une fois même, nous crûmes qu'ils avaient tiré sur nous, nous prenant pour des espions... En tous cas, une balle avait sifflé au-dessus de nous. Plusieurs fois aussi nous nous étions cachés dans les bois pour éviter les aéroplanes. Mais ces nuits de fuite et de souffrance n'importent plus guère maintenant... Nous nous trouvâmes enfin dans un espace découvert auprès d'un de ces

grands temples de Poestum, en un endroit rocailleux, désolé, couvert de buissons épineux, si plat qu'on apercevait dans le lointain jusqu'à leur base un bouquet d'eucalyptus. Comme je revois clairement tout cela! Ma compagne était assise près d'un buisson et prenait un peu de repos, car elle était très affaiblie et très lasse; j'étais debout cherchant à supputer à quelle distance se livrait la bataille. Les deux partis combattaient encore de loin avec ces nouvelles et terribles armes dont jamais encore on n'avait fait usage : des canons qui portaient plus loin que la vue, des aéroplanes qui... Ah! leur portée à ceux-là dépasse toute prévision! Je savais que nous étions entre les deux armées et qu'elles se rapprochaient. Je savais que nous étions en danger et que nous ne pouvions pas nous arrêter là et nous reposer. Et, bien que j'eusse toutes ces pensées clairement à l'esprit, je m'efforçais de les reléguer au second plan. C'étaient là des choses qui ne nous concernaient pas. Par-dessus tout je pensais à ma compagne. Une détresse douloureuse m'envahissait. Pour la première fois elle s'était avouée vaincue et avait pleuré. Je l'entendais sangloter derrière moi, mais je ne voulais pas me retourner, parce que je savais qu'elle avait besoin de pleurer et que si longtemps elle avait contenu ses larmes pour moi. Il était bon, me disais-je, qu'elle pleurât et prît du repos avant de nous remettre en marche, car je n'avais aucun soupçon de ce qui nous menaçait. Je la vois encore, assise, sa belle chevelure sur ses épaules, je revois ses joues creusées profondément...

« — Si nous nous étions séparés, — dit-elle, — si je t'avais laissé partir !

« — Non, — répondis-je, — même maintenant, je ne me repens de rien, je ne veux rien regretter; j'ai fait mon choix et j'irai jusqu'au bout.

« Et alors... Au-dessus de nos têtes, dans le ciel, quelque chose passa et éclata, et tout autour de nous j'entendis des projectiles qui tombaient comme une grêle de pois. Ils écornaient des pierres, faisaient voler des fragments de briques...

Il porta sa main à sa gorge et passa sa langue sur ses lèvres pour les humecter.

— ... Au bruit, je m'étais retourné... Elle se levait... Elle s'était levée, vous comprenez... et elle fit un pas vers moi...

comme si elle voulait m'atteindre... une balle lui traversa le cœur.

L'homme s'arrêta et me regarda avec de grands yeux fixes. Je ressentais la gêne stupide qu'éprouve un Anglais dans de pareilles circonstances. Un instant je soutins son regard, puis, détournai les yeux vers la portière. Pendant un long moment, nous gardâmes le silence. Quand, enfin, je reportai mes yeux sur lui il s'était appuyé au dossier du compartiment dans son coin, les bras croisés, une main à sa bouche et se rongeant les jointures. Soudain il se mordit un ongle et l'examina.

— Je la pris dans mes bras et l'emportai vers les temples... je ne sais pas pourquoi... ils me semblaient une sorte de sanctuaire, vous comprenez, sans doute parce qu'ils avaient duré si longtemps... Elle avait dû mourir presque instantanément... Néanmoins, je lui parlai... pendant tout le chemin...

Il s'interrompit.

— Oui, j'ai vu ces temples, — dis-je brusquement, et à vrai dire ses paroles avaient nettement évoqué à mes yeux ces arcades de grès paisibles et ensoleillées.

— J'allai vers le plus sombre... Le grand temple sombre : je m'assis sur un pilier renversé et la tins sur mes genoux... sans plus rien dire, après que le premier flot de paroles fut tari... Au bout d'un instant, les lézards sortirent et coururent de ci de là, comme si rien d'insolite ne se passait, comme si rien n'était changé... Il régnait là une paix immense, le soleil était très haut et les ombres immobiles, même les ombres des grandes herbes sur les entablements ne bougeaient pas, malgré les détonations et le fracas qui emplissaient le ciel. Je me rappelle que les aéroplanes montèrent du Sud et que la bataille s'éloigna vers l'Ouest. Un aéroplane fut atteint, culbuta et tomba... Je m'en souviens, bien que je n'y prisse aucun intérêt. Cela me paraissait dépourvu de signification... On aurait dit une mouette blessée qui battait de l'aile à la surface des flots. Je l'apercevais à l'extrémité de l'aile du temple... grande forme noire dans l'eau bleue miroitante. Trois ou quatre fois des projectiles éclatèrent sur la grève. Chaque fois, les lézards se faufilaient dans les interstices et se cachaient un moment. C'est tout le dégât qui fut causé, sauf une fois une balle égarée qui érafla la pierre non loin de moi, laissant une trace brillante...

Puis, à mesure que les ombres s'allongèrent, le silence s'accrut. Chose curieuse, — remarqua-t-il, du ton d'un homme qui fait une remarque triviale, — je ne pensais pas, je n'avais pas une pensée. Je restais assis avec ma bien-aimée dans mes bras au milieu des ruines, dans une sorte de léthargie, de stagnation. Et je ne me rappelle pas m'être réveillé. Je ne me rappelle pas m'être habillé ce jour-là. Je sais que je me retrouvai dans mon bureau, toutes mes lettres ouvertes devant moi, et je fus frappé de ce qu'il y avait d'absurde à me retrouver là puisqu'en réalité j'étais assis, comme foudroyé, dans ce temple de Poestum, avec une morte dans mes bras. Je lus machinalement mes lettres, j'ai oublié ce qu'elles contenaient.

Il s'arrêta, et un long silence suivit. Soudain, je m'aperçus que nous descendions la pente entre la station de Chalk Farm et la gare d'Euston. Je tressaillis en constatant avec quelle rapidité le temps avait passé; brusquement je me tournai vers lui et lui posai tout net cette question :

— Avez-vous encore rêvé après cela?

— Oui.

Il sembla se contraindre pour finir. Sa voix était presque éteinte.

— Oui, une fois encore, et pendant quelques instants seulement. Je crus sortir soudain d'une grande apathie, m'être assis dans une autre position et le corps de la morte était étendu sur la pierre à côté, un corps décharné, défiguré... pas elle, vous savez... si tôt... ce n'était pas elle... Il se peut que j'aie entendu des voix... je ne sais plus. Seulement je compris clairement que des hommes venaient dans cette solitude et que c'était là un dernier outrage. Je me levai et traversai le temple... alors j'aperçus un homme, d'abord, avec une face jaune, vêtu d'un uniforme blanc sale, bordé de bleu, puis plusieurs autres escaladant la crête du vieux mur de la cité écroulée, et ils restaient là, l'arme à la main, scrutant l'étendue devant eux. Plus loin, j'en vis d'autres, et d'autres encore avançant en tirailleurs. Bientôt l'homme que j'avais vu le premier se dressa et lança un commandement; ses hommes dégringolèrent du mur et se dirigèrent vers le temple à travers les hautes herbes; il descendit avec eux et s'avança à leur tête. Il venait droit sur moi, mais quand il me vit, il s'arrêta. D'abord, j'avais observé ces hommes par simple curiosité,

mais quand je m'aperçus qu'ils se disposaient à entrer dans le temple, ma première impulsion fut de le leur interdire.

« — Ne venez pas en ce lieu! — criai-je à l'officier. — J'y suis, mais, je suis ici avec ma morte.

« Il me regarda étonné et me lança une question dans une langue inconnue. Je répétai ce que j'avais dit. Il cria de nouveau sa phrase. Je croisai les bras et restai debout immobile. Il adressa quelques mots à ses hommes et se remit en marche; il portait une épée nue à la main. Je lui fis signe de ne pas poursuivre, mais il continua d'approcher. Je lui répétai patiemment et clairement : « Ne venez pas en ce lieu. Ce sont ici de vieux temples, et je suis là avec ma morte. » Bientôt, il fut assez près pour que je pusse distinguer ses traits. Il avait une figure étroite, des yeux gris terne et une moustache noire. Une balafre coupait sa lèvre supérieure ; une barbe de plusieurs jours s'ajoutait à la poussière et à la sueur qui lui souillait la face. Il ne cessait de me crier des choses inintelligibles, des questions, peut-être. Je sais maintenant qu'il avait peur de moi, mais alors je ne m'en rendis pas compte. Comme j'essayais de lui donner des explications il m'interrompit sur un ton impérieux, m'ordonnant, je suppose, de lui faire place. Il fit mine de passer malgré moi, et je le saisis par les bras. Sous mon étreinte, je vis ses traits changer.

« — Insensé ! — m'écriai-je, ne comprenez-vous pas ? Elle est morte !

« Il se rejeta en arrière, m'épiant avec des yeux cruels, dans lesquels je vis passer soudain une sorte de résolution passionnée, puis, avec une expression de haine, il recula son épée et tendit le bras.

L'homme s'interrompit tout à coup. Je constatai un changement dans le rythme du train. Les freins élevèrent la voix et le wagon oscilla avec quelques secousses. Le monde actuel affirmait, et bruyamment, sa réalité. Je vis, à travers la vitre embue, d'énormes globes électriques épandant du haut de leurs mâts leur clarté sur un épais brouillard ; des convois de wagons vides nous croisèrent, puis un poste à signaux agitant des constellations rouges et vertes dans le ténébreux crépuscule de Londres. Je reportai mes regards sur les traits tirés de l'homme.

— Il me passa son arme à travers le cœur, — reprit-il. —

Ce fut avec une sorte d'étonnement, sans crainte, sans souffrance, mais une simple surprise que je me sentis transpercer, que je sentis l'épée pénétrer dans mon corps. Cela ne me fit pas mal, vous savez, aucun mal.

Les lumières jaunes des quais parurent aux portières, passant rapidement d'abord, puis lentement et s'arrêtant enfin avec une secousse. De vagues formes humaines s'agitaient au dehors.

— Euston ! — cria une voix.

— Voulez-vous dire...? — insistai-je.

— Je ne ressentis ni douleur, ni piqûre, ni déchirement. De la surprise, puis des ténèbres qui recouvrirent tout. La figure brutale et haineuse de l'homme qui m'avait tué parut reculer. Elle s'évanouit tout à fait.

— Euston ! — braillaient des voix sur le quai. — Euston !

La porte du wagon s'ouvrit, laissant entrer un vacarme assourdissant et un porteur apparut. Le bruit des portières qu'on refermait violemment : le claquement des sabots des chevaux sur le pavé, et au fond de tout cela la confuse et lointaine rumeur des rues londoniennes m'emplirent les oreilles. Un chariot chargé de lampes allumées promena ses clartés au long du quai.

— ... Des ténèbres, un déluge de ténèbres qui s'ouvrit, se répandit, submergea toutes choses.

— Pas de bagages, Messieurs ? — demanda le porteur.

— Et ce fut la fin ? — questionnai-je.

Mon compagnon parut hésiter. Puis d'une voix à peine perceptible, il répondit :

— *Non.*

— Comment.

— Je ne pus aller jusqu'à elle ! Elle était là-bas de l'autre côté du temple... Et alors...

— Alors ? insistai-je. — Alors ?

— Cauchemars ! — cria-t-il. — Cauchemars, certes ! Mon Dieu ! De grands oiseaux qui se battaient et déchiraient...

H.-G. WELLS.

(Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ.)

REVUE DE LA QUINZAINE

EPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXII. — Education.

M. DELARUE. — C'est une belle chose que la géographie, je l'avoue! Ainsi, tenez, j'ai passé toute une matinée sur les cartes d'un atlas historique, et cela m'a plus instruit que tous les livres. Avec un tel atlas, on n'apprend pas l'histoire, on la voit. Pourquoi ne l'enseigne-t-on pas d'après cette méthode dans les collèges, les écoles ?

M. DESMAISONS. — Hein ?

M. DEL. — Ai-je émis une idée déraisonnable ?

M. DESM. — Tout à fait déraisonnable.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — C'est ainsi.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Mon ami, si l'on enseignait d'après des méthodes sensées, non seulement la géographie, mais tout le reste, le cycle des études secondaires serait complet en cinq ou six ans. Que deviendraient les professeurs, que deviendraient les parents, si les lycées ne renfermaient plus aucun enfant de plus de quatorze ans ? Vous voulez donc révolutionner à la fois la famille et l'Université ?

M. DEL. — Je ne comprends toujours pas.

M. DESM. — Croyez-vous, par hasard, que les programmes, les célèbres programmes, aient jamais été rédigés pour les enfants ?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Croyez-vous que ce soit pour leur bonheur que les enfants sont clos pendant huit ou dix ans dans les internats?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Les familles n'ont guère qu'une idée : se débarrasser de leurs enfants le plus tôt et pour le plus longtemps possible. L'Université, profitant de ce bon vouloir, rédige un programme de huit, dix, douze ans. Elle en rédigerait de cinquante ans, si l'on s'y prêtait un peu. N'est-elle pas arrivée déjà à maintenir sur les bancs, oui, sur les bancs, jusque vers la trentaine, plus ou moins, les candidats aux plus hauts grades ? Les méthodes lentes, confuses, sont merveilleusement adaptées à un pareil système. Avez-vous admiré, puisque vous parlez de géographie, qu'il y ait des géographies pour la

huitième, la septième, la sixième et ainsi de suite jusqu'à ce que les écoliers, ayant décidément la barbe et les idées trop longues, on se décide à les lâcher par les brasseries? Que de géographies ! J'en ai vu la collection. C'est admirable. La première année, on apprend ce que c'est qu'une île, ce que c'est qu'un volcan. M. Foncin ne dévoile qu'à bon escient le Vésuve et il faut voir les précautions raffinées avec lesquelles il lâche successivement les cinq parties du monde! Il est un âge pour apprendre l'existence de l'Amérique et un autre auquel, sans danger, on peut acquérir la notion de l'Asie. Songez qu'il existe des livres de géographie ainsi énoncés : L'Europe sans la France!

M. DEL. — Enorme !

M. DESM. — Pratique. M. Foncin sait bien ce qu'il fait, et tous les autres Foncins, car ils pullulent, cette méthode du découpage géographique étant à la fois aisée et lucrative. La France, c'est pour l'année suivante. On obtient alors la France sans l'Europe. Plus tard on essaie de rassembler les morceaux du jeu de patience, on les recolle comme on peut. Notez que l'histoire s'enseigne à côté, de sorte qu'on obtient une géographie abstraite, vide de tout contenu historique ou stable, et une histoire qui ne se passe nulle part, qui évolue dans les espaces infinis.

M. DEL. — Ils n'ont pas l'esprit très synthétique.

M. DESM. — Non, pas beaucoup. Mais croyez qu'ils ne songent ni à l'analyse, ni à la synthèse. Ils suivent le programme, et le programme est ordonné pour satisfaire les familles. Elles le sont, dès que, débarrassées de leur progéniture, elles savent aussi qu'on occupe sa jeune activité à d'honorables et innocentes études.

M. DEL. — Vous n'exagérez pas un peu ?

M. DESM. — Je généralise, voilà tout. Mais l'examen des exceptions empêche de résoudre les problèmes. Et c'est encore un problème que nous allons résoudre, n'est-ce pas ?

M. DEL. — Quel problème ?

M. DESM. — Celui de l'éducation.

M. DEL. — Oh ! non, je vous en prie.

M. DESM. — Il est pourtant fort à la mode.

M. DEL. — Cela m'est égal.

M. DESM. — Il est fondamental.

M. DEL. — Je n'en doute pas, mais...

M. DESM. — L'avenir de la patrie en dépend.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — On le dit.

M. DEL. — Dans ce cas, je me résigne. Il ne sera pas dit que je me serai dérobé à l'étude...

M. DESM. — A la solution.

M. DEL. — A la solution d'un problème dont dépend l'avenir de la France.

M. DESM. — A la bonne heure.

M. DEL. — Commencez, cher ami.

M. DESM. — Après vous, cher ami.

M. DEL. — Hein!

M. DESM. — Quoi donc?

M. DEL. — C'est que je n'ai pas beaucoup d'idées sur la question.

M. DESM. — Moi, j'en ai une.

M. DEL. — Bravo! Dites.

M. DESM. — Eh bien, voilà. Le premier article de mon programme serait la suppression pure et simple de tous les livres élémentaires. Si j'avais un enfant à instruire et qu'il sût lire, et qu'il s'agisse par exemple de l'histoire de France, je le lancerais tout d'abord dans Michelet. Je ferais soigneusement abstraction de tous les manuels de première, deuxième, troisième années, de tous ces petits guide-âne dont les auteurs, pour se mettre à la portée des intelligences enfantines, font assaut de puérilité. Il se trouverait, à sa première rencontre, face à face avec un grand écrivain, un grand évocateur des civilisations, et je crois que mon élève garderait éternellement le souvenir de cette confrontation avec le génie. Quoi, j'ai à mes ordres, comme éducateurs, les éducateurs mêmes de l'humanité, et j'irais choisir des régents de collège aux idées étroites, au style humble, aux manières douteuses?

M. DEL. — Mais votre enfant comprendrait-il Michelet ?

M. DESM. — Pourquoi pas? Il comprend bien Jules Verne. Il comprend bien Walter Scott. J'ai lu, à huit ans, des Chroniques de l'histoire de France que je n'ai jamais relues, et j'en vois encore tous les personnages. Il y avait, il est vrai, des images. J'approuve les images, j'en voudrais beaucoup, et des plus belles, des plus exactes.

M. DEL. — Il y a du vrai, dans ce que vous dites. Et puis, comprendre ! On apprend à comprendre.

M. DESM. — C'est peut-être même tout le bénéfice d'une bonne éducation.

M. DEL. — On ne retient bien que ce qu'on a appris à la fois difficilement et avec passion.

M. DESM. — C'est pourquoi il faudrait proscrire le livre élémentaire, le livre qui prépare d'avance toutes les bouchées. Il faut mordre à même le pain.

M. DEL. — Savez-vous que c'est une idée, cela, une vraie idée?

M. DESM. — Je l'espère bien, et qu'elle n'en restera pas là.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Valentine de Saint-Point : *Poèmes d'Orgueil*, Editions de « l'Abbaye », 3,50. — Gabriel Volland : *Le Parc enchanté*, « Mercure de France », 3.50. — Séverin : *Poèmes*, « Mercure de France », 3,50. — Roger Allard : *Vertes Saisons*, Editions de l'« Abbaye », 3,50. — Emmanuel Debousquet : *Le Sang de la race*, Messein, 3,50.

Poèmes d'Orgueil. « L'automnale Bourgogne » : sur la terre originelle, âpre et féconde, alors que les dernières feuilles des vignes sanglantes tremblent sous le ciel hostile, mal défendues contre le vent par les murailles sombres des forêts prochaines, c'est là qu'il siérait de lire les poèmes de Mlle Valentine de Saint-Point, afin qu'y parût plus grand encore par contraste son grand amour de la lumière, du soleil, de la mer libre du Sud. Encore qu'elle fasse effort pour atteindre l'eurythmie et qu'elle se veuille sœur des héroïnes helléniques, Electre, Iphigénie, Antigone, il subsiste en elle quelque chose de l'inquiétude heureuse qui étreignit le cœur des barbares roux quand pour la première fois ils descendirent des Alpes vers les plaines lombardes ou lorsqu'au temps des aventures maritimes les barques norraines touchèrent aux côtes de Sicile et de Grèce. Elle n'aime point le soleil et les vagues méditerranéennes avec l'amour serein de ceux qui les connurent dès que s'ouvrirent leurs yeux; elle les aime d'un amour avide et frénétique pour les avoir connus plus tard et avec une sorte de crainte que toute cette splendeur lui soit ravie. Par le jeu des métempsycoses, elle eut dans le passé une âme de courtisane et de pirate; poétesse maintenant, elle unit le double don de volupté et de domination et quand la vie quittera ce corps dont elle s'enorgueillit comme de tout elle-même, elle ne veut pas qu'il se résolve en pourriture : elle désire le bûcher de Shelley, les fourmis de Valmiki ou le vaste linceul des flots marins. Elle s'est construit dans une île déserte un château de solitude et le jour où Siegfried y dompte la Walküre rebelle et consentante, elle meurt aussitôt qu'elle s'éveille à la plénitude de la vie. Elle se sait dissemblable des autres humains et hostile à leur foule désordonnée :

> Comment au milieu d'eux, pourquoi suis-je donc née ?
> Et je n'ai point de sœur, la sirène étonnée
> Ayant séduit les fils du monde ténébreux.
>
> . . . .
>
> Et moi je ne verrai ni vous, ni l'Elément
> Où vous puisez la vie opaque des corps sombres.
> Mes yeux faits aux clartés ne verraient plus vos ombres.
> Foules, délivrez-moi de votre frôlement.
>
> Ne troublez pas la paix ardente et coutumière
> Où je rythme en vibrant mon grand songe vermeil ;
> Laissez-moi sur les flots seule sous le soleil :
> Laissez-moi m'égarer seule dans la lumière.

Ainsi les *Poèmes d'orgueil* continuent et prolongent les *Poèmes de la Mer et du Soleil;* l'affirmation de soi y est plus péremptoire encore et lorsque Mlle Valentine de Saint-Point revendique son ascendance lamartinienne, c'est surtout parce que le poète fut aussi un prodigieux conducteur de foules, dans le tumulte des révolutions. Il semble que, dans ce nouveau recueil, trop d'indulgence soit accordée aux formes didactiques et à une rhétorique un peu diffuse et il serait bon que quelques manières de dire incorrectes fussent changées; par exemple le futur *j'éclorerai* est un étrange monstre : il serait facile sans doute de lui substituer un équivalent moins tératologique.

Le Parc enchanté. Justement fidèle à l'amitié illustre et bienveillante qui l'accueillit à ses débuts, M. Gabriel Volland a dédié son livre à la chère mémoire de Jose-Maria de Heredia; cependant s'il lui fallait chercher une parenté littéraire plus immédiate encore, il se relierait plutôt, par l'intermédiaire de M. Henri de Régnier, à André Chénier dont Heredia préparait précisément une admirable et définitive édition. Pour que, dans le Parc enchanté, le faune, qu'un cruel sculpteur laissa seul

> ...... dansant pour quelque nymphe absente,

voie renaître et glisser sous les branches les images divines qui s'étaient effacées, il suffit d'un couple amoureux passant dans la nuit claire et c'est toujours le désir et le rêve des hommes qui perpétuent et ressuscitent les dieux disparus, lorsque ce désir et ce rêve sont exprimés par la bouche miraculeuse des poètes.

Les vers de M. Gabriel Volland sont élégants et purs, d'une élégance un peu mièvre et d'une pureté un peu factice; il ne s'est pas encore entièrement dégagé des influences premières; il est hanté souvent par l'ombre hautaine et triste de M. Henri de Régnier; s'il se laissait aller plus librement à son penchant naturel, il inclinerait, semble-t-il, à un art de couleur plus vive et plus joyeuse; le long poème de *Pégase blessé* en témoigne; il y a là un peu de l'ample liesse verbale de Théodore de Banville et le mythe est ingénieux et beau du cheval ailé qui plane dans l'azur grâce au dur labeur de Vulcain et des Cyclopes : c'est dans leur forge obscure que le fer se prépare avec quoi il frappera, sans se blesser, les cimes ardues pour bondir vers l'empyrée et l'opposition est complète entre le chant des forgerons ténébreux et l'éclatante chevauchée du coursier qu'ils ont préparé à jaillir dans la splendeur :

> C'est par nous que torture une soif sans merci,
> Maudits qui ne voient plus dans le ciel obscurci
> Tomber la pluie en gouttes claires;
> C'est par nous qui sculptons leurs coupes d'argent fin

Que les dieux peuvent boire en ton honneur, ô Vin,
Tandis que grondent nos colères.

C'est par nous cependant que tu triompheras,
Toi, le Cheval ailé ! Nous portons sur nos bras
Tous les stigmates du tonnerre !
Nos poings cicatrisés forgent le dur métal
Et tu vas regagner d'un bond l'azur natal,
Grâce à ce labeur mercenaire.

Ainsi, M. Gabriel Volland se révèle capable non seulement de grâce et de délicatesse, mais de vigueur dans la conception et dans l'expression et peut-être désormais se plaira-t-il plutôt aux larges compositions qu'aux menues épigrammes qui lui agréèrent mieux d'abord.

Poèmes. Il n'est pas d'ami des bonnes lettres qui dès ses premières œuvres n'ait réservé dans sa bibliothèque une place d'honneur à M. Fernand Séverin. Maintes fois depuis des années déjà anciennes, on a dit ici le charme discret et profond de ces poèmes ingénus et savants ; Virgile, Racine, Puvis de Chavannes, ces noms viennent naturellement à l'esprit ; une atmosphère élyséenne, d'or translucide et d'argent clair, baigne des figures heureuses à qui le monde s'offre toujours dans la splendeur d'une révélation primitive ; elles voient d'autres images plus belles encore que celles que nous voyons ; elles entendent des voix que n'entendent pas les oreilles vulgaires et inattentives et lorsqu'elles les ont entendues elles font participer au merveilleux concert ceux qui sans elles n'en auraient jamais perçu l'harmonie. Le *Don d'enfance* n'a pas été retiré à M. Fernand Séverin par la main rapace du temps ; il n'a pas renié son art poétique d'autrefois :

Ton âme parle ; il te suffit de l'écouter.
Sa voix est douce ; elle est insinuante et tendre ;
Parfois le bruit du monde empêche de l'entendre
Parce qu'étant une âme elle parle tout bas ;
Si tu l'écoutes bien pourtant tu l'entendras.

Il n'est pas permis à tous de jouir de la douceur de vivre, mais à ceux-là seuls qui sont complaisants au destin et dociles aux joies qu'apportent les heures et qui, demeurés des enfants quand ils sont devenus des hommes, surmontent ainsi la tristesse et la lassitude :

Es-tu las ? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,
Devant les monts, les bois et la prairie fleurie ;
Et le regard au loin dans une rêverie,
Qui franchit à son gré la distance et le temps,
Tu revis en esprit les lumineux instants...
Pourquoi connaîtrais-tu la tristesse et le doute ?
Rien n'est perdu. Tantôt tu reprendras ta route

Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent
Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant.

Vertes saisons. Voici, en des poèmes ardents et fougueux, toute l'allégresse sensuelle d'un jeune centaure lâché sans brides dans la grasse et plantureuse prairie qui hausse jusqu'à son poitrail la caresse de la terre. La langoureuse allure du vers est empruntée au rythme des corps enlacés ; le parfum de la chair rôde sous les arbres et par les plaines ; et cependant déjà, dans les vertes saisons, par delà les fleurs exubérantes du printemps et les riches moissons d'été, le demi-dieu pressent l'automne qui dénude la forêt et dénoue les étreintes :

Comme nous étions nus dans la chambre un matin,
Et las d'une nuit blanche et du lit clandestin,
Nous échangions, debout et les mains enlacées,
Des baisers plus profonds que nos jeunes pensées...
C'est de votre mensonge unanime et charmant,
Azur : notre avenir, nuages, nos tourments
Qui mêliez dans l'été vos mouvantes féeries,
Que nous avons senti nos âmes envahies,
Et notre adolescence odorante y persiste ;
Mais qu'il nous eût semblé mélancolique et triste
Ce paysage intime où, robustes et beaux,
Nos corps, arbres vivants, enlaçaient leurs rameaux,
Sous un plafond où souriaient d'anciens visages,
Si nous avions compris l'inutile présage
Des prodigues baisers à nos pieds répandus :
N'était-ce point déjà, dans ces jours ingénus,
Qui sont du bel août l'harmonieuse escorte,
L'automne de nos cœurs semant des feuilles mortes?

Comme les feuillages et les branches, au temps des sèves, la pensée et la phrase de M. Roger Allard sont abondantes et touffues et le dessin en est complexe et chargé d'arabesques naturelles : assez tôt viendra le sévère et fatal élagueur qui ouvre de mortelles clairières dans les verdures trop denses.

Le Sang de la Race. Dans les « jeunes revues » d'il y a tantôt quinze ans, M. Emmanuel Delbousquet brillait à côté de M. Maurice Magre, de M. Jean Viollis, de M. Marc Lafargue, de M. Léo Larguier, parmi la constellation diparate des poètes d'Occitanie ; puis parurent de lui des romans, d'un style sobre et nerveux, *Le Mazareilh*, *Margot*, *l'Ecarteur*, qui n'ont pas eu une fortune littéraire égale à leur valeur : le Quercy de Léon Cladel et les Cévennes de Ferdinand Fabre ne furent pas décrits avec plus de maîtrise que la lande gasconne de M. Emmanuel Delbousquet et si jamais on essayait de faire une description pittoresque des terroirs français d'après les romanciers, il serait impossible d'omettre parmi les plus loyaux

et véridiques l'auteur de *Mazareilh* et de *l'Ecarteur*. Mais le poète n'était pas mort en lui : à la gloire de la terre natale, il a fait chanter les strophes sonores ; il en a célébré les hommes et les arbres et comme le vieux pâtre

. . . . dans le chant de la brise et des eaux,
Le liège, la résine et le miel et la laine.

Elle fut pour lui maternelle et consolatrice, par elle il écarta de son chemin la douleur conseillère de lâcheté :

Dans ce pays de pins, de sûrriers et de vignes,
De bruyères en fleurs et d'ajoncs éclatants,
En moi le ciel, les eaux, le bois mêlent leurs lignes,
Reflétant les saisons de l'automne au printemps.

Et si tu revenais sangloter sous mes chênes,
L'hiver quand un ciel rouge empourpre la forêt,
Pendant l'heure du soir ou de l'aube prochaine
J'écouterais ton chant mourir sans un regret.

La terre où je suis né, ardente et maternelle,
Endort ta voix perdue au bout de l'horizon,
O Douleur de mon cœur que je crus éternelle,
Dont l'altière beauté altérait ma raison.

Sa pensée est demeurée grave et triste comme il convient à qui sait le néant des hommes et des dieux et la vanité même des beaux vers qui nous enchantent un instant : mais du moins le songe fatal qui monte de la terre lui a enseigné la sérénité et il respire avec une sorte d'amère volupté le souffle rude qui vient des pinèdes, lorsque coule le sang des arbres blessés.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Edouard Estaunié : *La Vie secrète*, Perrin, 3.50. — Georges Lecomte : *L'Espoir*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Villetard : *La Montée*, Fasquelle, 3. 50. — Henri Doris : *La Grande déesse*, Plon, 3.50. — Claude Lorris : *Les Nuages s'amoncellent*, Grasset, 3.50. — Gaston Rageot : *Un grand homme*, Calmann-Lévy, 3.50, — Léo Claretie : *Les Héros de la Yellowstone*, Monde illustré, 3.50. — J. Berr de Turrique : *Le Mot de l'énigme*, Monde illustré, 3.50. — Piere Sales : *Sang d'azur*, Librairie moderne, 3.50.

La Vie secrète, par Edouard Estaunié. Quel homme vit vraiment sa vie, qui fait vraiment son métier, qui pense sincèrement les paroles qu'il prononce ? Voici trois amis liés par des habitudes communes, une sorte de quiétude apparente, la vision quotidienne de leurs petites joies et de leurs petites misères : Mlle Peyrolles, une vieille fille maniaque, d'allures sévèrement catholiques ; l'abbé Taffin, un bon prêtre un peu dans les nuages ; M. Lethois, un pseudo-savant

qu'on n'interroge même pas sur le genre de science qu'il étudie ou professe et ces trois amis se réunissent chaque jour pour jouer au whist, ne se connaissent que par leur nom, car ils se cachent bien soigneusement les uns aux autres leur secrète existence, c'est-à-dire leur âme. Ils ne dissimulent pas pour le plaisir de dissimuler, ni parce que ce qu'ils font, dans le mystère de leur conscience, est blâmable, mais à cause du pur égoïsme qui gouverne tout individu en face des individus de sa race : ils n'ont pas besoin de savoir, eux qui ne s'intéresseraient peut-être point au rêve que nous portons, et s'ils portent aussi un rêve en quoi ce rêve, qui n'est pas le nôtre, pourrait-il nous intéresser? On jouit toujours mieux d'un trésor quand on est seul à en disposer et n'est-ce pas un trésor, le seul trésor de notre vie que suivre notre secret penchant, bon ou mauvais? M. Lethois a la passion des fourmis. Il étudie toutes les espèces de fourmis connues depuis beaucoup d'années et il espère, comme tous les savants qui s'illuminent de leurs propres découvertes, remonter de l'infiniment petit à l'infiniment grand, trouver le meilleur gouvernement humain dans l'appréciation des différents gouvernements des insectes. Une utopie sans doute, mais les philosophies les plus profondes sortent généralement de pareilles... illuminations, lorsqu'elles s'irradient de la science pure. M. Lethois, s'il en avait eu le temps, nous aurait expliqué que l'état des insectes est le plus parfait des états de nature en ce sens que l'insecte sait, de naissance, ce qu'il doit accomplir et l'accomplit sans se tromper malgré la rigueur des saisons ou des événements. Or, dans l'espèce homme, l'individu réapprend, dès sa naissance, tout ce que la race doit savoir pour subsister, ce qui semble monstrueux, à y bien réfléchir. Mais le pauvre M. Lethois n'a pas le temps de rien fixer sur le papier de ses théories définitives, il devient aveugle, il se sent mourir d'une mort bête et ridicule, d'une mort très ordinaire devant l'énormité de sa vie secrètement féconde. Il n'a pas voulu parler trop tôt et il doit se taire, puisque le jour s'en va, ne lui permettant pas d'achever son œuvre. L'abbé Raffin, lui, est amoureux d'une sainte qui n'existe dans aucun calendrier reconnu par l'Eglise. Il est amoureux au vrai sens humain du mot et il ne s'en doute guère, le pauvre prêtre. Comme tous les amants, il a créé de toutes pièces la personnalité d'une femme en contemplant une statue très quelconque. Pour habiter le ciel, sa création n'en demeure pas moins son œuvre terrestre. D'abord ce fut une piètre légende que l'on a embellie de quelques miracles d'ailleurs non vérifiés, puis le vrai miracle s'accomplit aux yeux du naïf curé de campagne peu au courant des phénomènes d'auto-suggestion ; la sainte en question sourit, rayonne, approuve ou réprouve. Elle est présente dans tous ses actes de dévotion et il passe par elle pour aller à Dieu. Le jour où il faudra la perdre, il perdra sa foi du même coup. Et on lui

détruit son rêve, son Dieu en lui apprenant que sa sainte n'a jamais existé, que c'est une légende. Son devoir est de cesser toute prière en l'honneur de ce vain fantôme. Autour de Lethois et de Taffin, Mlle Peyrolles, toute affolée d'une affection familiale rentrée, Thérèse Wimereux, la courageuse fille d'un vieux savant célèbre, Marc Servin, ont aussi leur désir caché qui les fait agir comme le fil tire le pantin, et c'est encore le Pêcheur, un braconnier sans feu ni lieu, qui vit le plus en beauté sous la chaîne qui noue secrètement ses mains. *La Vie secrète* est un beau roman écrit pour dire enfin quelque chose et témoigner des mobiles humains les plus contradictoires d'apparence. Le récit, ne touchant qu'à la surface des actes pour ne nous mener qu'à leur logique conclusion, n'est qu'une image d'Epinal où le roi est en jaune d'or, la reine en bleu ciel, par conséquent le fils du roi et de la reine en vert pomme, mais ici, nous devinons d'autres nuances. Toutes ces humanités qui s'agitent vainement dans l'implacable nuit de la fatalité portent en elles des flammes et d'elles fusent des lueurs tour à tour infernales ou divines.

L'Espoir, par George Lecomte. Je suis en retard avec ce livre, car, envoyé une première fois par l'éditeur, il a dû s'égarer et je le reçois une seconde fois de l'obligeance de son auteur près de deux mois après son apparition. Hélas! les meilleurs volumes peuvent ainsi prendre le chemin des écoliers, ce n'est pas ma faute. *L'Espoir*, en France, après la terrible guerre, c'était l'arc-en-ciel après la tempête fait de tous les reflets d'une même lumière, le renaissant amour de la Patrie. Plus elle était malheureuse et plus on rêvait pour elle d'un relèvement formidable. Les uns auraient voulu tout oublier dans un pardon général, une sorte d'allégresse montant en marée joyeuse et submergeant jusqu'aux ruines encore brûlantes de la Commune, les autres s'acharnaient à chercher la tête de leur parti depuis longtemps décapité; mais l'empire n'était plus la paix, les jeunes femmes elles-mêmes qui avaient dansé aux Tuileries, se mûrissaient dans le souvenir des vilenies jadis commises au nom de la fantaisie des généraux et des préfets de parades. Le M. Thiers en qualité de grand homme était si petit! On cherchait le bruit du sabre à côté du vainqueur bourgeois et on se raccrochait à la merveilleuse redondance de Gambetta, ce placier en patriotisme, le commis voyageur de la défense nationale. Peu à peu les adversaires les plus ardents se groupent autour d'une belle fille née du désespoir de tout le monde, c'est Marianne qui, sortie des ruines et du sang, concentre sur son jeune front tous les regards espérant dans un meilleur avenir. Elle est d'ailleurs bonne créature au début, car elle est simple d'esprit comme le peuple léger dont elle procède et elle accepte volontiers d'être payée de jolies phrases... Je voudrais bien savoir ce que dira l'auteur de *l'Espoir* d'une Marianne plus âgée, de la mégère gueularde et

cancanière, tout à fait ridicule, que nous voyons maintenant s'étaler dans les salons les moins faits pour la recevoir, de la Marianne socialiste, féministe et couarde au point de ne pas oser regarder dans les cuirassés de sa défense navale pour y chercher la dynamite et qui se bouche les oreilles en criant plus fort quand son armée de terre chante la carmagnole dans le dos de ses officiers. Mon *espoir* à moi, c'est que quelqu'un rive son clou à cette bonne femme-là ! Et l'auteur des *Valets* en serait bien capable.

La Montée, par Pierre Villetard. Mme Pelvilain et son fils Louis sont ce qu'on appelait jadis *des vilains*, ou ce qu'on nomme aujourd'hui de petites gens. Femme et enfant d'un pauvre garde-chasse, ils débarquent à Paris avec l'intention formelle de faire fortune. D'abord toutes leurs belles relations les repoussent avec cette entente sournoise qu'ont les belles relations parisiennes devant les incursions des affamés de province. Ils en sont réduits aux bons offices de leur concierge et au hasard des rencontres des promenades publiques. Louis Pelvilain est un excellent garçon bien obéissant. Il s'éprend et se déprend selon le cœur de sa mère, créature de tête pour qui joindre les deux bouts est très supérieur à unir deux cœurs. Il séduit une petite fille sotte qui n'a rien que son ingénuité à lui offrir et il finit par épouser la demoiselle du propriétaire du *Roi de Lahore*, le grand magasin. Le type de la mère cane qui apprend à son caneton à naviguer sur tous les ruisseaux des rues de Paris est vraiment curieux, plein de naturel, pas canaille du tout, du reste. C'est une honnête mère qui a la rectitude du jugement des gens du peuple ayant courageusement trimé, dont la conscience obscure est tranquille, car aucune flamme de bonté idéale n'y a jamais brillé.

La Grande déesse, par Henri Doris. C'est la pauvreté, paraît-il, pour Emile Augier et le héros de ce livre, le Marquis d'Argentel, musicien de talent, mais noble ruiné, conservant tous les préjugés de sa race, qui commence par être amoureux. Faute d'un habit noir, il perd la partie vis-à-vis de la jeune fille du meilleur monde qu'il s'efforçait d'atteindre, puis, très courageusement, il repousse la glorieuse amante pour ne point lui imposer sa misère. Il gravit le calvaire des renoncements, pour arriver à la vraie gloire acquise par son seul travail. C'est un peu romantique, mais d'une tenue élégante.

Les Nuages s'amoncellent, par Claude Lorris. Histoire d'une jeune princesse qui voyage incognito et fait la connaissance d'un anarchiste des plus séduisants, lequel anarchiste reçoit l'ordre des compagnons de tuer Dona Maria. Vous devinez que Dona Maria aime d'avance son bourreau ? C'est le conte de *la Reine Fiammette*, avec cette variante au dénouement que l'anarchiste se tue tout seul pour épargner son amour, et c'est un joli conte.

Un grand homme, par Gaston Rageot. Un drame entre un

usinier acculé à la misère et son contre-maître, électricien de génie qui a la naïveté de lui confier les plans de sa future invention. Seul possesseur de son secret, le patron jette l'ouvrier sous la roue des machines, puis, généreux, plein de remords, adopte ensuite la fille de sa victime qu'il fait largement bénéficier de la fortune mal acquise. Plus tard ce sont les enfants qui expient pour le père. Le fils de Duroc aimera la fille de Berthier et ayant enfin appris le terrible secret se fera foudroyer par les machines électriques de l'inventeur volé. La scène du crime est bien faite en ce sens qu'elle est très *humaine :* le criminel précipite la victime en se raccrochant à elle dans un moment de vertige, le vertige même de son meurtre.

Les Héros de la Yellowstone, par Leo Claretie. Roman de grandes aventures au pays des geysers, des montagnes de verre, d'obsidienne et des indiens *Nez-Percés*. Il y a une petite chatte qui fait son détective au debut et on aurait bien dû lui épargner l'odieuse gibelotte, seule récompense de ses gentils talents.

Le Mot de l'énigme, par J. Berr de Turrique. Un monsieur, juge d'instruction qui cherche toujours un coupable, et finit par le fabriquer. C'est d'abord un voleur qu'on reconnaît innocent, puis c'est sa femme innocente qui devient coupable, si c'est devenir coupable que de se rappeler un peu trop son premier amour et d'en mourir sans avoir osé l'avouer.

Sang d'Azur, par Pierre Sales. Il s'agit d'un royaliste qui se déclare libéral et d'une belle Américaine éprise de son titre, puis d'une petite jeune fille, fine fleur de l'aristocratie française, Mlle Christiane. Tous ces *sang-bleu* s'arrangent à merveille de la bonne république du siècle des autos. Ils vont vite comme les morts !

RACHILDE.

LITTERATURE

Daniel Mornet : *Le Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Essai sur les rapports de la littérature et des mœurs.* 1. vol. in-8°, 7. 50, Hachette. — Comte J. du Plessis : *Les Femmes d'esprit en France. Histoire littéraire et sociale* 1. vol. in-18, 3. 50, Nouvelle Librairie Nationale : *Les Muses Françaises. Anthologie des femmes-poètes*, par Alph. Séché. Tome I (1200 à 1891.) 1. vol. in-18, 3. 50, Louis Michaud ; *Les Regrets de Joachim du Bellay Angevin, 1558, avec une introduction, des notes et un index*, par Robert de Beauplan. 1. vol. pet. in-16, 2. fr, Sansot. — Madeleine de Scudery : *De la Poësie Françoise jusques à Henri Quatrième. Edition ornée d'un portrait-frontispice, avec une introduction, des notes et un index par M. G. Michaud.* 1. vol. pet. in-16, 2 fr., Sansot.

Le Sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Cet essai de M. Daniel Mornet sur les rapports de la littérature et des mœurs est à la fois un gros ouvrage et une œuvre modeste, puisque l'auteur, au bout de cette gigantesque enquête, pour laquelle il a compulsé

un millier de volumes et quelques manuscrits inédits, ne se permet pas de conclure, laissant aux faits toute leur éloquence. M. Mornet part de cet axiome que l'histoire littéraire ne se sépare pas de l'histoire générale. La doctrine de Taine, féconde dans ses principes, fut pourtant, dit-il, « arbitraire dans ses conclusions ».

Les problèmes qu'elle pose, influences réciproques des lettres et des mœurs, du génie et du milieu, ne pourront être résolus qu'après un grand nombre d'enquêtes restreintes et précises qui substitueront peu à peu aux généralisations hâtives des résultats plus modestes et plus certains.

Cette étude n'est qu'une tentative pour mener à bien l'une de ces « enquêtes ».

M. Mornet nous démontre par des faits que l'amour de la vraie nature était déjà dans les mœurs avant Rousseau. « Avant 1750, avant *la Nouvelle Héloïse*, les maisons de campagne se bâtissent, les chemins et les sentiers s'emplissent de promeneurs. Ce sont les mœurs qui rencontrent les lettres, non les lettres qui expliquent les mœurs. » Rousseau n'a pas inventé l'amour de la nature, mais il a précisé, chez ses contemporains, une tendance inconsciente et donné à ce goût pour les champs la forme de sa sensibilité particulière. Une littérature nouvelle, expression d'une sensibilité neuve, ne peut être comprise que par un public préparé : l'homme de génie qu'était J.-J. Rousseau ne fut que la conscience sensible des sentiments obscurs, souterrains, de toute une foule, de toute une race.

Grâce à l'intervention du génie, « le cours régulier des idées et des mœurs semble brusquement transformé », aussi lui attribue-t-on l'initiative d'un mouvement qu'il ne fait que suivre et confirmer. On a déjà pu démontrer que le théâtre romantique n'était que le couronnement de toute une littérature dramatique populaire. M. Mornet continue :

Ce n'est pas dire que rien ne rattache l'homme de génie à son milieu. Sa race et son temps s'expriment en lui ; les idées nouvelles qu'il apporte s'associent par d'insensibles transitions à d'autres qui le sont moins et à celles qui lui sont communes avec ceux qui l'entourent. Jean-Jacques Rousseau dut évidemment aux hasards de sa destinée d'échapper aux lentes influences qui nous modèlent à l'image de notre milieu...

Rousseau enfant a aimé la nature instinctivement, parce qu'entre sa sensibilité et la nature aucune fausse littérature ne s'est interposée. C'est cette virginité littéraire qui lui a permis d'être, sans réminiscence, le reflet de l'état d'âme général du moment. Il fut un récepteur d'une merveilleuse sensibilité. Voici la conclusion du chapitre de ce volume, sur J.-J. Rousseau, où M. Mornet constate que c'est à partir de *la Nouvelle Héloïse* que le sentiment de la nature « a pris sa place dans la vie profonde ».

S'il n'y a pas, dit-il, de sentiment qui donne à la pensée une plus merveilleuse floraison de rêves, qui donne au cœur de plus sûres et de plus consolantes illusions, qui donne à l'âme plus de paix et de sécurité, il faut bien conclure qu'à partir de *la Nouvelle Héloïse* et, pour la meilleure partie, par elle, il y a quelque chose qui commence dans la société française.

Avec J.-J. Rousseau, le sentiment de la nature est entré dans la littérature, c'est-à-dire définitivement dans la vie. Les mœurs influencent la littérature, mais la répercussion de la littérature, copie de la vie, sur la vie, est immense. Tel paysage nous sera indifférent, que nous admirerons, que nous comprendrons, reproduit, retouché par un peintre de génie. C'est aussi à travers la sensibilité des poètes que nous nous apercevons que la vie est belle, que la nature est admirable.

§

Le Comte G. du Plessis, dans ce volume : **Les Femmes d'esprit en France**, étudie l'influence des femmes sur la littérature et sur la vie. Mais il a plutôt voulu faire œuvre de vulgarisation que travail original, et on peut dire qu'il ne nous apporte aucun document nouveau. Les ouvrages de Brunetière lui ont beaucoup servi, et ses idées ; on y découvre une tendance à moraliser un peu agaçante, qui fausse les idées précises et saines que nous nous faisons du XVIIe et du XVIIIe siècle français. Cependant, ce besoin de morale écarté, cet ouvrage de M. du Plessis me paraît composé avec méthode et par un écrivain qui connaît bien la littérature féminine. Il nous démontre, par exemple, que la préciosité, due à l'influence féminine, fut une réaction de notre caractère national contre l'esprit païen de la Renaissance. C'est un fait. Elle aboutit à la querelle des Anciens et des Modernes, et à la victoire définitive de la culture moderne. L'influence des femmes sur l'évolution de la littérature fut une influence perpétuellement souterraine, qui se fait directe avec Mme de Staël et George Sand. Encore pour cette dernière n'est-ce qu'une apparence, puisque, c'est M. du Plessis lui-même qui l'explique, sa virtuosité ne s'est guère employée qu'à revêtir d'une forme d'art les idées qu'on lui suggérait. Les femmes sont réceptives, et l'on trouverait facilement les inspirateurs de Mme de Staël : si ce ne furent pas des hommes, ce furent leurs livres.

M. du Plessis a reproduit dans son ouvrage les clichés connus sur la poésie interdite aux femmes. Il passe en revue les femmes poètes et s'il leur accorde quelque talent de versification, il leur refuse toute sincérité de sentiment. C'est le contraire qu'il faudrait écrire. Mme Ackermann, dit-il, montre un réel talent de versification, mais... « elle n'est pas très supérieure aux Desbordes-Valmore, aux Tastu et autres étoiles de dixième grandeur ». Les Muses

vivantes sont encore plus méprisées. Cependant, si les femmes réussissent dans les œuvres d'imagination et de sentiment, il est un genre qui leur est presque tout à fait interdit : la critique. Elles jugent avec leur cœur, et sont un peu comme le public du paradis qui jette des pommes cuites au traître. Leur critique, révélatrice de leur état d'âme ou de leur état physiologique, est encore œuvre sentimentale.

§

M. Alphonse Séché se rend mieux compte de l'importance de la poésie féminine et de sa valeur. Il pense que la place faite dans les précédentes anthologies aux productions féminines était vraiment trop menue. L'Anthologie qu'il publie aujourd'hui : **Les Muses Françaises**, dont voici le premier tome (1200 à 1891) est uniquement consacrée aux femmes-poètes, jusqu'ici trop « systématiquement oubliées ». J'ai cru opportun, dit-il dans sa préface, « de réunir quelques-unes de leurs meilleures poésies. Ainsi, on pourra juger d'ensemble tout l'effort poétique des femmes, depuis la formation de notre langue jusqu'à nos jours ». Voici, en effet, dans ce premier volume, toutes les femmes qui,depuis Marie de France jusqu'à Ondine Valmore, eurent le don de poésie. Parmi elles, beaucoup sont presque tout à fait oubliées; M. Séché les ressuscite et nous permet de lire les quelques beaux vers qu'elles ont laissés. Les petites notices qu'il consacre à ces poétesses les situent dans la littérature et nous donnent la synthèse de leur petite œuvre, quelquefois souriante, plus souvent triste, et même douloureuse. Mais de toutes ces femmes qui chantèrent leur souffrance, une seule me paraît vraiment être un grand poète : Marceline Desbordes-Valmore.

§

M. Robert de Beauplan nous donne une agréable édition des **Regrets de Joachim du Bellay**, que précède une étude critique sur cette œuvre et les circonstances dans lesquelles elle fut composée. Ces notes,qui font revivre la Rome de cette époque, nous aident à comprendre les tableaux, les détails de mœurs et toutes les allusions du poète, sur le monde des cardinaux et le monde des courtisanes. Très souvent, ces deux mondes « se confondent » :

Celui qui par la rue a veu publiquement
La courtisane en coche, ou qui pompeusement
L'a peu voir à cheval en accoustrement d'homme,
Superbe se monstrer : celui qui de plein jour
Aux Cardinaulx en cappe a veu faire l'amour,
C'est celuy seul (Morel) qui peult juger de Rome.

§

Une femme corrigeant, réparant les injustices et l'incompréhension

de Boileau à l'égard de la poésie française, c'est ce que M. G. Michaud nous montre en publiant cet extrait de l'*Histoire du Comte d'Albe*, de Madeleine de Scudery : **De la poésie Française jusques à Henri Quatrième**. De son étude, il résulte que toutes les critiques de Boileau, concernant Ronsard, Desportes, Bertault, etc., sont fausses ou exagérées. « Tandis qu'il déclare tout l'effort de Ronsard caduc, désordonné, nuisible ; elle, en avouant que son grand homme a peut-être un peu abusé de la science, elle proclame néanmoins que « la France sera éternellement obligée à Ronsard, qu'il aura toujours la gloire d'avoir ouvert le chemin que les autres suivront, etc... ». Mais c'est surtout pour se venger de Boileau que Mlle de Scudery écrit cette critique, et, plutôt qu'une œuvre originale, c'est une adaptation habile des *Recherches de la France*, d'Etienne Pasquier, et des *Eloges*, de Colletet. Mlle de Scudery obéissait cependant à des motifs moins personnels, en essayant de réhabiliter les poètes de la Pléiade ; « elle désirait défendre l'école littéraire à laquelle elle appartenait », nous dit M. Michaud, qui nous montre avec Sainte-Beuve « ce rapprochement ou pour mieux dire cette continuation véritable entre l'école dégénérée de Ronsard et les mauvais poètes du temps de Richelieu ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

G. Lecarpentier : *La Vente des Biens ecclésiastiques pendant la Révolution française ;* Alcan, 3 fr. — Amédée Vialay : *La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française ;* Perrin, 5 fr. — Marcel Marion : *La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution ;* Champion, 10 fr. — Memento.

La Vente des Biens ecclésiastiques pendant la Révolution française, par G. Lecarpentier. — L'Académie des Sciences morales et politiques avait désigné, pour son récent concours, la question de la Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française. Trois des ouvrages récompensés ont été publiés depuis peu. Nous les examinerons dans cette chronique, en laissant au lecteur le soin de se faire, d'après leurs conclusions particulières rapportées ici, une opinion personnelle sur cette question. De ces trois ouvrages, celui de M. G. Lecarpentier est le plus succinct. L'auteur a réduit au minimum les données du problème. Dans l'ensemble des Biens Nationaux, il ne s'est occupé que des Biens ecclésiastiques, laissant de côté les Biens d'Emigrés, pour cette raison, plus ou moins valable, que ceux-ci ont fait plus ou moins retour à leurs premiers possesseurs, ce qui abrégerait ici la question des conséquences sociales. Des Biens ecclésiastiques eux-mêmes l'on a éliminé les propriétés urbaines, le problème de la translation de propriété étant, ici encore, en quelque sorte, résolu d'avance, en ce sens, dit-

on, que, d'avance, « on peut être assuré que ces propriétés furent acquises par des bourgeois ».

La méthode de travail de M. Lecarpentier abonde en chiffres, nous voulons dire (car il y a chiffres et chiffres) en calculs de probabilités, de rapports, de compensations. Visiblement, la préoccupation de l'auteur est d'aboutir en tout à une moyenne. Que cette moyenne désirée est très constante, donc très absolue, alors que les données utilisées sont très fragmentaires (et elles ne peuvent être que très fragmentaires, dans l'état actuel des recherches en France), c'est ce qui frappe dans cet ouvrage. Par exemple, voulant déterminer la superficie des Biens ecclésiastiques vers 1790, l'auteur, par un calcul de probabilités, conclut de la superficie trouvée pour 13 districts à la superficie totale (probable) des Biens ecclésiastiques, soit « 3.213.440 hectares, soit 5.95 o/o de la superficie totale du territoire français en 1789 ». Par le même procédé, l'on conclut du nombre des acquéreurs dans 18 districts au nombre total des acquéreurs dans 546 districts, soit 360.000 acquéreurs, qui auraient remplacé 90.000 propriétaires ecclésiastiques. Ces 360.000 acquéreurs se diviseraient en 140.000 bourgeois et 220.000 paysans; mais les domaines acquis par les bourgeois étant de bien plus vaste étendue, les 6 dixièmes des terres auraient été le partage de ceux-ci, et les 4 dixièmes seulement celui des paysans. Enfin peu de personnes, dans cette révolution foncière, auraient, en réalité, accédé pour la première fois à la propriété. (Conclusion trop générale, maints documents prouvant le contraire pour maints endroits.) En résumé, conclut M. Lecarpentier, un noyau de spéculateurs seulement, dans la classe bourgeoise, profita largement de l'opération, qui fut médiocre pour les paysans (?), nulle pour le menu peuple, désastreuse pour l'Etat. Cette dernière conclusion paraît exacte, si les autres escamotent un peu la question de la portée sociale des Ventes. *Achetés* très cher, avec une plus-value moyenne de un quart ou un tiers sur les estimations, les Biens ecclésiastiques furent *payés* fort mal, fort au-dessous du prix réel, par suite de l'incessante dépréciation des assignats, devenue énorme au bout des délais accordés. Comme mesure financière, la Vente des Biens nationaux aurait donc été d'un mince secours pour l'Etat. C'est à ce point que M. Lecarpentier, qui a donné pour épigraphe à son manuscrit ce mot de Mirabeau : « Si on ne les achète pas (les Biens), nous les donnerons », met en doute que, dans l'intention de ses promoteurs, la mesure fût proprement financière. La Constituante aurait voulu avant tout exproprier le Clergé afin de ruiner par là sa puissance politique.

En somme, M. G. Lecarpentier donne, sur l'importance des Biens ecclésiastiques, et sur leur acquisition, des conclusions de fait, exprimées en chiffres, en graphiques et en tableaux, qu'on ne peut accep-

ter qu'à titre « interlocutoire ». Ces conclusions indiquent, non pas ce qui est démontré, mais ce qui est à démontrer. Et justement, pour le démontrer, il faudrait étendre à la France entière l'enquête que M. G. Lecarpentier n'a pu faire que pour quelques régions. Mais ces exemples mêmes, fort bien choisis et minutieusement étudiés, sont ce dont il faut remercier l'auteur ; ils font le mérite et l'utilité de son consciencieux travail.

La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française, par Amédée Vialay. — L'ouvrage de M. Amédée Vialay appelle la même remarque générale. La meilleure part en est dans les détails précis qu'il apporte, dans des exemples donnés, empruntés à quelques quartiers de Paris et aux districts de Dijon, de Châtillon. de Semur et de Saint-Jean-de-Losne. Beaucoup plus riche en développements que le précédent, il pourra se lire après celui de M. Lecarpentier, qui renseigne plus vite, mais aussi moins en détail. De plus, M. Vialay a fait entrer dans son étude la question des Biens d'Emigrés. Enfin, il s'est préoccupé d'une autre question, très importante, à peine indiquée par M. Lecarpentier : celle des reventes et mutations qui eurent lieu après la première vente pour nombre de Biens, et qui influèrent sensiblement sur la condition de ceux-ci. Recherchant ce qu'est devenue la grande et petite propriété trente à quarante ans après la Révolution. M. Vialay estime, d'après quelques exemples, que les mutations dont la première vente, sous la Révolution, a donné le signal, profitèrent à la grande propriété, en lui donnant plus de mobilité, de souplesse, augmentèrent donc, ici, la richesse foncière, sans qu'on puisse constater des effets pareils pour la petite propriété (l'opinion opposée se trouve) dont, néanmoins, le fractionnement aurait été s'accroissant, augmentant ainsi le nombre des petits possédants. Nous signalons cet ordre de recherches, qui ne sont surérogatoires qu'en apparence, car les véritables, les durables résultats de la vente des Biens Nationaux, au point de vue économique et social, ne furent pas toujours immédiats, et ce n'est souvent qu'un quart de siècle après qu'on rencontre des faits capables de fixer l'historien sur la portée définitive de la révolution foncière accomplie.

M. Vialay se montre moins pessimiste que M. Lecarpentier sur l'utilité que la vente des Biens Nationaux peut avoir eue pour les classes pauvres. Recherchant quel esprit a inspiré la confiscation (premier et deuxième chapitres et chapitre IX), l'auteur estime, contrairement à l'opinion successivement soutenue par Tocqueville, Léonce de Lavergne, d'Avenel et Kovalewsky, que l'Assemblée Nationale « a vraiment voulu venir en aide aux classes pauvres en leur facilitant l'accès de la propriété ». Ces vues de l'Assemblée, constate-t-il, ne purent être appliquées, lors de la vente des biens de première

origine (Biens ecclésiastiques, 1790-1791 ; vendus, quant à la propriété rurale, avec leurs corps de ferme intacts, ils formèrent la grande et moyenne propriété) ; mais quand furent mis en vente les Biens de deuxième origine (Biens d'Emigrés et Biens communaux, 1793), l'Etat, fixant les conditions de la vente conformément au programme tracé par la première Assemblée, favorisa le morcellement, la petite propriété et l'accession des nouveaux venus. M. Vialay donne à cet égard plusieurs exemples. Il resterait à voir, il est vrai, dans quelle mesure la réaction, à partir de 1815, et avec son milliard distribué aux Emigrés en 1825 (si j'en crois un autre son de cloche, celui-ci aurait été insuffisant), a pu neutraliser l'effet de ces dispositions ; dans quelle mesure aussi, celles-ci, après toutes les reventes, et après 1815 et 1825, purent subsister. M. Vialay a bien constaté les destinées, qu'il trouve plutôt, quant à lui, difficiles, de la petite propriété après la Révolution, mais sans nous dire si le mouvement de réaction qui se développa dans le domaine foncier après 1815 et même avant, en ce qui touchait aux Biens d'Emigrés, y fut pour quelque chose.

D'une manière générale, pour ce qui est du point de vue économique, M. Vialay a conçu avec plus de largeur, de souplesse que M. Lecarpentier les conséquences de la Vente des Biens Nationaux. Sous le rapport politique, tout en croyant aux intentions vraiment démocratiques de l'Assemblée Nationale, il se montre à peu près aussi sévère que M. Lecarpentier. Il est entendu, comme dit M. Stourm, que la Révolution, malgré la Vente des Biens Nationaux, « a vécu dans la misère et abouti à deux colossales faillites ». MM. Lecarpentier et Vialay ne se sont pas fait faute de reprendre et de développer pour leur compte ces conclusions. Mais de même que le premier a peut-être trop insisté sur l'indifférence de l'Assemblée à la Vente en tant que mesure proprement financière, de même le second a trop taxé d'imprévoyance le pouvoir, dans l'échec financier de la mesure. Les émissions à jet continu d'assignats, infiniment au delà de la valeur du gage, ont déprécié ce papier-monnaie et produit dans la valeur réelle des paiements un abaissement de plus en plus grand. Mais le gouvernement révolutionnaire a-t-il fait cela de gaieté de cœur ? Quand l'Europe se jeta sur la France, comment trouver autrement des ressources financières pour repousser l'invasion (1) ?

Il reste qu'il y aurait à reprocher à M. Vialay (mais beaucoup moins qu'à M. Lecarpentier) d'avoir généralisé sur des données partielles, comme aussi à le louer d'avoir, dans la mesure où il a pu le faire sur des données précises, accompli son enquête avec une minu-

(1) C'est ce que put constater le maréchal Macdonald, en pleine Restauration, à la tribune de la Chambre des Pairs.

tie, une conscience dont les historiens et le public ne sauraient lui être trop reconnaissants.

La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution, par Marcel Marion. — MM. Lecarpentier et Vialay, venons-nous de le voir, ont trop généralisé sur des éléments partiels. L'inconvénient est, ici, réel, car il s'agit d'économie politique, où il n'y a que les faits qui comptent, les faits matériels et leur collection complète. Dans l'ordre social, où la passion, où les courants moraux sont des facteurs essentiels, les généralisations sont permises, nécessaires même. Si l'on ne peut pas conclure, des conditions de la propriété foncière dans telle région et des conditions sociales qui en résultent là, aux conditions des mêmes choses dans telle autre région, l'on peut fort bien admettre, au contraire, que la fondation de tel club, sur n'importe quel point de la France révolutionnaire, est symptomatique d'un fait politique très général, car c'est un fait politique très général, résultat lui-même d'un état d'esprit très général, qui a permis cette fondation. Il n'en va pas de même, disons-nous, dans l'économie politique, et particulièrement dans la Vente des Biens Nationaux : et si nous revenons là-dessus, c'est que, des trois récents ouvrages traitant de cette question, celui de M. Marcel Marion nous paraît être le seul où l'auteur ait pleinement adapté sa méthode à la nature du fait étudié et à l'état actuel des recherches.

Il a eu soin d'aller toujours du général au particulier. En effet, l'essentiel de son livre consiste en une étude spéciale des Ventes des Biens Nationaux dans les departements de la Gironde et du Cher. C'est vers ces exemples précis que le lecteur est sans cesse ramené. Du tableau des conditions générales de la vente et de l'achat dans tout le pays, l'on passe régulièrement à l'exposé des conditions particulières de la vente et de l'achat dans la Gironde et dans le Cher, deux départements sur lesquels l'auteur a non seulement la totalité des documents, mais une information personnelle. Et les chapitres alternent selon ce plan. Au chapitre qui étudie la mise des biens du Clergé à la disposition de l'Etat et la législation de l'Assemblée Constituante sur la vente des Biens Nationaux, succèdent aussitôt deux chapitres sur les Ventes des Biens Nationaux dans la Gironde et dans le Cher. De même pour les Biens d'Emigrés : d'abord, la législation de l'Assemblée Legislative et de la Convention, avec ses caractéristiques; les conditions générales dans lesquelles s'effectua la Vente de ces Biens de deuxième origine ; puis, immédiatement après, l'étude de la Vente de ces Biens dans la Gironde et dans le Cher. Nous sortons rarement de la Gironde et du Cher, où nous avons tant de moyens d'étudier les rapports du général au particulier, de ce qui aurait ou a pu être à ce qui a été positivement dans un cas donné. Lorsque nous en sortons cependant, nous sommes dûment avertis, et

un chapitre spécial réunit alors à part des données d'un ordre moins immédiat, celles sur la région de l'Ouest, par exemple. Enfin, détail important, l'auteur, en une série de chapitres, dans la dernière partie de l'ouvrage, nous montre amplement (autant qu'on le peut encore) ce que fut le *lendemain* de la Vente, ce lendemain qu'il faut bien connaître pour être au fait des résultats définitifs, réels, de la révolution foncière décrétée par les trois Assemblées. M. Marion a pu étudier de la sorte la Vente des Biens Nationaux sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, leurs cessions et leurs reventes ; les lois de 1814 et 1825 ; les rétrocessions aux familles des anciens propriétaires et la reconstitution partielle des anciennes propriétés territoriales.

Indiquons rapidement, maintenant, les conclusions de cet excellent ouvrage, conclusions que nous laissons au lecteur le soin de rapprocher de celles des deux ouvrages précédents. Celles-ci sont optimistes, peut-être même trop. « Souvent contraires aux desseins de la Révolution, dit M. Marcel Marion, les conséquences de la Vente des Biens Nationaux sont néanmoins considérables. » Et il distingue parmi ces conséquences : les progrès de la petite propriété en ressources et en nombre; les conséquences économiques plutôt favorables; des progrès considérables aussi dans la moyenne et la grande propriété. Enfin, l'on constate que la Vente des Biens Nationaux n'a pas affaibli en France le respect dû à la propriété. Parbleu! elle n'a fait que le déplacer.

Memento. — Sommaire de la *Revue Historique*, septembre-octobre 1908 : A. Chuquet : Le Général Dagobert avant la Révolution. (Ce futur général en chef de l'armée des Pyrénées était déjà un vétéran de la guerre de Sept Ans. M. Chuquet retrace sa carrière militaire depuis ces anciennes campagnes jusqu'à l'année 1788, qui le trouve major du bataillon des chasseurs royaux du Dauphiné.) Jacques Rambaud : Le Général Reynier à Naples. (Une des carrières les plus curieuses de l'Empire. Elle fut très prometteuse et très manquée. L'auteur étudie la mission du général à Naples, où il fut ministre de la Guerre, de 1806 à 1809.) E. Déprez : La Double trahison de Godefroi de Harcourt (1346-1347). (On sait que Godefroi de Harcourt favorisa, en 1346, la descente d'Edouard III en Normandie. Il le trahit lui-même plus tard pour le roi de France.) Le même : Une conférence anglo-navarraise en 1358 (Etude, çà et là rectificative, sur l'ouvrage de M. Siméon Luce : « Négociations des Anglais avec le roi de Navarre pendant la Révolution parisienne en 1358. » Ce traité ne serait pas, au contraire de ce que dit Luce, subordonné à la révolution de 1358 : il ne serait que la suite de projets d'alliance qui s'échelonnent de 1354 à 1358.) Paul Marmottan : Les débuts d'un grand diplomate. Jérôme Lucchésini à Come, en Pologne et à Sistow (1786-1792). (Premières armes de ce futur ministre prussien, dont Sorel a si bien étudié le rôle.) Bulletin historique : Antiquité grecque (1902-1907), par Gustave Fougères. Révolution et Empire (dernières publications), par Rod Reuss. Publications diverses, par G. Monod, Pays-Bas, par G. Bussemaker. Comptes rendus critiques et bibliographie.

Revue des Etudes Historiques, septembre-octobre 1908. P. Coquelle : Le Comte de Guerchy ambassadeur de France à Londres (1763-1767.) (Celui-là même qui eut les fameux démêlés que l'on sait avec le chevalier d'Eon. Etude de son rôle actif et utile pendant les négociations du malheureux traité de Paris, en 1763.) J. Depoin : 1° Etudes préparatoires à l'histoire des grandes familles palatines ; 2° le problème de l'origine des Comtes de Vexin. (Nous avons déjà signalé le grand intérêt de ces recherches généalogiques sur la troisième race.) E. Couvreu : Pichegru a-t-il trahi? (On sait que M. Ernest Daudet, dans un volumineux ouvrage, avait entrepris la réhabilitation de Pichegru. M. G.-G. Cantier, par contre, sur la couverture d'un ouvrage plus volumineux encore, a écrit hardiment le mot : trahison. M. Couvreu compare les deux ouvrages, cite d'autre documents et... évite de se prononcer. Nous voilà bien avancés !) Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

R.-M. Yerkes, Margaret Floy Washburn : *Animal behavior*, 2 vol., 6 fr. 25 chaque, New-York, Macmillan.

Lamarck, dans le manuscrit d'Harvard étudié récemment par Bashford Dean, s'exprime ainsi :

N'y a-t-il pas quelque signe constant ou particulier qui puisse nous faire comprendre qu'un être différent de nous-même éprouve un sentiment quand il est affecté, et peut-on toujours accepter comme un témoignage le mouvement correspondant qu'il exécute alors, ou, comme, en général, un animal ne donne pas d'autres signes de sentiment produit que les mouvements de ses parties, ces mouvements ne peuvent-ils pas souvent nous tromper et être dus seulement à *l'irritabilité* produite dans les parties de l'animal ? (Je ne connais aucun signe certain de la sensation produite, sauf un *cri* engendré par la douleur ; mais tous les animaux ne sont pas capables de donner un tel signe et ceux qui ont ce pouvoir n'en usent pas toujours).

Nous ne pouvons pas en effet connaître les sensations des animaux ; mais est-ce une raison pour cela de nier, comme l'ont fait les Allemands, Uexkull, Ziegler,... les sensations chez les animaux inférieurs, êtres qui semblent réagir mécaniquement vis-à-vis des actions nocives du milieu extérieur, est-ce une raison de nier la psychologie comparée ? La réponse à cette question doit dépendre du sens que l'on attache au mot : *sensation*. Pour le père jésuite Wasman, pour le professeur Lukas de Vienne, il implique la conscience ; aussi, quand on lit ces auteurs, on s'explique les protestations si vives de Uexkull et de Ziegler. On ne doit jamais oublier que la conscience ne peut se révéler par aucun signe objectif, qu'elle est en dehors du domaine des investigations scientifiques. Remy de Gourmont rappelle la curieuse comparaison analogique de Ribot : la conscience, c'est la veilleuse interne qui éclaire un cadran ; elle a sur la marche de l'in-

telligence la même influence, exactement, ni plus ni moins, que cette veilleuse sur la marche de l'horloge; il ajoute : « Savoir si les animaux sont doués de conscience est assez difficile, et peut-être assez inutile. »

Cette opinion semble être celle des nombreux savants américains, qui, dans ces dernières années, guidés par Jacques Loeb, R.-M. Yerkes, H.-S. Jennings, Watson, ont rassemblé une multitude de faits relativement aux « faits et gestes », au comportement (behavior) des animaux inférieurs et supérieurs.

Avec son livre sur la Souris dansante, *The dancing Mouse*, Yerkes a inauguré une nouvelle série d'ouvrages intitulée : **Animal behavior**, et qu'il dirige. Il rend compte d'études pratiquées au moyen de méthodes objectives, n'ayant rien de commun avec les méthodes employées généralement par les psychologues. Avec cet auteur, on se sent dans un domaine vraiment scientifique, celui de la biologie.

Les Souris dansantes sont de curieux petits animaux ataxiques qui présentent une agitation incessante et qui sont bien mal doués au point de vue des sens. Yerkes a reconnu qu'une jeune Souris, de trois semaines environ, entend pendant quelques jours de suite ; les adultes sont complètement sourds. En ce qui concerne la vision, l'auteur emploie le dispositif suivant : l'animal a à choisir entre deux passages : dans l'un, il recevra une décharge électrique, dans l'autre, il trouvera la nourriture ; la Souris apprend à faire un choix convenable en se servant de points de repère : ceux-ci sont des cartes diversement éclairées qui garnissent les portes d'entrée ; il suffit d'une très faible différence d'éclairement entre les deux cartes pour que l'animal trouve le chemin convenable ; en revanche, il est incapable de distinguer entre cartes de différentes couleurs, formes ou tailles. Bref, la vue ne semble pas avoir une grande importance dans la vie de la Souris dansante ; ce Mammifère, sourd, se trouve, au point de vue de la vision, au même rang que les animaux inférieurs, qui réagissent à des changements de l'intensité lumineuse et vis-à-vis des corps en mouvement ; et cependant il est susceptible de dressages compliqués.

Les expériences sur la formation des habitudes ont ce grand intérêt de montrer que celle-ci a lieu même chez des animaux privés de la plupart de leurs sens. Les recherches toutes récentes de J.-B. Watson sur les réactions des Rats blancs sont des plus convaincantes à cet égard. Ces Mammifères sont exercés à parcourir un labyrinthe assez compliqué ; successivement on les prive de tous leurs sens ; la vision ne paraît jouer aucun rôle : les Rats aveugles apprennent aussi vite que les Rats normaux ; les sensations olfactives ne paraissent pas intervenir non plus ; de même les sensations tactiles : on peut enlever les vibrisses sans modifier la vitesse de l'apprentissage ;

l'audition peut être également exclue, ainsi que les sensations gustatives. Il est vraiment extraordinaire qu'un Rat privé ainsi de tous ses organes sensoriels puisse s'orienter avec aisance dans un labyrinthe, en faisant des tours et des détours, sans jamais se tromper, après un apprentissage convenable. Un être humain, d'après Watson, serait probablement incapable de le faire dans les mêmes conditions.

Cependant, en lisant les travaux de Yerkes et de Watson, j'ai pensé à Miss Helen Keller, dont l'histoire si extraordinaire a été racontée dans le *Mercure de France* du 16 août dernier. Sur le tard, une intelligence vraiment merveilleuse s'est développée chez cette pauvre fille, sourde-muette-aveugle ; pendant longtemps l'intelligence était restée à l'état latent, mais « l'enfant sourde-aveugle avait hérité de l'esprit d'ancêtres voyants et entendants un esprit fait à la mesure des cinq sens » ; elle dut être influencée, à son insu même, par la lumière, la couleur, le son transmis par le langage qu'on lui enseigne, et que les cellules de son cerveau étaient prêtes à recevoir.

Il ne faut jamais oublier que les réactions actuelles d'un être vivant, homme ou animal, dépendent non seulement du présent, mais encore de tout le passé. Telles sensations qui, comme les sensations visuelles, ont joué dans le passé un rôle important dans l'acquisition de ces réactions, peuvent cesser maintenant d'être indispensables pour leur accomplissement.

Il ne faudrait pas cependant réduire trop le rôle des sensations dans la vie actuelle d'un animal supérieur. Toute une série d'expériences faites sur le Chien sont des plus intéressantes à cet égard.

Voici d'abord celles de G. van T. Hamilton. Un Chien est enfermé dans une cage qui peut s'ouvrir par l'un ou l'autre de quatre leviers qui diffèrent entre eux, ou par la couleur, ou par l'odeur, ou par les deux à la fois ; un signal de même couleur et de même odeur que le levier qui est susceptible, à l'instant considéré, d'ouvrir la porte est placé à quelque distance devant l'animal ; on lui apprend à presser sur le levier correspondant, en le comparant avec le signal. Toutefois, au bout d'un certain temps, le Chien trouve spontanément un moyen de sortir de la cage qui exige moins d'attention : il presse successivement sur les leviers jusqu'à ce qu'il tombe sur celui qui ouvre la porte.

Nicolaï, Zeliony, eux, ont appliqué une méthode qui, en physiologie, a donné d'excellents résultats : la méthode du savant russe Pawlow, dans laquelle on mesure la sécrétion salivaire. Au moment où l'on provoque la salivation par un procédé purement physiologique, on fait voir au Chien toujours le même objet de couleur ou de forme déterminée, ou bien on lui fait entendre un certain accord musical ; au bout d'un certain temps, l'animal salive à la seule vue de l'objet ou à la seule perception de l'accord. Nicolaï a constaté ainsi que le

Chien sait distinguer entre cercle et carré, et même entre pentagone et hexagone ; on présente à l'animal pendant qu'il mange un cercle lumineux ; après plusieurs essais, il salive à la seule vue du cercle ; quand on remplace le cercle par un carré, la salivation est moins abondante. De même Zeliony est arrivé à des considérations très intéressantes relativement à la finesse du sens de l'ouïe chez le Chien ; il suffit, par exemple, de diminuer d'un quart de ton la hauteur d'un son qui produit habituellement un certain réflexe, pour que celui-ci diminue ou disparaisse ; dans un accord, on ne peut pas remplacer, ajouter ou supprimer un ton, sans qu'il se produise immédiatement des troubles, des réflexes. Se serait-on attendu que la salivation pourrait nous renseigner sur le sens musical chez le Chien ?

I

Chez les animaux inférieurs, les problèmes sont plus difficiles à résoudre, car les comparaisons analogiques avec l'homme ne valent plus grand'chose. Le grand péril a été « l'anthropomorphisme » : pendant longtemps nous avons peuplé les animaux inférieurs de nos sensations, de nos pensées, de nos sentiments, de nos vertus et de nos vices. Mais maintenant l'analyse scientifique a réussi à montrer que même les animaux qui paraissent « capricieux » réagissent mécaniquement.

Une réaction très générale chez les animaux les plus inférieurs est la suivante : toutes les fois qu'un individu subit une variation quelconque, il tend à tourner sur lui-même, à faire demi-tour, et il lui arrive ainsi d'éviter souvent la variation nuisible. Pour les diverses excitations on observe la même réponse ; celle-ci est encore la même, quelle que soit la position de l'excitant. Un Insecte fait demi-tour quand on place devant lui une lumière, et fuit ainsi la lumière ; mais la même réaction a lieu quand on dispose la lumière sur le côté de l'animal ou même en arrière : dans ce dernier cas, l'animal peut venir s'y brûler. Il réagit mécaniquement toujours de la même façon à une variation de l'éclairement. Un Infusoire se comporte de même vis-à-vis d'une substance chimique.

En définitive, les animaux inférieurs, Mollusques aussi bien qu'Infusoires, se présentent à nous comme des « machines marchantes » dirigées par certaines forces extérieures, et chez lesquelles les variations de ces forces peuvent déclancher certains mouvements assez simples et toujours les mêmes (rotations, reculs).

« Machines », c'est là une façon de parler. En réalité, les machines animales diffèrent beaucoup des machines employées dans l'industrie. L'état de la matière vivante change incessamment, et se trouve être, en quelque sorte, la résultante de toutes les réactions passées. On n'est pas en droit de nier, même chez les animaux les plus inférieurs,

les sensations ; mais chez eux, celles-ci doivent être peu variées, être surtout des sensations purement chimiques qui vraisemblablement se ressemblent beaucoup les unes et les autres.

Or, la vie « psychique » résulte d'un *pouvoir associatif* s'exerçant entre les diverses sensations. Chez les animaux inférieurs, où il y a encore peu d'éléments à combiner, la « mémoire associative », le « psychisme », est encore très rudimentaire. Celui-ci prend, au contraire, un développement notable dès que les organes des sens se perfectionnent, surtout dès que l'œil devient un appareil dans lequel les images des objets extérieurs peuvent se former.

Le livre du Professeur Marguerite Washburn, *The animal Mind*, est intéressant parce qu'il donne un exposé de tous les récents travaux concernant les manières de réagir des animaux inférieurs ; il est conçu d'une façon scientifique ; les discussions sont judicieuses et prudentes ; toute une série de chapitres nous montrent les progrès des diverses sensibilités dans la série animale.

On y trouve une discussion fort bien faite des divers signes du psychisme. Pour beaucoup, « apprendre », « choisir » sont des critères suffisants. Tel ne paraît pas être l'avis de Miss Washburn. Il y a en effet bien des façons d'apprendre. Le bois d'un violon dont on a joué beaucoup résonne mieux qu'au début : il a « appris » à vibrer à l'unisson des cordes ; ici, il n'y a rien de psychique ; dans une forge, les muscles des ouvriers subissent des modifications lentes qui les rendent plus aptes à agir dans l'acte de battre le fer ; ils « apprennent », mais « apprendre » a dans ce cas un tout autre sens que celui où un apprenti se met rapidement au courant de son nouveau métier, etc., etc. « Choisir » signifie également des choses bien différentes. Pour le biologiste américain Jennings, auteur d'une théorie devenue célèbre, celle des « essais et erreurs », les animaux inférieurs seraient capables de choisir entre actes utiles et actes nuisibles ; ils effectueraient une multitude d'essais, et ensuite élimineraient les essais qu'il considère comme des erreurs de la part de l'animal. En un mot, il y aurait une « sélection » des mouvements, comme Darwin a supposé qu'il y a une sélection des formes. Mais Jennings s'est manifestement trompé, et l'analyse du déterminisme des mouvements des animaux inférieurs faite en appliquant les principes posés par l'illustre Lœb a montré que ces animaux, loin d'être capables de choisir, sont au contraire *assujettis* aux forces du milieu extérieur.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Léon Duguit : *Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat*, Alcan, 2.50. — Louis Fiaux : *Un nouveau régime des mœurs*, Alcan, 3.50. —

Alfred Naquet : *Vers l'Union libre*, Félix Juven, 3.50. — Paul Clerc : *Les Sociétés de secours mutuels et l'organisation des retraites pour la vieillesse en France*, Arthur Rousseau, Prix non marqué. — Maurice Pitavy : *Un nouveau service public: l'assistance aux vieillards et aux incurables*, Arthur Rousseau, Idem. — Florent Matter : *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, Plon-Nourrit, 3.50.

De toutes les théories de l'Etat, celle de M. Léon Duguit, qu'il expose et résume dans **Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat**, est la plus radicale à l'abord ; cet auteur nie tout droit à l'Etat. Seulement, comme il nie de même tout droit à l'individu, on ne voit pas très bien ce qui est changé. Il m'importe peu que ce soit au nom d'un droit subjectif ou d'un fait objectif que l'on m'impose des corvées et des taxes, ce que je demande c'est que les unes et les autres soient légères. Or, rien ne m'assure qu'il en sera ainsi dans l'Etat de M. Duguit. « Les individus qui détiennent la force auront seulement le pouvoir d'organiser une réaction sociale contre ceux qui violeront la règle fondée sur l'interdépendance qui unit les hommes. » Mais de cette formule alambiquée, on peut faire sortir n'importe quelle tyrannie, et ce n'est pas la peine de tourner en ridicule la Déclaration des Droits de l'homme, dont les 17 articles, s'ils ouvraient droit au recours pour excès de pouvoir devant un sur-Conseil d'Etat, constitueraient une défense de la liberté bien préférable. D'autant qu'inefficace au point de vue de l'individu, la théorie de M. Duguit est insatisfaisante à celui de l'Etat. L'Etat a une autre mission que de contrôler et surveiller les actions privées, il maintient et améliore le corps social, il fortifie et dirige le corps national, il pacifie, éclaire et consulte le corps politique, il protège et harmonise ce qu'on pourrait appeler le corps institutionnel ; il est, suivant le mot profond d'Hauriou, l'institution des institutions. Or l'Etat de M. Duguit est incapable de ces efforts variés et élevés ; l'auteur semble s'en apercevoir puisqu'il élargit sa conception sur un point, celui de la philanthropie; mais du moment qu'il altère gravement, pour la compléter, sa règle d'indépendance sociale, autant vaut qu'il aille plus loin et qu'il ne se repose pas trop, pour l'élaboration du bien social, la seule chose, n'est-ce pas, qui importe, sur la bonne volonté des syndicats corporatifs et le désintéressement des associations de fonctionnaires. Sur ces dernières je me suis déjà exprimé (janvier 1907) ; quant aux autres, et sans nier leur rôle de stabilisation sociale, il faut convenir qu'ils tendent presque fatalement à des conceptions professionnelles bien étroites et parfois bien gênantes, comme celles des maîtrises d'autrefois. L'Etat, au point de vue positif de sa représentation, doit être mieux qu'un groupe de délégués du travail et de mandataires de la bureaucratie. Ce n'est pas à dire que le groupe d'issus du scrutin d'aujourd'hui soit l'idéal. Mais on peut agir, même par des procédés d'organisation politique, sur leur psychologie, et telle réforme que M. Duguit indique presque en pas-

sant, et d'ailleurs favorablement, la représentation proportionnelle, ferait plus que tous les syndicats et toutes les théories d'interdépendance, pour la réalisation de la raison et de la concorde sociales.

§

Mais le caractère français n'est pas favorable à ces petites améliorations de détail, il lui faut des réformes générales absolues et d'autant plus discutables. Un soir une femme honnête est arrêtée et brutalisée sur les boulevards par deux inspecteurs de la police des mœurs. En Angleterre, les deux détectives auraient goûté de la prison, et la leçon aurait servi à leurs collègues. En France, à peine s'ils eurent une punition disciplinaire, mais, par contre, de tous côtés on réclama la suppression de la police des mœurs. Ainsi fait M. Louis Fiaux dans son livre : **Un Nouveau Régime des mœurs**. Pourtant la question est délicate, et les deux intérêts du respect des passantes et de la salubrité sexuelle peuvent être également sauvegardés. Si les statistiques que cite la Préfecture pour 1906 sont exactes (1 ou 2 inscrites malades sur 100 dans les maisons, contre 9 à 10 en ville), c'est la légitimation des établissements officieux qui en ressort, et s'il est vrai que 1 femme sur 4 parmi les insoumises arrêtées est reconnue malade, cela plaide en faveur de la soumission générale des professionnelles. Il est vrai qu'on ne sait pas où commence la professionnelle, et que celles qui se font arrêter constituent dans le noble bataillon de Cythère une sorte de vilaine compagnie de discipline, et enfin que les statistiques sont peut-être trompeuses. Les partisans de l'abolition de la police des mœurs ne manquent pas de leur côté de chiffres, de documents et d'enquêtes, et peut être en effet que là, comme presque partout, la liberté la plus large présenterait moins d'inconvénients que la plus vigilante réglementation. Il faudrait surtout dissocier les points de vue, le moral et l'hygiénique, ne pas s'indigner un peu naïvement, comme M. Fiaux, que le *voluptuarium* offre à ses visiteurs des tableaux vivants de goût antique et même saphique, et réserver sa vertueuse colère pour le caractère obligatoire des rites, lequel est à la fois vraiment bestial et morbo-fatal ; c'est même depuis que les prêtresses de temples nouveaux dites maisons de passe ont conquis une certaine liberté de refus que leur santé est devenue satisfaisante. Quant au danger de contamination, il semble qu'on pourrait le restreindre sans faire appel à la police des mœurs, ce qui enlèverait toute raison d'être à celle-ci ; il suffirait d'allouer une prime assez généreuse à toute femme malade qui viendrait se faire soigner dans des cliniques municipales du quartier ; la seule précaution qui serait alors prise contre elles serait de leur marquer le corps d'une inscription difficilement effaçable ; le consommateur serait averti, donc protégé ; la femme n'aurait rien à dire puis-

que tout se passerait de façon discrète, que son traitement serait mieux que gratuit, lucratif! et qu'une fois bien guérie elle pourrait se faire effacer l'inscription fâcheuse par la clinique officielle. Il semble ainsi qu'avec quelques dizaines de mille francs on mettrait la jeunesse parisienne à l'abri de toute fâcheuse contagion. Ce rôle thérapeutique et prophylactique conviendrait mieux aux municipalités que la fonction policière ou paternelle d'aujourd'hui. Non pas que les maisons d'illusion soient quelque chose d'estimable! Mais le meilleur moyen de faire disparaître ces produits nouveaux de la civilisation, ce serait encore la franchise et la liberté : les femmes libres dans le *voluptuarium* libre! Cavour aurait applaudi à la formule, et les deux héros de *l'Education sentimentale* qui songent mélancoliquement à la dernière page du livre : « C'est peut-être là ce que nous avons eu de meilleur! » n'auraient pas dit non.

I

De la prostitution au mariage il n'y a qu'un pas, dirait un mauvais plaisant. Franchissons-le avec M. Alfred Naquet, qui s'exprime justement ainsi, page 260 de son nouveau livre. Est-il vrai que, comme ce Père du Divorce le vaticine, nous courions **Vers l'Union libre ?** Ce ne serait pas impossible. Lors des représentations d'*Un Divorce*, de M. Paul Bourget, un journal consulta ses lecteurs, et ce n'est pas un symptôme à négliger que sur 7.000 réponses il y ait eu 1.500 votes pour l'union libre. Plus curieux, encore, que le tiers de ces suffrages émanât de femmes, car on devine bien ce que l'homme gagnera à l'union libre, mais non la femme, sinon de collectionner des bébés de provenance diverse. Toute cette consultation est d'ailleurs intéressante ; on y voit que les partisans et les adversaires de l'indissolubilité s'équilibrent, exactement chez les femmes, presque chez les hommes, et que de toutes les solutions du problème, c'est l'actuellement légale qui a le moins d'approbateurs, 1 sur 15 ou 16 seulement; comme toujours ce qui existe est moins beau que ce qu'on souhaite. Mais que valent au juste ces consultations, ces votes émis au sortir d'une représentation échauffante? M. Alfred Naquet triomphe de ce qu'il y ait eu une légère majorité en faveur du divorce « dans un milieu où tout était de nature à faire prévoir un résultat contraire » ; mais un de ses adversaires pourrait lui rétorquer que le public théâtral se recrute plutôt dans un monde joyeux, désœuvré et plus favorable à l'union libre ou mi-libre que les humbles ménages réguliers qui le soir restent chez eux, ayant à se lever de grand matin le jour suivant. La question mariage-divorce reste donc entière, heureusement pour les chroniqueurs, dramaturges et polémistes. En principe, la liberté des deux conjoints semblerait devoir être la règle, mais l'embarrassant c'est que, dans le mariage, il y a souvent un tiers,

l'enfant. Eh bien, dira-t-on, qu'on distingue ! Pour les mariages sans enfants, liberté absolue, jusqu'à la répudiation inclusivement. Pour les mariages avec enfants, restriction, surtout obligation, comme avec l'ancien art. 305 du Code civil, d'assurer l'entretien de l'enfant. Cela se pourrait. Mais quand on n'est pas intéressé dans la question, comme on trouve drôle cette rage de se remarier chez des gens qui ont eu déjà à se plaindre du mariage ! Se séparer quand on ne s'entend pas, rien de mieux, et si j'étais moins épris de liberté et plus enclin à faire le bonheur des autres par force, je proposerais l'organisation de tribunaux familiaux qui obligeraient les conjoints acariâtres à vivre chacun de son côté. Mais une fois bien disjoints, pourquoi, saprelotte, ne pas se tenir tranquille avec ses enfants chez soi ? Dans tout ce qui précède, je considère le mariage au point de vue contractuel ; tout change si on se met au point de vue institutionnel, pour lequel je renvoie à l'admirable théorie de l'institution d'Hauriou, qui ouvre son *Précis de droit administratif* de 1906 ; mais, même au point de vue contractuel, reste la question d'honneur ; si j'ai juré à celle que j'épouse de n'avoir pas d'autre femme, elle vivante, quel article de loi, quel tribunal me relèvera de cet engagement ? Ainsi s'entrechoquent sans fin les arguments pour, et les arguments contre, et tous de façon bien oiseuse, car ce n'est ni le divorce, ni l'union libre, ni même le communisme, que finit par envisager très loyalement M. Naquet, qui supprimeront les tristesses des amours mal partagées et des unions mal assorties. Si les hommes commençaient par se guérir de leur brutalité, et les femmes de leur acariâtreté, et tous de leur égoïsme, le bonheur conjugal serait mieux garanti qu'avec toutes les lois présentes, passées et futures. Alors, si on en restait où nous sommes ? En dépit de son anarchisme théorique, l'Union libre provoquerait une effroyable quantité de procès, de réclamations, de contestations, et pour quel piètre résultat ! Je plains la pauvre femme qui aurait une demi-douzaine de gosses d'une demi-douzaine de progéniteurs et qui aurait à faire rentrer chaque mois une demi-douzaine de pensions alimentaires.

§

Peut-être est-ce parce que les unions conjugales sont de moins en moins ce qu'elles devraient être qu'il se fonde tant de sociétés de secours mutuels. Leur pullul est si confiant que certains se reposent sur elles du soin de résoudre le problème social, ou tout au moins celui des problèmes sociaux qui nous semble le plus irritant, la garantie de l'avenir. M. Paul Clerc, par exemple, qui étudie **Les Sociétés de secours mutuels et l'organisation des retraites pour la vieillesse en France et en Belgique**, ne cache pas ses sympathies pour la solution adoptée par nos voisins. Pas d'obli-

gation, pas de gêne patronale, mais aide généreuse de l'Etat à celui qui fait un effort personnel, et appel loyal aux sociétés mutualistes. Le jeune homme de 20 ans qui veut épargner 0 fr. 10 par jour, soit 3 fr. par mois, jouira à 65 ans d'une rente de 796 fr. 86, bien supérieure à celle que la Nouvelle-Zélande, dont on parle tant, sert aux travailleurs : 450 fr., sans, il est vrai, leur demander autre chose que des impôts généraux, d'ailleurs assez lourds. L'Allemagne, elle, ne contribue aux pensions ouvrières que pour un forfait annuel de 62 fr. par pension, mais elle rend les pensions obligatoires; celles-ci sont au plus de 225 fr. et à partir de 70 ans. La loi allemande est de 1889 et la loi belge de 1900, ce sont donc des pays monarchiques qui ont pris les devants, et de beaucoup, dans cet ordre d'idées ; la loi zélandaise est de 1898, et la loi française est encore à l'étude ; on avait fait d'abord une sorte de régime allemand, mais plus généreux : des pensions de 360 fr. à partir de 60 ans ; comme la charge pour le trésor devait être considérable, on avait fixé un forfait 100 millions par an ; en ce moment l'idée du forfait est abandonnée. On cherche. Ce qui permet d'attendre, c'est que nous avons depuis le 14 juillet 1905 une loi sur l'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux incurables qui rend à peu près les services de la loi allemande et qui fait que, sans la préoccupation électorale, le Parlement se contenterait vraisemblablement d'une simple aide apportée, comme en Belgique, aux valides qui veulent s'assurer. Mais le pays sera si solidement et si difinitivement tenu par ce **Nouveau service public**, comme dit M. Maurice Pitavi dans l'excellente étude qu'il a naguère consacrée à la loi de 1905, qu'on comprend les efforts angoissés de nos bons politiciens pour tisser ce fin réseau d'où l'électeur ne bougera enfin plus !

§

La préface que Maurice Barrès a mise au livre de M. Florent Matter, **l'Alsace-Lorraine de nos jours**, cite deux mots précieux, l'un d'un magistrat allemand : « L'éloignement réciproque entre les deux populations grandit chaque année » ; l'autre d'un professeur allemand : « Ce peuple tient à la France par toutes ses fibres. » Il est bon de penser à l'Alsace-Lorraine et, n'en déplaise à l'ombre de Gambetta, d'en parler. Croire qu'on supprime ce qu'on passe sous silence est pur enfantillage. Or, les spectres d'un certain genre sont nombreux encore et on doit se mettre de temps à autre à les compter sur ses doigts. D'abord la plus douloureuse, la Pologne. Le Père Gratry disait : « L'Europe est en état de péché mortel depuis le partage de la Pologne. » Puis les provinces baltiques, y compris la Finlande et le Slesvig. L'Irlande, et peut-être l'Ecosse. L'Italia *irredenta*. La Roumanie non roumaine, toutes les petites chrétientés des Balkans. On

voit que l'Alsace-Lorraine n'est pas seule à attendre le jour réparateur. Ce jour, quand luira-t-il et comment? C'est le secret des dieux, *patientes quia æterni*. Dire qu'en 1848 tout aurait pu s'arranger si facilement ! Mais les républicains français n'ont vraiment pas de quoi être fiers devant l'histoire. Ceux de 1793 ont tout ruiné, y compris la Pologne, et ceux de 1848 n'ont rien relevé. Encore auraient-ils pu mettre la main à la pâte. Aujourd'hui nous en sommes réduits à faire des conjectures. Les Etats-Unis d'Europe! Pauvre Victor Hugo, s'il revenait, il trouverait qu'ils s'éloignent plutôt. Quant à la question qui nous préoccupe, nous, plus vivement, les avis diffèrent; les gens d'un optimisme robuste rêvent d'un état indépendant bilingue, comme le Luxembourg ou la Suisse, tandis que d'autres, d'une confiance plus vigoureuse encore, ne reculent pas devant la solution nietzschéenne qui, du moins, comporte crânerie et élégance. Qui sait ! je vois d'ici Jaurès et Hervé maîtres du pays et envoyant les hommes par cent mille sur le front tout en fumant d'exquis cigares et en tonitruant de patriotiques proclamations. Plaisanterie à part, tout se voit. « Tourne, tourne, roue fatale! » comme chantaient les Paysans de Jean de Leyde. J'ai proposé, pour mon humble part, une autre solution : proclamer roi de France le kaiser Guillaume qui n'aurait plus ainsi de raison de conserver à l'Alsace-Lorraine son caractère de terre d'empire. Guillaume de Brandebourg serait à la fois empereur d'Allemagne, roi de France et prince d'Austrasie. Les trois pays auraient un Conseil fédéral commun auquel les autres états pourraient adhérer peu à peu. Ainsi Guillaume deviendrait le Charlemagne de l'Europe. Je dois à la vérité de reconnaître que l'idée, qui est aussi celle de Vacher de Lapouge, n'a trouvé aucun écho ni d'un côté du Rhin ni de l'autre.

Memento. — Jules Jeanneroy : *Associations et syndicats de fonctionnaires, étude législative*, Hachette, 3 fr. 50. Le syndicalisme fonctionnariste sera assurément très profitable aux fonctionnaires, surtout aux présidents et secrétaires des syndicats, mais on ne voit pas ce qu'il rapportera au contribuable, sinon une hausse des impôts, ni au simple passant, sinon un renforcement de la courbache administrative. Mais, à ce propos, qu'est donc devenu le fameux « Projet de loi sur les garanties de la Liberté individuelle » que M. Clemenceau déposa sur les bureaux du Sénat quand il n'était pas encore ministre? (*Journal officiel*, 1905. Documents parlementaires. Sénat. Annexe. n° 334, p. 63.) Voilà trois ans qu'il règne et il n'a pas trouvé un moment pour se réoccuper de cette question qui lui tenait tant à cœur avant de régner ! Etrange ! — L. de Beauriez : *Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre*. Perrin, 2 fr. 50. Détails curieux ; il y a eu un ordre de jésuitesses anglaises au XVIe siècle que le pape Urbain XIII abolit en 1631. — Mureau : *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat à Angers en 1800*. — Albert Jounet : *Le Modernisme et l'infaillibilité*. Emile Nourry. L'auteur, qui se définit libre-penseur catholique, pro-

pose au Saint-Siège de signer un Concordat avec la recherche scientifique, et adjure directement le Pape de déclarer s'il a ou non engagé son magistère infaillible dans le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi*. Le Pontife n'a pas répondu. Mais pouvait-il même répondre ? Assurément l'Eglise a besoin, comme tout ici-bas, d'être réformée, mais cette réforme ne peut venir que de son chef, et non de simples laïques, même croyants, mystiques et grands poètes comme Albert Jounet.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les Animaux en justice, Procédures en excommunications, par Edouard-L. de Kerdaniel (1 vol. in-18, 1 fr. 50.), H. Daragon éditeur, Paris. — *L'Homosexualité ou le troisième sexe en Allemagne* (Journal de droit international privé, 1908, nos VII-X).

M. Edouard-L. de Kerdaniel, qui a précédemment publié des *Recherches sur l'Envoutement* et une étude sur *les Sorciers de Savoie*, s'occupe, dans un trop court volume, des **Animaux en justice, Procédures en excommunications**. Il analyse quelques-unes de ces procédures singulières suivies jadis contre les animaux, et particulièrement les insectes qui dévastaient une contrée.

Dès le début de la dévastation, les populations imploraient la miséricorde divine, et, si leurs prières n'étaient pas exaucées, elles n'hésitaient pas à instruire régulièrement contre les insectes et animaux nuisibles.

En 1479, une instance est engagée, sur la demande de Thuring Fricard, chancelier de la république de Berne, contre les chenilles ; Jean Perrotet, de Fribourg, célèbre jurisconsulte, est nommé avocat d'office, pour prêter à ces insectes l'appui de sa parole.

Le 23 septembre 1543, les syndics et conseillers de la ville de Grenoble décident de s'adresser à l'official, afin que celui-ci procède juridiquement contre des chenilles et des limaces qui causent de grands ravages dans le pays.

Le 13 avril 1547, les consuls de Romans donnent procuration à deux avocats de soutenir devant le vicaire général de Valence un monitoire contre les chenilles, verpillières, rats et autres animaux nuisibles, et de demander contre ces bêtes des lettres de malédictions, en leur offrant, pour s'y retirer, un champ de 30 sétérées.

En [illegible], nouvelle instance dirigée, dans ce même diocèse de Valence, également contre des limaces.

A la fin du XVIIe siècle (1690), les chenilles dévastaient les environs de Pont-du-Château, en Auvergne. « Pour se délivrer du fléau, les habitants de cette ville présentèrent au vicaire général de l'évêque de Clermont une requête où ils concluaient à ce qu'un curateur fût donné à ces insectes, et à ce que, *servato juris ordine*, les dites bestioles fussent condamnées à vider, pieds et mains, les lieux où elles s'étaient témérairement établies. Le grand vicaire ne crut pas devoir obtempérer immédiatement à ces réquisitions ; il

se contenta de prescrire des prières publiques. Alors le peuple courroucé s'assembla, et prit la résolution de s'adresser au bailli, dans le but d'obtenir justice. Ce magistrat nomma un curateur aux chenilles et la contestation s'engagea. A la fin, le juge, les parties ouïes, enjoignit aux malignes bêtes de quitter les fonds cultifs désignés au procès, et de se retirer *en un petit pasquier*, où il fut dit qu'elles pourraient désormais vivre à leur guise.

Ces procédures étaient suivies dans les formes régulières. L'instance débutait par une requête qu'un procureur adressait au juge ecclésiastique. La plus grande précision était apportée dans la rédaction de cette requête. On énumérait les champs dévastés, on évaluait le dommage, en même temps que, pour éviter un cas de nullité par désignation insuffisante du défendeur, on donnait une longue et minutieuse description des animaux dévastateurs.

M. Edouard L. de Kerdaniel reproduit le texte d'une de ces requêtes :

Messieurs, ces pauvres habitants qui sont à genoux, les larmes à l'œil, recourent à votre justice, comme firent autrefois ceux des îles Majorque et Minorque, qui envoyèrent vers Auguste César pour demander des soldats, afin de les défendre et exempter du ravage que les lapins leur faisaient : vous avez des armées plus fortes que les armées d'un empereur pour garantir les pauvres suppliants de la faim et nécessité de laquelle ils sont menacés, par le ravage que font ces bestioles qui n'épargnent ni blés, ni vignes ; ravage semblable à celui que faisait un sanglier, qui gâta toutes les terres, vignes et oliviers du royaume de Calidon, dont parle Homère, dans le premier livre de son *Iliade*, ou de ce renard qui fut envoyé par Thémis à Thèbes, qui n'épargnait ni les fruits de la terre, ni le bétail, attaquant les paysans mêmes. Vous savez aussi les maux que rapporte la faim. Vous avez trop de douceur et de justice pour les laisser engager dans cette misère qui contraint à s'abandonner à des choses illicites et cruelles. *Nec enim rationem patitur, nec ulla æquitate mitigatur; nec prece ullâ flectitur esuriens populus.* Témoins les mères dont il est parlé au quatrieme des Rois, qui, pendant la famine de Samarie, mangèrent les enfants l'une de l'autre : *Da fillum tuum, et comedamus hodie , et filium meum comedemus cras ; coximus ergo filiam meum, et comedimus quid turpe non cogit fames, sed nihil turpe, nihilve vetitum esuriens credit, sola enim cura est, ut qualicum sorte inuetur.* La mort qui vient de la famine est la plus cruelle autant qu'elle est pleine de langueurs, débilités et faiblesses du cœur, qui sont autant de nouvelles et diverses espèces de mort.

Dura quidem miseris, mors est, mortalibus omnis
Et pereiisse fame. Res una miserrima longe est.

Et Avian Marcellin dit, *Mortis gravissimum genus, et ultimum malorum fame perire.* Je crois que vous aurez compassion de ce pauvre peuple, si on vous le représentait par avance en l'état qu'il serait réduit si la faim l'accablait.

Hirtus erat crinis, cana lumina, pallor in ore.
Labia incarna siti, scabri rubigine dentes.

Dura cutis, per quam spectari viscera possunt.
Ossa sub incurvis extabant ariba lumbis ;
Ventus erat, pro ventre locus.

Les Gabaonistes, revêtus d'habits déchirés, et les visages affamés avec des contenances toutes tristes, firent pitié et compassion au grand capitaine Josué, et en cet état obtinrent grâce et miséricorde.

Les informations et visites qui ont été faites par vos commandements, vous instruisent suffisamment du dégât que ces animaux ont fait. En suite de quoi, on a fait les formalités requises et nécessaires, ne restant plus, maintenant, que d'adjuger les fins et conclusions prises par la requête des demandeurs, qui sont civiles et raisonnables, sur lesquelles il vous plaira de faire réflexion et à cet effet leur enjoindre de quitter le lieu et se retirer dans la place qui leur sera ordonnée, en faisant les exécrations requises et nécessaires, ordonnées par notre mère Sainte Eglise, à quoi les pauvres demandeurs concluent.

Sur cette requête, le juge ordonnait la citation des insectes. L'huissier se transportait à leur domicile et les assignait à comparaître, en personne, devant le magistrat compétent, au jour et à l'heure indiqués. Cette assignation qui, bien entendu, laissait les assignés parfaitement indifférents, était renouvelée trois fois. Ensuite le tribunal donnait défaut et passait outre.

Le procès se déroulait alors comme un procès ordinaire. Un curateur et un avocat d'office étaient donnés aux animaux défaillants et la discussion s'engageait entre l'avocat des plaignants et l'avocat des animaux dévastateurs. Un temps très long s'écoulait parfois avant qu'on abordât le fond du débat, car l'avocat des défendeurs ne se faisait pas faute de soulever tous les moyens de procédure. Certains avocats consacrèrent leur réputation par l'ingéniosité dont ils firent preuve au cours de ces procès.

Ces causes étaient assez recherchées par les jurisconsultes ; le président de Thou nous assure que Barthélemy Chassanée, mort premier président du parlement de Provence, se fit connaître très jeune, en défendant les rats du diocèse d'Autun. Il sut montrer dans cette circonstance tant d'éloquence et d'habileté que ce procès lui valut une grande célébrité.

C'est ainsi que, l'assignation étant régulière en la forme, il obtint pourtant qu'on l'annulât sous prétexte que, l'action intentée intéressant tous les rats, il était illégal d'en citer seulement quelques-uns. Adoptant ses motifs, le juge enjoignit de réassigner les rats, par l'entremise des curés de chaque paroisse d'Autun, à l'aide d'une publication faite au prône. Fier de son succès, Chassanée ne s'arrêta pas là. Il parvint à démontrer que les délais pour comparaître, quoique considérables, n'étaient pas encore suffisants : il s'étendit sur la distance, véritablement longue pour les courtes pattes de ses clients ; il supputa les difficultés du voyage, montra les chats du voisinage guettant leurs proies, indiqua les tours et détours nécessaires. Bref, sur ce point aussi il eut gain de cause et l'on prorogea le terme de la comparution.

Lorsqu'était épuisé l'arsenal des exceptions dilatoires, l'avocat, qui avait prêté serment d'accomplir sa mission avec zèle et loyauté, abordait le fond du litige. Il soulevait encore mille objections qu'il appuyait sur un amalgame grotesque de textes sacrés et de textes profanes, de versets bibliques et de vers latins. Le débat se terminait généralement par la nomination d'experts chargés d'apprécier les dégâts. Le rapport dressé, on reprenait les plaidoiries pour discuter le travail des experts. . . . .

Il arrivait souvent que, lassés, les demandeurs offraient aux défendeurs une transaction. . . . . . .

Afin d'obtenir une solution prompte du litige, les demandeurs poussaient la mansuétude jusqu'à offrir à leurs adversaires une ou plusieurs parcelles de leurs biens, qui seraient pour eux, insectes, un dédommagement honorable, et en même temps une sûre retraite.

Au lieu de se contenter de l'offre faite, les animaux, par l'organe de leur avocat, en contestaient presque toujours la suffisance. Les charançons répondront, par exemple, aux habitants de Saint-Julien que le terrain qu'on leur destine est stérile et inculte, qu'ils ne sauraient l'accepter, concluant de nouveau au déboutement des demandeurs et à leur condamnation à tous les frais et dépens. Après une réplique des habitants, qui affirmaient, au contraire, la fertilité des lieux offerts, le juge, avant de se prononcer définitivement, nommait de nouveaux experts aux fins d'examiner l'état réel des terrains.

Si les défendeurs critiquaient encore les résultats de l'expertise, les demandeurs prenaient des conclusions définitives, tendant au déguerpissement pur et simple des insectes, sous peine d'excommunication.

§

Sous le titre **L'Homosexualité ou le troisième sexe en Allemagne**, *le Journal de droit international privé* analyse l'ouvrage récent du Dr Magnus Hirschfeld : *les Homosexuels de Berlin*, et une étude du Dr J. Crocq sur le même sujet. Voici le tableau de certains milieux spéciaux d'Uraniens.

Les « cabarets de soldats » à Berlin méritent surtout une mention spéciale. Ils sont situés à proximité des casernes. A peine sont-ils ouverts que l'autorité militaire en défend l'accès aux soldats. « Les raisons qui incitent le soldat aux relations homosexuelles, dit l'auteur, sont faciles à démêler : d'abord, c'est le désir de rendre son existence dans la capitale un peu plus confortable, meilleure table, bons vins, cigares, endroits de plaisir. Ensuite il arrive que lui — un cultivateur peu instruit, un artisan, un ouvrier — espère profiter, au point de vue intellectuel, de son commerce avec l'homosexuel. Ce dernier lui fournit de bons livres, lui parle des faits du jour, le conduit dans les musées, lui apprend à surveiller sa tenue. A part cela, le personnage comique de l'Uranien le fait souvent rire ; quand son ami, le soir, lui roucoule des couplets ou, se couvrant le chef d'un abat-jour, danse devant lui en se ceignant les reins d'un tablier, le soldat, grand enfant,

s'amuse beaucoup. Autres raisons encore, le manque d'argent et la privation de femmes — qu'il ne paie du reste pas — mais dont il se défie par crainte des maladies vénériennes, lui, qui là-bas, a juré fidélité à sa fiancée et qui le lui rappelle timidement dans ses lettres .»

A proximité de ces cabarets, il y a des promenades où les soldats « font la retape », soit isolément, soit en groupes, cherchant ainsi à se rapprocher des homosexuels.

Le « Comité scientifique humanitaire » de Berlin a voulu être renseigné sur le nombre des homosexuels en Allemagne.

Une circulaire fut adressée aux étudiants de l'école polytechnique de Charlottenbourg et au syndicat des ouvriers métallurgistes; elle posait trois questions : Votre instinct vous porte-t-il vers les femmes? Vers les hommes? Vers les deux sexes?

Cette lettre était accompagnée d'un bulletin de vote anonyme sur lequel se trouvaient les lettres : F., H., et F. et H., il suffisait de souligner l'une ou l'autre de ces lettres pour manifester ses penchants.

Il y eut 1. 696 votants parmi les étudiants et 1. 885 parmi les ouvriers.

Les réponses donnèrent pour les étudiants 91 °/₀ de normaux, 4,4 °/₀ d'homosexuels, et 4,6 °/₀ de bisexuels, soit 9 °/₀ d'anormaux, et pour les ouvriers 95, 6 °/₀ de normaux, 1, 16 °/₀ d'homosexuels et 3, 24 °/₀ de bisexuels, soit 4,4 °/₀ d'anormaux.

Le statisticien fait observer que ces chiffres sont en dessous de la réalité, parce que les professions les plus atteintes n'ont pas été enquêtées, par exemple : « la haute aristocratie, les officiers de marine, les écoles qui, dans le tableau des épreuves de hasard, tenaient le record. »

D'après le même auteur, ces chiffres sont atteints à Londres et en Hollande, tandis que la France et la Belgique présentent des moyennes fort inférieures.

Mais je ne crois pas qu'une investigation semblable à celle du comité de Berlin ait été poursuivie en France. Voilà un excellent sujet pour les grands quotidiens qui aiment ouvrir des enquêtes parmi leurs lecteurs et leurs lectrices.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Revue de Paris : la Commune et Wagner, jugés par Georges Bizet. — *Les Entretiens Idéalistes* : à propos des cures de Lourdes. — *La Nouvelle Revue* : poèmes kabyles. — Memento.

Les *Lettres de 1871* que publie **la Revue de Paris** (1er octobre) montrent le cœur généreux, l'âme enthousiaste de ce malheureux grand homme que fut Georges Bizet.

Ah! la nausée de Bizet, le 20 mars 1871! Lisez ceci, qu'il mande à un ami, son beau-frère, M. Hippolyte Rodrigues :

... Dans Paris, trois cent mille hommes ! honte à jamais ineffaçable ! trois cent mille lâches, trois cent mille gredins, bien plus coupables, à mon avis, que les toqués de là-haut (1). — Quand je dis 300.000 lâches, j'ai tort, je devrais dire 295.000, car 5.000 hommes environ (j'en étais) sont allés se mettre à la disposition du gouvernement. Malgré notre nombre restreint, malgré notre armement défectueux, malgré le *manque de munitions* (c'est insensé, mais je vous jure que c'est ainsi), nous aurions marché. On nous a fait poser dix-huit heures. Nous n'avons pas vu un officier supérieur, pas reçu un ordre. Nos chefs de bataillon n'ont pas daigné venir s'informer de nous. Le mien a fait une légère apparition vers deux heures et n'est plus revenu. A minuit, une manière d'officier d'état-major est venu nous conseiller de rentrer chez nous.

Tout Paris dehors, en bourgeois, le cigare à la bouche, s'informant avec tranquillité. Ceux de là-haut osant à peine sortir de leur trou. Non, cher ami, non ! jamais Paris ne se relèvera de cette honte. Ce serait à crever de rire, si ce n'était le signe certain de la mort d'une société. Quant au pillage, le *Journal officiel* en a mille fois menti ! on n'a pas pris une épingle ! *Ils* sont disciplinés là-haut, et le premier qui volerait serait fusillé. Montmartre est parfaitement accessible. Les conservateurs vont s'y promener et y sont du reste reçus très courtoisement. Hier dimanche (il faisait beau), la ville avait vraiment un air de fête !... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien !...

Hier, deux Montmartrois m'appellent : « Ohé ! le citoyen du sixième, ça va, chouette ! Coulée la réac, sauvée la sociale ! » Moi : « Mes agneaux, avez-vous pensé aux Prussiens ? — Quels Prussiens ? — Mais les Prussiens de la Prusse, parbleu ! ils vont nous tomber sur le poil ! — Ta parole ? — Ma parole ! » — *Après un peu de réflexion :* « Bah ! c'te fois-ci, on te leur-z-y flanquera-z-une tripotée !... — Oui, mais, c'te fois-ci (repris-je en regardant fixement le bonhomme), c'te fois-ci, il ne faudrait pas f... le camp comme la première ! » — Si vous aviez vu la tête du sujet, vous auriez ri. Son regard disait clairement : « Tiens ! il me connaît ! »

Les boutiques sont ouvertes ; on ne pense pas au lendemain, on ne comprend pas ! Paris est idiot, abruti. — Je fais ce pari : j'irai me placer où l'on voudra et je giflerai les cent premiers qui me tomberont sous la main ; pas un ne répondra ! C'est fantastique. J'ai été dur, très dur, pour de jolis messieurs qui se lamentaient sur leur fortune, leurs intérêts, etc. « Allez prendre un fusil, et venez nous rejoindre ! » Ils sont partis sans mot dire.

Je confesse mon erreur : j'avais bien jugé la situation de l'insurrection, mais je croyais que Paris avait encore quelques gouttes de sang dans les veines. Je m'étais trompé, faites excuse !

Le Comité central, ne sachant plus que devenir, va essayer de faire des élections afin de se cacher derrière le suffrage universel. Nous verrons si Paris sera assez lâche encore pour prendre part à ce scrutin. Des menées réactionnaires sont cachées sous tout ce désordre...

En somme, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger pour nous. Paris est tombé trop bas pour être sanguinaire. Nous n'avons plus de révolutions,

(1) Les fédérés établis alors à Montmartre, Belleville, etc.

mais bien des parodies de révolution ! Le crime ne peut exister qu'à l'état de rare exception...

J'ai voulu être gai, mais vous sentez bien que je suis navré, n'est-ce pas?... Nous marchons à la monarchie catholique, et c'est là ce que je redoutais le plus !

Plus tard, le 29 mai 1871, Georges Bizet écrivait en ces termes à Mme Halévy, sa belle-mère :

... Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui. Êtes-vous injuste !... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime ; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour !...

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez !... D'ailleurs, les Allemands, qui, hélas ! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIXe siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un dieu ! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange ! — Eh bien : prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner, et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire ; — mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf !... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu ! et vous n'êtes pas la seule ! Voltaire ne comprenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur.

GEORGES BIZET.

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et, d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven ! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter !...

Ce *post-scriptum* contient une leçon pour tous les jeunes artistes de tous les arts et je voudrais l'imprimer en caractères énormes.

§

Le désir de « comprendre » est un admirable désir. Notre temps est merveilleux parce qu'on arrive à presque tout expliquer. Demain démentira sans doute la plupart des preuves qui auront convaincu les plus exigeants d'entre nous. Mais, demain, nous ne serons plus là, ni nulle part que dans notre postérité, et cela est encore un bienfait.

Donc, on explique Lourdes : « Une conception nouvelle du miracle et de la nature », tel est le sous-titre d'une étude de M. Joseph Serre, parue dans **Les Entretiens idéalistes** du 25 septembre. L'auteur renvoie même le lecteur au « prochain volume de M. Adolphe Retté ».

Tour à tour, M. Serre rappelle les théories appliquées aux vertus curatives des eaux de Lourdes.

Ces eaux ont-elles des qualités thérapeutiques ? Non, répond l'analyse chimique.

Suggestion ? autosuggestion ? est-ce d'où viennent les guérisons ? Non, affirment les psychothérapeutes, car des ulcères furent cicatrisés et des tubercules ont disparu.

Et « la puissance de la volonté collective » ? Des malades isolés auraient été guéris, dans leur chambre, loin, très loin de Lourdes.

Est-ce « la foi qui guérit » ? Non, puisqu'un postier libre-penseur — on le nomme : un M. Gargam, — aurait été guéri.

Aujourd'hui, ceux qui veulent expliquer les cures obtenues à Lourdes penchent pour *les lois inconnues de la nature*. C'est séduisant par son vague même.

Ici, M. J. Serre raisonne :

Mais pouvons-nous admettre le miracle au XXe siècle ? Tout le problème est là. Renan a fait deux objections au miracle : 1° *le surnaturel est impossible;* 2° *on ne l'a jamais constaté*. Renan hésiterait-il aujourd'hui, devant les faits de Lourdes, à soutenir cette seconde assertion ? Je ne le pense pas, parce que, somme toute, elle dépend de la première. Si l'on considère en effet le surnaturel comme impossible, comme absurde et contre nature, il ne reste plus qu'à chercher, de tous les faits dits miraculeux, une explication naturelle, et, si on ne la trouve pas, à faire appel aux lois inconnues et aux forces cachées de la nature. C'est pourquoi l'incrédulité est éternelle, comme la foi, parce qu'elle peut résister aux faits eux-mêmes par la puissance d'une idée, et nous ne croyons en définitive qu'aux idées, fussions-nous les plus positivistes des hommes. Le matérialisme lui-même est une théorie spéculative, et la critique historique la plus objective en apparence, celle de Loisy, par exemple, ou de Harnack, une subjective et systématique philosophie de l'histoire. Spencer, Darwin, Hæckel sont de

grands poètes qui voient le monde à travers une idée, et ploient les faits à leur hypothèse grandiose. Ce sont les têtes de la science actuelle, qui est, beaucoup plus qu'on ne pense, une théorie ou un ensemble de théories métaphysiques de la nature. Monisme, phénoménisme, déterminisme, évolutionisme, toutes ces thèses dont la science contemporaine est profondément imbue et pénétrée, sont des systèmes philosophiques brillamment soutenus il y a deux et trois mille ans par les Lucrèce et les Démocrite, et par eux aussi appliqués à la nature. C'est sans doute sous l'influence de ces *idées* que le mot *nature* a revêtu le sens quelque peu matérialiste que nous lui donnons presque tous et qui s'oppose au *surnaturel*, comme la *science* s'oppose *à la foi*, l'état *positif* à l'état *théologique*. Mais rien ne nous oblige, remarquons-le bien, d'avoir de la nature la même conception spéculative que tel ou tel philosophe, Hæckel, par exemple ou M. Le Dantec. La meilleure conception est celle qui explique le mieux tous les faits, et je ne vois pas que les faits de Lourdes, par exemple, puissent s'expliquer par aucune des conceptions de la science actuelle, par aucune des interprétations courantes de la nature.

Cela est fort adroit. Ceci est mieux encore :

Les lois de la nature, pourrait-on dire, ne sont jamais violées par aucun miracle, et la science est la maîtresse du monde ; mais nous imaginer que nous sommes les seuls et les plus forts détenteurs de ses secrets ; qu'il n'existe pas, dans les domaines de l'être, des énergies supérieures à celles de nos misérables laboratoires ou de nos chétives intelligences, alors que les simples puissances physiques qui nous entourent : électricité, chaleur, magnétisme, foudre, tempête, nous terrassent déjà de leurs coups d'ailes formidables, symboliques de forces plus hautes et plus divines ; nous imaginer que les touches de la nature, les harmonies de l'univers, les pièces du mécanisme cosmique ou de l'organisme humain, ne sauraient vibrer que sous nos doigts malhabiles, ou sous les souffles grossiers de la matière, c'est là, ce me semble, une conception qui fait peu d'honneur à notre intellect. C'est celle de la critique négative.

En vain protestent contre elle toutes les religions, toutes les mystiques, toutes les traditions de tous les peuples, tous les occultismes et toutes les théosophies ; toute la Bible, tout l'Evangile, toute l'histoire de l'Eglise et les attestations les plus formelles, dans tous les temps et dans tous les lieux, de milliers de témoins qui ont vu, entendu, touché, et les expériences personnelles de milliers d'âmes transformées, de corps guéris après des années de souffrances et d'incurabilité reconnue par les princes de la médecine humaine. A des millions de faits qu'il dédaigne d'examiner, l'incroyant préfère un principe, celui que l'esprit étroit et bourgeois opposa dans tous les temps à toutes les découvertes : *Impossible*. Et ainsi le miracle, fût-ce la résurrection du Christ, n'ayant *pas pu* avoir lieu, il ne reste plus qu'à donner du texte qui le décrit et l'affirme une interprétation que Voltaire eût agréée. C'est ce qu'a fait M. Loisy, après Renan et autres génies de l'hypercritique. C'est ce que nous faisons tous les jours.

Cette étude de M. Joseph Serre, qui est *à suivre*, vaut assurément d'être suivie.

§

M. Jean Mélila donne à **la Nouvelle Revue** (15 septembre) un fort intéressant article sur *La Poésie chez les Kabyles.*

Montagnard, obligé pour vivre d'affronter constamment l'inclémence des éléments, le Kabyle a senti la grandeur sombre de l'hiver et la violence sonore du vent dans les arbres des hautes forêts. Une fable naïve où il est narré comment *Février prêta un de ses jours à Janvier* nous permet de constater à quel point le Kabyle sait s'émouvoir aux spectacles de la nature en tourment :

« Le vent sur la tête chenue — des Hêtres s'abattit furieux ; la forêt — gémit, lugubre, au loin, sous le souffle, — s'écartela, gronda, supplia ; mais l'arrêt — qu'annonçait le tonnerre était irrévocable ! — La neige, dans la brume, en fougueux tourbillons, — revint envelopper les bois, la grotte sombre — où les spectres, le jour, se retirent dans l'ombre. — congela les ruisseaux, nivela les sillons ; — et la vieille, — aveuglée au fort de la tourmente — ne put retrouver son chemin ; la mort sous un rocher la toucha de son doigt, — l'enlaçant pour toujours à sa chèvre expirante. »

Les Kabyles ont des fables où le chacal et le hérisson agissent fréquemment :

Le Chacal et la Perdrix est une des plus gracieuses fables : « Le chacal et la perdrix s'étant rencontrés, le premier dit à l'autre : « Qui t'a peinte d'une façon si admirable ? » La perdrix répondit : « Tu deviendras pareil à moi si tu fais ceci : Fixe le ciel jusqu'à ce que tu sois ébloui et tes yeux brilleront ; jette-toi dans les ravins et tu chausseras des souliers ; sur un ormeau tu prendras des dattes ; dans les fleurs tu revêtiras une gandoura. — C'est ce que je veux faire, dit le chacal. » Il se jeta dans le ravin, il se cassa la jambe ; il fixa le ciel et devint aveugle ; il sauta sur un ormeau et se tua. »

A cette fable, je préfère de beaucoup la suivante :

Lorsque Dieu créa le corbeau, il était blanc. Le maître du monde le punit parce que le méchant n'avait pas exécuté ses ordres. Un jour il lui dit : « Voici deux sacs : le premier est rempli d'argent, le second de poux. Porte le sac d'argent aux Musulmans et l'autre aux Chrétiens. » Le corbeau partit, mais, trouvant que le sac d'argent était trop lourd, il le donna aux premiers qu'il rencontra : c'étaient des Chrétiens. Il porta le sac de poux aux Musulmans. Depuis lors les Chrétiens ont de l'argent et les Musulmans des poux. En conséquence, le Seigneur dit au corbeau : « Puisque tu n'as pas accompli mes ordres, tu deviendras noir. »

Sur les femmes captives, un poète kabyle a écrit ces vers délicats :

J'ai pitié des malheureuses femmes — des Cheurfa, de ceux qui occupent un rang élevé. — Le jour de la fête, avant le lever du soleil, — elles se mirent à courir à pied et se jetèrent dans les broussailles comme des sangliers — toutes passèrent la nuit dans les champs. — Infortunée Fatma

[illegible] marc frais et choisi ! »

Un autre parle ainsi des « meilleures épouses » :

Le mariage avec une femme [illegible] — Une femme [illegible] — Une femme si grosse et maigre — est comme [illegible] — Le mariage avec une jeune [illegible] — c'est le bonheur qui [illegible] ; j'en voudrais une dans ma maison — pour travailler [illegible].

Un [illegible] a exprimé son incroyable aversion des femmes en ces termes :

Ne m'interrogez pas sur les femmes : elles n'ont que de mauvais [illegible]

⁂

Mercure [illegible] — M. A. [illegible] : deux [illegible] russes : « [illegible] ». — M. A. [illegible] : « [illegible] ».

La Revue [illegible] (15 septembre). — M. Charles Maurras : « De la [illegible] »

La Grande Revue (15 septembre). — M. Henry Gauthier-Villars : « Wagner [illegible] son pays. »

Le Feu (1er octobre). — « Poèmes » de M. Léon Deubel.

La Nouvelle Revue (1er octobre). — Lettres de George Sand à Un jeune homme.

La Revue (1er octobre). — M. A. [illegible] : « Mœurs du grand siècle ». M. Émile Faguet : « Mme de la Sablière [illegible] ».

Le Mouvement [illegible] (15 septembre). — M. H. de Lagarde : « La Confédération générale du Travail ».

Le [illegible] (septembre-octobre). — Poèmes de MM. D. Thaly, [illegible] L. Lemercier d'Erm, H. Ruyssen.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

[illegible] (l'Écho de Paris, [illegible] octobre). — [illegible] M. Paul Adam [illegible] français, [illegible] octobre). — [illegible] octobre).

M. Henri d'Alméras nous donne, dans l'Echo de Paris, la

description des jardins d'Ermenonville, tels que les avait ordonnés M. de Girardin. C'est un bon document pour Bouvard et Pécuchet. On vient, paraît-il, d'élever dans ce site, qu'il illustra par sa mort, un monument à Jean-Jacques Rousseau ; le moment est donc propice pour parler de ces jardins philosophiques :

Il faudrait un volume, il faudrait un poème épique pour décrire ces jardins. Bornons-nous, faute de mieux, à quelques détails caractéristiques.

A chaque pas, au détour d'un sentier, au centre d'une pelouse, le long d'un ruisseau qui se donnait parfois, avec ses rochers, avec ses cascades, les allures d'un torrent, on rencontrait sur sa route, temple ou chaumière, autel ou grotte, quelque embellissement de la nature, orné de pensées ou de devises, destiné à inspirer au promeneur, venu là pour se distraire, d'utiles réflexions.

La philosophie, comme un voleur, sortait d'un bois artificiellement touffu et vous prenait à la gorge. Les rochers, sur lesquels on avait gravé des citations d'auteurs anciens ou modernes, vous donnaient les conseils que vous ne leur demandiez pas. Les arbres, pour vous instruire, et surtout pour vous rendre [illegible], se faisaient professeurs d'histoire, de littérature ou de morale.

Ces jardins déclamatoires étaient prétentieux comme une héroïne de Dorat, compassés comme une leçon de La Harpe. Les lilas, intimidés, n'osaient pas fleurir, et les roses s'étiolaient au milieu des apophtegmes.

Ici était un autel élevé à la Rêverie, près d'une pyramide élevée à la gloire des poètes rustiques et sur laquelle on lisait trois noms : Virgile, Gessner, Thomson.

Plus loin, un pont de bois conduisait à un ermitage — l'éternel ermitage des jardins du XVIIIe siècle — avec une fenêtre gothique, un lit de foin à l'intérieur, et, sur la porte, ce distique :

> Au Créateur j'élève mon hommage,
> En l'admirant dans son plus bel ouvrage.

Une salle de danse, où se donnaient rendez-vous les bergères de ce canton, avait, en quelque sorte, pour repoussoir, une grotte, une grotte [illegible]. Là, s'étalait une inscription latine, commandée sans doute à quelque régent de collège. Là furent trouvés plusieurs ossements d'hommes mis à mort lorsque les frères égorgeaient leurs frères et les citoyens leurs concitoyens.

Dominant la plaine, et à dessein inachevé (pour prouver que la perfection n'est pas de ce monde), le *Temple de la Philosophie moderne*, consacré à Montaigne, alignait ses colonnes de marbre sur lesquelles on lisait les noms de Rousseau, Montesquieu, William Penn, Voltaire, Descartes et Newton.

Je laisse de côté le *Moulin*, où plus d'une grande dame joua sans doute à la meunière ; le *Tombeau de Laure*, près duquel s'échangea plus d'un serment d'amour ; [illegible], le *Bocage*, consacré aux *Muses* et au *Repos*, singulier assemblage, et, dans la partie du jardin où Rousseau s'installa le 20 mai 1778 pour y mourir le 2 juillet, et qui s'appelait le *Désert*, une cabane rustique ornée de cette inscription dont la simplicité

récrée dans ce débordement d'emphase : « Charbonnier est maître chez lui. »

Chaque époque a sa manière de gâter la nature. Le jardin d'Ermenonville était ridicule, et ceux qui l'imitèrent. Mais que dire des nôtres, avec leurs corbeilles en mosaïque? N'ai-je pas vu une de ces corbeilles qui représentait la croix de la Légion d'honneur ! Un autel aux Muses était tout de même moins répugnant.

§

Non, je n'en veux rien citer, de cet article de M. Pierre Lasserre sur *M. Paul Adam*, dans l'Action française. Cela me gêne un peu parce que j'aime beaucoup l'auteur de la *Morale de France* (ce livre est le prétexte), malgré que je ne l'entende pas toujours très bien. Il y a en lui un génie fougueux qui émerveille, et un optimisme que l'on regrette de ne point toujours partager. La vie doit être belle, lumineuse et riche pour qui peut écrire : « Cent poètes produisent aujourd'hui des œuvres meilleures que celles des Racine, des Musset et des Lamartine, égales presque à celles des Ronsard, des Hugo et des Heredia. » M. Lasserre cite ce jugement et s'en égaie. S'il était optimiste, il ressentirait peut-être une profonde émotion devant cette floraison inattendue de notre génie lyrique. Mais M. Lasserre n'est point optimiste. Il est spirituel, mordant, fin, satirique et un peu méchant : le critique dangereux par excellence, celui qui ne se laisse pas prendre aux apparences, celui qui veut voir le fond des choses. Aussi est-il très difficile de résister à sa méthode. Mais c'est la vraie, hélas! Ce qui n'empêche pas que mon embarras ne soit très sensible. Tout compte fait, je prends parti pour M. Paul Adam, tout en couvrant de fleurs son critique, qui n'est peut-être si cruel que parce qu'il est trop intelligent.

§

Voici, racontée dans l'Intransigeant par « Le Huron », une anecdote sur le poète Alfred Poussin, qui est peut-être vraie, comme toutes les anecdotes :

C'était au temps où M. Camille Doucet remplissait les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Un matin, Camille Doucet reçut une lettre ainsi conçue :

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je pose ma candidature au siège d'académicien laissé vacant par la mort de M. Leconte de Lisle. Je suis l'auteur d'un nombre considérable de volumes en prose et en vers, qui ont été traduits dans presque toutes les langues.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Votre très dévoué.

ALFRED POUSSIN

13, rue de l'Ancienne-Comédie.

M. Camille Doucet lut et relut cette lettre, ouvrit le Larousse, le Vapereau, y chercha en vain le nom d'Alfred Poussin, se demanda comment un homme dont les œuvres avaient été traduites dans presque toutes les langues pouvait être inconnu de lui, puis s'apprêta pour aller déjeuner en ville.

A déjeuner, M. Camille Doucet, au milieu de la conversation, lança une phrase :

— C'est étonnant, fit-il, comme nous sommes ignorants, à l'Académie ; j'ai reçu ce matin une lettre de candidature d'un écrivain dont les livres ont été traduits dans toutes les langues ; et je ne le connais pas...

— Ah bah ! fit quelqu'un ; et comment se nomme cet écrivain ?

— Alfred Poussin.

Silence général de gens ennuyés d'être aussi ignorants que Camille Doucet.

Quand un des invités observa :

— Alfred Poussin, je le connais.

Etonnement.

— Comment ? Vous le connaissez ? Qu'a-t-il donc produit ?

— Une plaquette de vers, intitulée *Versiculets,* qui n'a jamais été traduite dans aucune langue...

— Vous êtes sûr ? fait Doucet.

— J'en suis certain, je connais Poussin, c'est un bohême, il fréquente le Café Procope, où je vais moi-même chaque soir... Et voulez-vous mon avis ? Il ne vous a jamais écrit ; la lettre que vous avez en mains, mon cher Doucet, émane d'un joyeux fumiste : convoquez donc Poussin à votre cabinet, vous verrez que j'ai raison...

Deux jours après, Poussin recevait, 13, rue de l'Ancienne-Comédie, au Café Procope, une lettre de convocation de M. Doucet.

Il se rend à l'Institut, et, dans le cabinet du Secrétaire perpétuel de l'illustre assemblée, la conversation suivante s'engage :

— Vous m'avez écrit, Monsieur, que vous posiez votre candidature au siège de Leconte de Lisle ?

— Moi... Jamais de la vie.

— Cette lettre, cependant.

— N'est pas de moi.

— Alors, vous n'êtes pas candidat ?

Poussin réfléchit, puis :

— Si...

Doucet bondit :

— Comment ?

— Je dis que je suis candidat... Puisqu'aussi bien on écrit pour moi, j'aime autant être candidat...

— Mais vous allez vous ridiculiser, riposte Doucet.

— Me ridiculiser ?... Moi... Allons donc ! C'est vous que je ridiculiserai !... On viendra m'interviewer ; et je dirai que j'ai voulu vous blaguer.

Doucet réfléchit, comprend qu'évidemment l'Académie ne gagnera rien à cette farce, et il propose :

— Voyons... Si nous vous donnions un petit secours ?..

— Je veux un prix... un prix Montyon...

— Avez-vous votre volume de vers ?

— Oui... le voici.... C'est trois francs...

Interloqué, Doucet allonge trois francs, prend le livre ; il y avait, dedans, une trentaine de quatrains peu méchants.

— Vous aurez votre prix, fait Doucet.

Et Poussin eut, en effet, un prix de cinq cents francs. Le soir où il toucha la somme, il offrit à boire à tous les clients du Café Procope ; le lendemain, on le trouva très éméché, distribuant des pièces de vingt sous aux pauvres gens qui sortaient d'un asile de nuit.

— Tenez, disait-il, c'est l'illustre poète Poussin, lauréat de l'Académie française, qui vous donne ça...

Et voilà comment Camille Doucet, en évitant à l'Académie une candidature fantaisiste, paya à boire à des poètes, à manger à des malheureux, et donna une couronne de laurier vert à un bohême.

Ajoutons que le trait : « C'est trois francs » porte tous les signes d'une indéniable authenticité.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Bon Roi Dagobert*, comédie en 4 actes, en vers, de M. André Rivoire (7 octobre). — RENAISSANCE : *L'Emigré*, pièce en 4 actes, de M. Paul Bourget (9 octobre). — ODÉON : *Parmi les pierres*, pièce en 4 actes, de Sudermann, traduction de MM. Maurice Remon et N. Valentin (10 octobre). — THÉATRE RÉJANE : *Israel*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (13 octobre). — THÉATRE ANTOINE : *L'Oreille Fendue*, pièce en 4 actes, de M. Lucien Népoty (16 octobre). — Memento.

M. André Rivoire est un poète heureux. Jeune encore, il connaît les honneurs et le succès. Le Bon roi Dagobert, qui, pour la fiction, fait suite à sa *Berthe aux grands pieds*, et, pour la souplesse aisée du dialogue, à : *Il était une bergère*, a été accueilli avec une faveur marquée par la presse et par le public ; en effet, la représentation de cette comédie mouvementée, tendre par instants, alerte et gaie, comporte un très grand charme. L'enchaînement des scènes est fort habilement et simplement mené ; les caractères sont très suffisamment marqués dans leurs caractéristiques et leurs contrastes ; les personnages vont, viennent, parlent et agissent avec assez de naturel ; l'agitation des foules est divertissante. M. Rivoire possède des qualités remarquables d'invention pittoresque, d'agencement scénique, et, comme il ne songe pas à exploiter les sentiments méprisables de spectateurs instinctifs ou ignorants, c'est la sincérité de son talent qui lui a assuré seule un beau triomphe.

Il est étrange néanmoins que, à une époque où les plus fiers tempéraments lyriques abondent de toutes parts, ce soit le talent, incontesté mais moyen, de M. André Rivoire qui représente, seul ou peu s'en faut, sur notre première scène, le génie poétique du temps. Sans doute il est de nature à éblouir et à surprendre qui s'est laissé

séduire aux faux brillants de M. Rostand. M. Rivoire fait montre de plus de délicatesse et d'un goût bien supérieur, mais, tout de même, si je le mets en parallèle, non avec certains contemporains dont il serait malséant de citer les noms au risque de provoquer des sentiments de jalousie et de rivalité qui, je l'espère, n'existent pas, mais avec Théodore de Banville, avec le Verlaine de *les Uns et les autres*, n'est-il point prodigieux que notre génération n'ait au théâtre que M. Rivoire pour l'y représenter ? J'eusse aimé garder quelque illusion : il me semblait bien pourtant que les auteurs disaient à maintes reprises des vers dont l'habileté de leur diction ne parvenait qu'à peine à dissimuler la platitude. Et voici que je trouve, dans *Comœdia* du 18 octobre, une des scènes importantes de la pièce, qui n'est faite que de sentences régulièrement coupées par la rime de douze en douze syllabes, mais dépourvues de toute ingéniosité d'imagination, de tout caprice amusant dans le rythme, de toute fantaisie spirituelle, neuve ou hardie. Du moins, les traits d'esprit qui y passent ne proviennent-ils en rien, allusion, rapprochement de mots, brisures de cadences ou chocs de rimes, de ce que la pièce est écrite en vers. Quand Eloi, pour rabaisser l'amour que l'esclave Nanthilde porte à Dagobert, lui fait valoir combien lui aussi aime le roi, ces vers (dont le premier tout au moins est d'une langue bien médiocre) :

> On dirait que l'amour ne compte que charnel,
> Le mien est fraternel, paternel, maternel,
> Mais il ne s'émeut pas au premier cri sinistre :
> C'est l'amour clairvoyant et fort d'un grand ministre...

sont amusants, mais à cause de la pensée dialectique qu'ils expriment et non pas à cause de leur facture. Dès lors pourquoi écrire en vers ? Le vers est un instrument propre à exprimer les passions fortes, ardentes, primesautières, ou à créer d'ingénieux rapprochements de sons, d'images, de suggestions où se complaise aimablement le verbe. C'est l'erreur universelle de tolérer le vers où il n'est pas indispensable. *Les Uns et les autres*, puisque déjà ce chef-d'œuvre tant ignoré je l'ai cité plus haut, ne peut se concevoir indépendamment de sa forme : le vers, dans le *Bon Roi Dagobert*, ne lui est pas essentiel. Mais la pièce contient des épisodes d'amour où le style est plus ferme et l'émotion subtile : M. Rivoire, poète heureux, même lorsqu'il bourre son vers de remplissages pour qu'il atteigne le nombre de syllabes réglementaire, sait rehausser d'enluminures élégantes et discrètes le dessin de ses phrases ; c'est un artisan honorable du vers français, et l'applaudir au théâtre est une joie pour quiconque est sensible à une apparence, gracieuse, vive et tendre, de la Beauté.

M. Baron, intelligent et ardent, a été pour l'auteur mieux qu'un auxiliaire, un collaborateur dévoué ; M. Leloir a composé le rôle

d'Eloi d'une façon amusante de pittoresque et d'ironie ; Mlle Leconte fut tendre à souhait ; Mme Pierat, fière et mystérieuse, nous eût séduits par son charme, si même le poète n'avait pris soin de déployer à nos yeux, au 2e acte, la merveille lumineuse et dorée de son ondoyante chevelure. Les autres rôles sont tenus presque tous comme il convient.

Soutenir une thèse confuse à l'encontre des tendances démocratiques et antireligieuses semble avoir été l'intention de M. Bourget, en écrivant **l'Emigré**. Cette intention reste obscure pour que le monde trouve plaisir à suivre, de cette pièce qu'a montée le théâtre de la Renaissance, l'action puérile et hésitante. Les caractères sont médiocrement définis : seul le dévouement, regrettable en l'occurrence, de M. Lucien Guitry et des interprètes stylés par lui a réussi à souffler la vie à d'aussi vagues fantoches, qui s'expriment le plus souvent dans un langage chargé d'incorrections grammaticales et de sentences triviales. M. Guitry, qui est, à notre époque, le plus simple et le plus poignant des artistes dramatiques, fait du marquis de Clavier-Grandchamps une admirable figure de vieux hobereau rigide, muré dans les préjugés de sa caste. Ah ! que n'emploie-t-il son génie à des créations plus fécondes ? Dans un an, dans quelques mois, la mémoire d'une telle pièce sera effacée, tandis qu'on se souviendra toujours de ce que fit cet acteur incomparable dans les rôles que lui donnèrent MM. Anatole France, Henry Bataille, Porto-Riche, outre ceux qu'il interprète et transforme au bénéfice de MM. Capus, Donnay, Bernstein et Lemaître. Il n'a point fallu moins que sa maîtrise puissante pour nous faire supporter jusqu'au bout ce spectacle lamentable. MM. Capellani, André Dubosc et, dans un court épisode, M. Dejean, Mmes Juliette Darcourt et Dorziat l'ont secondé de leur mieux.

Parmi les Pierres, tout à côté du chantier qu'il exploite et dirige, vit un singulier bonhomme de patron, imaginé par M. Sudermann, le vieux Zarncke, maître tailleur de pierres ; par un bizarre sentiment philanthropique il accueille de préférence comme ouvriers des malfaiteurs et des repris de justice. Un homme a fait à plusieurs reprises des séjours en prison. Il est sous le coup d'une nouvelle arrestation pour vol commis au magasin où sont rangés les outils les plus précieux, il n'en faut pas plus pour que Zarncke lui confie désormais, en dépit de la poursuite provoquée sur sa propre plainte, la clé dudit magasin. Eichholz, le vieux veilleur de nuit, incapable, fanfaron, ivrogne, ne peut plus suffire à sa tâche ; il est mis à la retraite, reçoit du patron bénévole une pension, sans préjudice du gîte qui lui est conservé, et un homme, qui a comme unique recommandation d'avoir été condamné pour assassinat, viendra le remplacer. Cet homme, Jacob Biegler, est, de par les nécessités propres à tout bon mélodrame, le plus loyal et le plus probe des hommes, le plus fin et

le plus artiste des ouvriers ; nous n'en éprouvons aucune surprise. Longtemps il reste humble, inquiet, et souffre de son passé ; une minute de révolte, mêlée d'une aspiration d'amour vague, le redresse, lui fait confondre ses ennemis, les ouvriers qui le méprisent et l'insultent. Ainsi en dépit d'un attentat horrible, dont se rendent coupables contre lui les envieux, il épouse la clairvoyante et honnête Laure, délaissée par le père de son enfant, le tailleur de pierres orgueilleux, Gotling. Ce drame rude, dont quelques scènes touchantes comportent un mélange heureux de bonne sentimentalité allemande, avec considérations obligées sur le chant des oiseaux, les nids qu'ils font au printemps, l'amour et la douceur du soir, ne laisse point d'être construit avec assez de puissance pour émouvoir parfois. MM. Rémon et Valentin l'ont sobrement et consciencieusement traduit ; M. Antoine, à son ordinaire, l'a mis en scène avec un goût très averti et très réaliste ; les acteurs, Mme van Doren, MM. Joube, Bour, Desjardins et Bernard en tête, l'ont joué avec un talent remarquable.

Les fils légitimes ne jouissent pas, au théâtre, cette année, de la bienveillance des auteurs, et froidement les mères de famille les plus honorées sont par eux déconsidérées. Il en est ainsi dans *la Maison en ordre*, dans *l'Emigré ;* il en est de même encore dans **Israël**, la pièce nouvelle de M. Bernstein, au Théâtre Réjane. Dans les deux premières pièces, ce sont les pères qui, après la mort de leurs femmes, sont instruits de la honte passée dont ils supportent, non sans grande et noble résignation, les conséquences ; cette fois, c'est la mère qui, dans une crise douloureuse et émouvante, pressée de soupçon et torturée par les doutes de son fils, est amenée à lui révéler elle-même la lamentable vérité et l'horreur de sa faute. M. Bernstein affectionne de pareilles situations exceptionnelles et violentes ; elles forment le nœud de toutes ses pièces, et l'audace aisée, presque brutale, avec laquelle il les forme, les traite et les dénoue, constitue l'élément principal de son talent. En fait, sa hardiesse consiste à empaumer un auditoire par l'angoisse d'un conflit momentané, aux conséquences irréparables, entre deux volontés, deux sentiments, deux passions, qui, jusque-là confondus, à jamais s'excluent maintenant. On pressent, jusqu'à l'arrivée de la scène capitale, qu'elle va se produire ; on en redoute la péripétie, si bien que, lorsque soudain elle éclate, l'anxiété se sent alléger, les contraintes sont abolies ; mieux vaut le malheur réel et présent que l'attente confuse du malheur.

Par cet artifice dont il joue en maître, M. Bernstein se débarrasse du souci de conduire avec vraisemblance d'un bout à l'autre de son œuvre une action. La lutte que mène contre les juifs le jeune et ardent Thibault de Croucy ne nous présente, en soi, aucun intérêt, malgré l'insistance par quoi nous prétend égarer, au 1er acte, la

longue et passionnée discussion entre les membres du cercle ; le ton véhément dont ils usent marque mal l'insuffisance des redites pâles dont ils font leurs uniques arguments. Mais nous savons, dès les premiers mots, que Thibault va se trouver en présence du seul juif de la pièce, du juif-type, et, par là, nous sommes avertis, puisque Thibault se propose de l'insulter et de l'assaillir, que, s'il se doutait des relations occultes qui à son insu les unissent l'un à l'autre, il éviterait pareille rencontre, il le fuirait!... Oui, la chaste, fière, noble Agnès, duchesse de Croucy, la mère de l'impétueux antisémite, a cédé à une passion malheureuse, autrefois : trahie, salie, outragée par l'époux indigne dont à présent elle vit séparée, elle s'est livrée un jour au banquier juif Justin Gutlieb, et Thibault est le fruit de leurs amours. Depuis,la brouille s'est faite, ils ont été séparés par les prêtres, par un jésuite, le Père de Silvian, elle vit dans la dévotion et le repentir ; lui, avec rage, soutient les œuvres anticléricales. Et voici les deux hommes aux prises ! Que faire ? Empêcher entre eux un duel impie; c'est à quoi, aidée par le Père, la Duchesse s'est employée. Mais voyez : elle a eu l'imprudence, pour agir sur son ancien amant, de le convoquer précisément chez elle (lieu où toute femme de bon sens aurait justement évité de le revoir); Thibault, qui entre chez sa mère, l'aperçoit, il s'étonne, s'irrite, menace et contraint la mère à l'aveu. Puis, n'ayant plus rien à faire dans la vie, honteux d'être juif à moitié, lui qui a voué sa vie à l'exécration des juifs, il se tue. Tissue d'invraisemblances, d'inconséquences et de combinaisons déraisonnables, la pièce comporte au second acte la scène osée entre la mère et le fils ; le premier acte expose le motif et pose le fait initial du conflit ; le troisième acte, où Thibault, résolu à mourir, se laisse séduire à l'existence cloîtrée par le Père de Silvian, puis est ramené à la réalité par l'intervention bizarre et choquante de Justin Gutlieb, est superflu ; le conflit est éteint, la conclusion en est que Thibault antisémite est bien un sémite; qu'il se tue, se terre dans un couvent, ou se survive, son action est bien morte, il ne compte plus sur terre, et c'est tout ce qu'il nous faut. L'erreur de M. Bernstein est d'avoir cru qu'il nous passionnerait au débat entre aristocrates et juifs. Il y faudrait un art plus consommé, plus sûr de soi et autrement puissant; M. Bernstein n'a que du métier et une audace superficielle. Ses facultés d'observation sont médiocres, et il est dépourvu de l'émotion et de l'enthousiasme qui donnent, dans l'art, de la vie aux choses et aux gens.

M. De Max a composé dans la perfection ce personnage du vieux jésuite de Silvian; M. Gauthier interprète le rôle de Thibault de Croucy avec la plus grande chaleur unie à la plus grande distinction.

A mots couverts, on entendait depuis quelque temps présager à

M. Lucien Népoty un énorme succès pour sa pièce annoncée au théâtre Antoine : **l'Oreille Fendue**, et les promesses de l'attente n'ont point, chose surprenante, été déçues, loin de là ! Sans doute, le premier acte, qui est à proprement parler, et pour faire contraste aux suivants, une sorte de prologue un peu long, inquiète, parce que l'auteur, voulant y introduire trop de menus incidents qui marquent l'abondance et la variété d'une vie affolée de plaisirs, de jouissances et d'insouci, disperse l'intérêt, cache avec trop de soin les nœuds d'une action dont la donnée ne saurait encore se définir, semble, en un mot, s'étourdir et vouloir nous étourdir à la vue de mille circonstances pittoresques dont l'intérêt en soi serait médiocre, si le souvenir n'en contribuait, par la suite, à mettre en violente et douloureuse opposition ce qui fut, ce qui est l'existence des personnages du 1er au 2e acte.

Mais déjà, et dès les premières répliques, la fermeté d'un dialogue très personnel, une manière d'esprit très neuve et très alerte, un sens scénique dont s'atténue à peine la valeur de quelques indices de juvénile inexpérience, excitent l'attention du spectateur qui se sent tout de suite en face d'une œuvre qui mérite examen, et qui, tout au moins, ne saurait verser dans les ornières de la banalité courante.

Aussi quelle satisfaction quand, aux actes où le sujet se resserre et se confirme, se succèdent, tableau après tableau, les péripéties d'angoisse qui marquent les étapes de déchéance pour le naguère brillant général Desarçons de Lantoille ! — Est-il vrai que certaines peuplades américaines font grimper dans un arbre les vieillards, puis, le secouant, les assomment s'ils tombent et les considèrent comme bons encore à la chasse s'ils parviennent à se maintenir, à s'accrocher à quelque branche ? Nos mœurs civilisées comportent pour la vieillesse un châtiment plus cruel, puisqu'il est pour tous le même, impitoyable et sans exception : la mise à la retraite implacable à un âge où l'homme n'est plus en état de se créer des occupations nouvelles, où les habitudes du métier ont dégénéré en inconscientes manies. L'homme honnête, qui n'est pas dominé par un vice, à qui est brusquement retirée la satisfaction de marcher encore dans la voie où l'ambition de ses jeunes années l'a entraîné et grisé, que peut-il devenir brusquement quand il se trouve seul dans l'existence médiocre, sans appui, sans affection, sans espérance ? C'est la mort à bref délai de toute intelligence d'abord, la mort totale souvent dans les hontes du gâtisme. Quelques sages résistent longtemps : ils jouent aux boules, pêchent à la ligne, fument la pipe et regardent couler la vie de ceux qui vivent. C'est la philosophie goguenarde et résignée du vieux colonel Gavotte ; mais le général, lui, à qui tout le monde faisait la cour lorsqu'il commandait en chef à Alger, entouré d'une famille d'arrivistes égoïstes qui l'abandonne et le méprise maintenant qu'il a « l'oreille

fendue » et qu'il ne peut plus rien pour elle, le général sent ses douleurs de jour en jour s'accroître ; pourtant il ne renonce pas à sa fierté de caste, à sa noblesse et à son orgueil. Il a beau être blessé de toutes parts, affligé par ceux dont l'affection apparente lui était jadis si prodiguée et en qui il était si aisément crédule, il n'est abattu, en réalité, qu'après avoir épuisé la liqueur d'infamie. Sa fille, l'ardente et superbe Lucile, à qui s'offraient, aux temps de la splendeur passée, tant de partis considérables qu'elle n'en pouvait choisir aucun, maintenant délaissée et misérable n'entend autour d'elle que parfois des paroles tentatrices et corruptrices; le mariage, on ne lui en parle plus, son âme en révolte supporte malaisément l'outrage. Plus ingénieux et moins scrupuleux, son frère, l'arrogant lieutenant Marc Desarçons de Lantoille, n'hésite pas, aidé par sa mère, à épouser une très riche divorcée, Madame Charmillon, sur qui, en Algérie, à Paris, à Mantes, mille propos déshonorants circulent. Lucile et Mme Charmillon sont aux prises ; Marc intervient, et, toute la famille étant aveuglée par l'opulence que la nouvelle venue apporte à la maison, Lucile n'a de choix que cette alternative : se soumettre ou s'en aller.

Le général cherche sa fille chérie par-dessus tout au monde, et, quand il la trouve enfin, sur un mot sanglant et cruel du beau Marc, auprès d'elle, effaré, frappé dans les illusions de son cœur et de son honneur, il tombe d'un coup.

M. Népoty nous a étalé avec les ressources admirables d'une pitié et d'une émotion grandissantes ce drame de la déchéance humaine. Rien de convenu ni d'artificiel dans son œuvre; elle est si poignante que quelques tares de détail, où elles frappent au passage, n'arrêtent ni ne détournent l'esprit plus d'un instant; on se sent capté et subjugué par la volonté de l'auteur, sans truquage, sans déploiement d'effets conventionnels. Tout en lui est sincère, réfléchi et puissant. C'est un remarquable auteur dramatique de qui, s'il ne se laisse pas subjuguer par les formules de la mode et les séductions des faciles succès, l'avenir est assuré.

Dans d'autres théâtres on cite des acteurs remarquables ; au théâtre Antoine, la troupe est d'une homogénéité parfaite ; tous sont, à leur rang, ce qu'ils doivent être, avec talent. Peut-être est-ce en réalité l'importance des rôles qui fait, à côté de la simple, belle et pathétique Mme Madeleine-Lély, dans Lucile, apparaître si prodigieux de vérité, si grands et si troublants M. Janvier dans le colonel Gavotte et surtout M. Gémier dans sa magistrale création du général Desarçons de Lantoille.

Memento. — Théâtre Cluny : *La revue de Cluny*, revue en 10 tableaux, de MM. Paul Ardot et Albert Laroche (7 octobre). — Little Palace : *Les Amis de Madame*, 1 acte de MM. André Doumert et Paul Riché; *A Bras Ouverts*,

1 acte de M. G. Dolley; *Ce pauvre Cyprien*, 1 acte de M. M. de Dammartin; *Lançons du Leste*, revue en 2 actes, de MM. Rouvray, Wilned et Edouard Pontié (12 octobre). — Ambigu : *L'Agence Legris*, drame en 6 actes, de M. Jacques Roullet (16 octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Romain Rolland : *Musiciens d'autrefois*. — *Musiciens d'aujourd'hui* ; Hachette et Cie. — *Jean-Christophe à Paris* (*La Foire sur la place*, I et II) ; 13e et 14e Cahiers de la Quinzaine, 9e série.

Sous ces titres sommaires, **Musiciens d'autrefois** et **Musiciens d'aujourd'hui**, M. Romain Rolland vient de réunir quelques extraits de la matière du cours qu'il professe en Sorbonne et des études d'actualité parues dans des revues diverses. Les deux volumes sont d'un égal et substantiel intérêt. L'un nous conduit des primes origines de l'opéra jusqu'à Mozart, en passant par Lully, Gluck et Grétry. L'autre, avec Berlioz. Wagner, Saint-Saëns, V. d'Indy, Richard Strauss, Hugo Wolff, Perosi et *Pelléas*, nous promène à travers tout le XIXe siècle et même atteint l'aurore de ce XXe par une esquisse du « Renouveau » le plus contemporain. M. R. Rolland est assurément l'un des esprits les plus sérieux qui se soient adonnés chez nous à la critique d'art. Il possède et y a révélé une culture générale qui ne le confine exclusivement dans aucun domaine, quoiqu'il semble se plaire mieux que partout ailleurs dans celui de la musique et, si peu à peu celle-ci paraît reconquérir le rang qu'elle eut jadis en notre Université parisienne, M. R. Rolland est parmi les premiers et les plus avertis de ceux qui contribuèrent à cet heureux retour. Mais outre son érudit historien, M. R. Rolland peut être surtout un amant passionné de la musique et, comme il est doué d'une âme de poète et d'une imagination créatrice, cet amour s'est cristallisé pour nous dans l'étrange et si vivante odyssée de ce **Jean-Christophe** dont les tomes se succèdent trop lentement au gré de notre impatience et sans lasser notre attention émue. Ce roman, qui valut à l'auteur un délicat hommage féminin sous la forme d'un prix non brigué, a sans doute plus fait que n'importe quelle exégèse enthousiaste pour vulgariser le sentiment profond de la musique en la dévoilant, avec une telle intensité vibrante, cause finale unique, incoercible et légitime d'une existence. On y éprouve que l'art puisse être capable, à soi seul, de rendre la vie digne d'être vécue et vécue noblement, où que ce soit, quoi qu'il advienne. Toutefois, on y découvre aussi que cet art est essentiellement considéré comme un moyen précieux, mais un simple *moyen* de communication entre les hommes. Fort acceptable, au demeurant, dans la fiction romanesque, encore qu'elle entraîne parfois Jean-Christophe à des propositions singulières, une concep-

tion esthétique de ce genre trahit bientôt ses inconvénients autre part. Il y a beaucoup à apprendre avec *Musiciens d'autrefois*, et, aussi bien là que dans *Musiciens d'aujourd'hui*, cet amalgame intime et indissoluble de l'art et de la vie, qui est la caractéristique de la pensée de M. R. Rolland, donne à ses études une saveur de réalisme pittoresque, enveloppe son récit d'une atmosphère de synthèse et d'idées générales, qui en font une lecture captivante autant qu'instructive. Pourtant, si la documentation historique et biographique est abondante et des plus sûres, si même un inconscient instinct guide souventefois la subjectivité du critique, en revanche, les arguments purement musicaux sont extrêmement rares ; et cela, quasiment de parti pris. M. R. Rolland semble écarter expressément tout élément de beauté spécifique. Il le proclame sans ambages :

Si la musique nous est si chère, c'est qu'elle est la parole la plus profonde de l'âme, le cri harmonieux de sa joie et de sa douleur. Je ne sais pas choisir entre la plus belle sonate de Beethoven et le tragique *Testament d'Heiligenstadt*.

Le chapitre intitulé « la Musique dans l'Histoire générale » est un obstiné parallèle entre les manifestations de l'art sonore corrélatives et les annales psychologiques, ethnologiques ou morales autant même que politiques de notre Europe occidentale depuis le moyen âge. M. R. Rolland y montre la musique, organe tour à tour du « christianisme naissant », de la discipline scolastique, de la « poésie chevaleresque », de « l'esprit de liberté » profane et de « l'imitation de la nature » ; puis, avec le XVIIIe siècle, on la voit traduisant le *dolce far niente* transalpin, de germaines et puissantes « harmonies intérieures », et secondant la tragédie dans l'opéra français. Plus tard, cette musique « exprime le réveil de l'individualisme révolutionnaire qui a remué le monde... Et voici la Révolution et l'Empire » de qui « le chantre Beethoven a le plus passionnément exprimé toutes les tempêtes des temps napoléoniens, les angoisses, les troubles, les ardeurs guerrières, les emportements enivrés de l'âme libre... ». Et l'assimilation se poursuit avec le romantisme lyrique et les « rêveries adolescentes d'un âge nouveau » ; le voluptueux chant du cygne rossinien étouffé par la fanfare du fils de « l'âpre et bruyant Piémont », Verdi, sonnant « les luttes du *Risorgimento* » ; « l'Allemagne en gestation d'un empire » et produisant Wagner... Enfin M. R. Rolland conclut : « Le spectacle de cette éternelle floraison de la musique est un bienfait moral. » On ne saurait méconnaître l'éloquence et l'élévation d'une telle esthétique et on s'en explique aisément mainte attitude de l'analyste en présence de l'œuvre d'art. Cependant, si ce symbolisme est certes fort licite, si ce « langage humain » qu'est la musique peut apparaître éventuellement tout ensemble l'expression

de la subjectivité individuelle et des aspirations d'un peuple ou d'une époque, où se discernerait l'écho ou le reflet de toute ambiante contingence, il n'en reste pas moins que ce verbe sonore est d'essence particulière et, dans l'espèce, *musicale*. Quand M. R. Rolland nous assure que « c'est de la Révolution de 1848 que sort directement *Siegfried* », on comprend bien ce qu'il veut dire, et on constate une opinion qu'il est loisible, en somme, d'admettre comme de discuter. Seulement, la Révolution de 1848 a eu un tas d'autres conséquences. Chez nos voisins, à l'instar de chez nous un peu plus tôt, elle a produit aussi « la Garde Nationale », par exemple, et l'incohérence du rapprochement dénonce la spéciosité du critère adopté par M. R. Rolland. Il y a évidemment dans *Siegfried* quelque chose que la Révolution de 1848 élucide insuffisamment, et cette démonstration par l'absurde semblerait superflue sans doute pour justifier la réflexion que, quels que soient son prétexte ou ses effets, une œuvre d'art musicale est faite de musique. M. R. Rolland, que nous avons vu « ne pas savoir choisir » entre la plus belle sonate et le tragique testament de Beethoven, ne se refuse pas néanmoins à parler musique, mais son subjectivisme à priori l'induit à cet égard en cette profession de foi que contresignerait volontiers M. J. d'Udine :

Ce serait une plaisanterie si la musique récusait l'opinion de tous ceux qui ne sont pas du métier. En ce cas, qu'elle s'enferme dans un cénacle et qu'il n'en soit plus question. Un art ne vaut d'être honoré et aimé des hommes que s'il est vraiment humain, s'il parle pour tous les hommes, et non pour quelques pédants.

Cette apostrophe véhémente suggérerait bien des objections. D'abord, qu'il semble irréalisable qu'un art « parle » indistinctement « pour tous les hommes », et que MM. Massenet et Leoncavallo « parlent », sans doute aucun, à beaucoup plus de gens que Gluk ou Bach et même Beethoven, d'où s'ensuivrait pour ces derniers la tare à tout le moins relative du « cénacle » susdit. Ensuite, que l'art le plus humain, le plus près de la nature et de la vie, n'en demeure pas moins imprégné ou issu de quelque culture impliquant très plausiblement de la réceptivité une culture adéquate. Mais on s'y aperçoit avant tout que, pour M. R. Rolland, l'analyse ou l'appréciation purement musicales d'une œuvre d'art se confond avec la vérification pédante de règles ou conventions d'école dûment appliquées. Aveuglé par cette illusion fâcheuse, on n'a pas de peine à concevoir qu'il préfère aux sentences des pédagogues « le jugement sincère d'hommes intelligents et artistes », encore que dépourvus peut-être « de compétence spéciale en musique ». Aussi fait-il grand cas des « Encyclopédistes », auxquels est adressé ce compliment, en attribuant à leurs écrits une influence capitale sur l'œuvre et le génie de Gluck. Ailleurs

pour attester « la grandeur et la popularité de l'art de Lully », c'est à l'abbé du Bos et à Lecerf de la Viéville qu'il demande leur témoignage, sans songer qu'un admirateur forcené de *Robert-le-Diable* et de *Moïse* fournirait Balzac et Stendhal pour garants à coup sûr non moins « intelligents et artistes ». Le point de vue historico-subjectif où se place M. R. Rolland légitime certes ses citations d'idées ou d'impressions contemporaines. Si on les lit avec plaisir et profit, on n'en est pourtant toujours pas plus avancé musicalement, et les commentaires du citateur ne réussissent guère à combler la lacune spécifique. Ce n'est pas que l'historien ne se démontre excellemment informé sur l'ancien opéra, l'évolution de ses formes, les coupes, rythmes ou mouvements de ses airs, danses ou « symphonies », et on ne le sent pas moins familier avec les œuvres et ressources de l'art moderne, mais le critique s'en tient le plus généralement au contenant, sans pénétrer plus avant dans le reste que tout au plus à l'examen de certains moyens expressifs. A ce propos, son originale analyse de la déclamation lullyste est d'un vif intérêt que l'évocation de Racine et de la Champmeslé rend plus piquant encore. Par contre, on est aussi déçu musicalement qu'un peu déconcerté, quand M. R. Rolland termine ainsi la comparaison des deux *Armide* : « ... Les mélodies de Gluck sont parfois médiocres, et la beauté de son art est surtout morale : une grande âme y est empreinte... » De semblables considérations ou conclusions abondent, pullulent dans l'un et l'autre volume. Il est évidemment difficile de contredire de tels avis sur le terrain purement subjectif, et quant au musical, sa profession de foi d'Udinienne explique le dédain qu'accuse à son endroit M. R. Rolland. C'est l'éternelle équivoque où s'enlizent « ceux qui ne sont pas du métier » ; qui, l'ignorant volontairement ou non, ou n'en connaissant que ce qu'ils ont puisé dans des manuels, confèrent à ce « métier » un rôle qu'il n'eut jamais dans la création artistique. En même temps qu'ils taxent sa technique d'élément péjorativement grammatical, ils relèguent dans sa catégorie le contenu purement musical de l'œuvre d'art. Peut-être est-il indispensable, au fond, de l'avoir pratiqué soi-même, pour le moins quelque peu et voire imparfaitement, afin, non pas seulement de parler sans bévue d'un art, de le comprendre ou le juger, mais même d'en éprouver spontanément la beauté intégrale. En tout cas, on ne saurait dissocier la culture et la sensibilité, ni dénier l'émotion spontanée à une sensibilité cultivée. Mais cette culture spécifique n'a pas grand'chose, sinon rien du tout de commun avec ce qu'on appelle le « métier », et spécialement avec celui de « quelques pédants » de conservatoire. Les exercices scolastiques sont assez bien l'équivalent des enseignements primaire et secondaire ; le Prix de Rome est à peine un bachot. Si l'ignorance absolue dudit « métier » peut constituer, pour la culture, une gêne

analogue à la disgrâce d'un illettré, une longue expérience passée et quotidienne nous convainc que sa connaissance, à l'égard de l'activité créatrice autant que de la réceptivité, est impuissante à suppléer la sensibilité musicale innée. L'amusicalité constitutionnelle d'un Berlioz se double, à l'occasion, d'un métier plus savant que celui du Chevalier Gluck, et *Parsifal* « n'existait pas » plus musicalement pour Benjamin Godard et M. Th. Dubois que *Pelléas* ne trouva grâce devant M. Coquard. Ce qu'on qualifie du vilain nom de « compétence » consiste en autre chose qu'en l'acquis d'un programme d'examen couronné ou non d'un diplôme. Sa culture exige impérieusement des dispositions naturelles. Elle est un complexe subtil et peut-être inconscient de sensations accumulées, assimilées et comparées, mais d'abord instinctives et irrésistiblement contemplées. C'est un état de la sensibilité nativement prédisposé et apte à l'émotion purement musicale. Une telle sensibilité ressent invinciblement cet émoi spécifique et perce tout de go la vacuité, le superficiel, le spécieux artifice de tout « métier » appris, comme elle reconnaît le transitoire arbitraire des conventions consécutives en constatant que le génie fut de tout temps autodidacte ou novateur ; tandis que la comparaison des œuvres et des époques lui dévoile, dans un immense panorama de siècles, le spectacle d'une incessante évolution. Ce spectacle M. R. Rolland semble bien l'avoir distingué, mais, tout en effleurant subjectivement le problème, il le résout en métaphores :

> L'art est le rêve de l'humanité, un rêve de lumière, de liberté, de force sereine. Ce rêve ne s'interrompt jamais... Dans tous les siècles, on a gémi : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » — Tout est dit, peut-être. Mais tout est encore à dire. L'art est inépuisable, comme la vie.

Sans doute, tout est dit, et depuis bien longtemps, depuis que le cœur humain palpite et que les êtres ont chanté l'éternelle chanson de rêve, d'amour, de joie, d'orgueil ou de souffrance. Depuis toujours, l'humanité répète à peu près la même chose, — seulement, *elle le dit autrement*, et cette diversité d'expression de sentiments identiques est l'unique raison d'être de tout art. C'est ici que gît, avec la source « inépuisable » de nos émotions subjectives, le contenu purement musical des chefs-d'œuvre et le secret de l'immémoriale évolution de l'art sonore. Que ce préjugé du « métier » ait pu troubler certaines subjectivités ardentes jusqu'à les détourner de toute beauté spécifique, on n'en est pas moins interdit de rencontrer, sous la plume de M. R. Rolland, sa formule la plus étroitement intransigeante. Est-ce là ce que M. R. Rolland enseigne à nos Normaliens ? Alors, ceux de demain ne nous changeraient pas beaucoup de ceux d'hier, et on continuerait à déplorer que les musicographes de notre Université persévèrent à tourner sans l'atteindre autour de la musi-

que, en s'accommodant d'osciller de l'érudition livresque historico-anecdotique à la dissertation littéraire ponctuée d'allégations gratuites. C'est, en somme, le cas de M. R. Rolland. Parmi l'abondance des citations ou rapprochements dont il étaie son symbolisme psycho-sociologique, il procède volontiers par affirmations, et rarement argumentation apparut à la fois aussi minutieusement documentée et aussi vaguement ou arbitrairement subjective. Son critère laissant sans nulle issue toute discussion musicale, s'il ose prononcer le mot génie à propos d'Hugo Wolff, lorsqu'il sacre Berlioz, non seulement « un pur musicien », mais « ... la musique même », on est assurément un peu ébouriffé, mais on ne sait guère quoi lui répondre. Quand M. R. Rolland déclare « qu'il n'est pas debussyste », on se l'explique trop bien, mais c'est son droit. Subjectivement, une subjectivité en vaut une autre, et on aimerait même mieux qu'il n'insistât pas sur « le langage harmonique » de *Pelléas*, dont « l'originalité ne consisterait », selon lui, que « dans l'emploi nouveau » d'accords qui ne seraient en aucune façon « des accords nouveaux ». M. R. Rolland confond ainsi les *sons* avec les *notes*, en démentant l'évolution tout entière de la musique. C'est évidemment des mêmes *notes* de notre terminologie conventionnelle que semblent, à première vue, formés tous les accords. Cependant, ces accords n'ont pas toujours existé en tant que tels, et leur avènement fut successif suivant un processus conforme au phénomène objectif de la résonance naturelle. C'est de « l'emploi nouveau » des diton et trihémiton pythagoriciens, promus au rang de « consonnances imparfaites », que naquit la conception des « accords nouveaux » de 3ces et de 6tes, y compris nos « accords parfaits ». C'est de « l'emploi nouveau » de la 7e de dominante que dériva, avec la notion tonale corrélative, le concept d'un « accord nouveau » tout différent, en tant que « dissonance naturelle », des agrégations composées par l'adjonction d'une 3ce à un accord de trois sons. C'est à « l'emploi nouveau » de la 9e, chez Schubert, Weber et Wagner, que correspond la conception d'un « accord nouveau » de 9e naturelle, fondamental ou de dominante sur tonique, par quoi le romantisme du dernier siècle tranche si vigoureusement sur l'art précédent. Enfin, c'est à « l'emploi nouveau » de la 5te augmentée qu'est dû l'accord à tous égards « nouveau » de 11e naturelle, entendu pour la première fois dans *Pelléas* (p. 279, l. 2, 6e mesure), et dont l'intervention décisive a créé l'harmonie contemporaine libérée, par ailleurs, grâce à « l'emploi nouveau » par Claude Debussy de tous les soi-disant « accords dissonants ». M. R. Rolland accordera sans doute que ce développement évolutif de la sensibilité harmonique, par une exploitation graduelle et ininterrompue du phénomène sonore, peut paraître assez profondément significatif, et peut-être en soupçonnera-t-il à quel point son Jean-Chris-

tophe erre, galvaude et méconnaît l'essence même de l'art musical, quand il traite de byzantinisme grammatical, de « querelle des *gros-boutiers* et des *petits-boutiers* », la divergence sensorielle de ceux qu'il nomme « les *horizontalistes* et les *verticalistes* ». M. R. Rolland estime-t-il qu'il n'y ait qu'une différence de « grammaire » entre un Ronsard et un Malherbe, entre un Voltaire et un Hugo? Cet excellent Jean-Christophe, au surplus, n'a pas l'air d'être très fixé. Quoiqu'il ne mâche pas ses mots, il est aussi imprécis que catégorique. Il semble se caractériser par une tendance, sinon au dénigrement systématique, du moins à un esprit de contradiction perpétuelle, aggravé d'une sensibilité morbide où, au plus délirant enthousiasme, succède bientôt la satiété, puis le dégoût. Après avoir sondé « le néant bien pensant de Mendelssohn,.. la verroterie et le clinquant de Weber,.. la virtuosité dégoûtante de Liszt », la fade sensiblerie de Schubert « le mensonge à hurler de *Lohengrin* », sans compter le reste, il déserte la Germanie et débarque à Paris où il ne trouve non plus rien de bien, où tout lui paraît faux, hypocrite, « malsain », et, quand les esthéticiens adversaires le somment de prendre parti, il répond carrément : « Ennemi de tout le monde ! » Son esthétique à lui, d'ailleurs, est claire, nette et pas compliquée : « Es-tu sain ? Tout est là. » Etre ou n'être pas « sain », voilà la question. Et il faut le lire s'emballer, flagellant le « Pilatisme moral » de « l'Art pour l'Art » :

Vous êtes des hypocrites... L'art ! Etreindre la vie, comme l'aigle sa sa proie et l'emporter dans l'air, s'élever avec elle dans l'espace serein !.. Pour cela, il faut des serres, de vastes ailes et un cœur puissant... L'art pour l'art !... Malheureux ! L'art n'est pas une vile pâture, livrée à tous les vils passants... L'art est la vie domptée. L'art est l'empereur de la vie... Où est la mort, l'art n'est point. L'art c'est ce qui fait vivre...

Cela pourrait être signé Vincent d'Indy ou même Tolstoy. N'empêche que ce terrible Jean-Christophe ne soit rudement sympathique en son outrance, car elle est aussi désintéressée que vérace, sinon véridique toujours. Et je remarque ici, bien que lui-même use peu pour autrui d'indulgence, que peut-être la musique pure, m'incita-t-elle à quelque excès de critique envers un écrivain dont j'aime la sincérité passionnée autant que j'apprécie l'érudition et le talent. A cause même de la notoriété de l'auteur, peut-être importait-il pourtant de relever les hérésies subjectives propageables par des ouvrages de vulgarisation artistique aussi séduisants que *Musiciens d'autrefois* et *Musiciens d'aujourd'hui*. Quant à *Jean-Christophe à Paris* ces deux « cahiers » nouveaux sont dignes de leurs aînés pour la force, la verve et la réalité saisissante. M. R. Rolland est romancier d'instinct et, si l'art c'est la vie, ce romancier est certes un grand

artiste. On peut regretter toutefois qu'il ait mis au roman ce sous-titre : *la Foire sur la place*. M. R. Rolland confesse ailleurs qu'il « s'y permit une satire assez vive des défauts et des ridicules de la musique française d'aujourd'hui », qu'il juge avoir, « depuis dix ans, trop imprudemment et prématurément chanté victoire » et à laquelle il conseille « la modestie » tutélaire à l'effort. Il est évident qu'une vie musicale aussi intense que la nôtre en devient fort mêlée et peut prêter le flanc au fouet de la satire en même temps que la paume à la férule du censeur. Sans doute, il n'y manque pas d'incohérence, de puéril cabotinage, ni même d'inconscient grotesque. Le snob y coudoie le pédant auprès de l'arriviste, et la modestie péremptoire n'y court pas plus les coteries, les salles de rédaction ou de concert que non plus l'Université, où Dieu sait cependant si on aurait musicalement le droit d'en cultiver la vertu circonspecte. Mais tout de même, « *la foire sur la place* », non ; c'est trop dur. Et c'est injuste, car inexact. Il n'y a pas chez nous que des Goujart et des Sylvain Kohn. Jean-Christophe est bien mal tombé. Il n'aurait pas cherché longtemps pour découvrir des musiciens au moins à sa mesure, des mélomanes avertis, des artistes sincères et des âmes loyales. Que la splendide floraison de notre musique française se soit accompagnée d'agitation un peu fébrile, rien de plus naturel à notre tempérament, mais si, dans la clameur qui salue le joyeux renouveau, nous entendons « chanter victoire », gardons-nous de sourire et surtout de ricaner. Il ne faut pas décourager l'enthousiasme. Au lieu de le railler, réjouissons-nous plutôt d'en rencontrer enfin quelque exubérance immodérée, voir immodeste, chez le peuple hanté du cauchemar du ridicule et si déplorablement « spirituel » que nous avons la réputation d'être.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

La sixième Exposition du Salon d'Automne. — La caractéristique, très nette, de cette sixième exposition, c'est que nous pouvons dater d'elle, pour plusieurs de nos plus intéressants artistes jeunes encore, l'instant de la détermination décisive, le grand départ. Nous les voyions naguère hésiter, tâtonner, à la recherche d'eux-mêmes, et notre sympathie les accompagnait dans ce magnifique et douloureux effort. Aujourd'hui, nous les saluons avec joie, dans l'orgueil de leur découverte, — avec orgueil aussi, car leurs réalisations justifient nos prévisions et nos désirs.

Et mieux encore que telles individuelles victoires, c'est l'orientation générale des esprits, comme nous pouvons l'apprécier ici, qui nous enchante. Même beaucoup de ceux qui n'ont pas, cette fois,

vaincu, ont mérité la victoire, et il est impossible qu'elle leur résiste longtemps encore. Le principe libéral, qui fut dès le premier jour le principe du Salon d'Automne, produit les effets heureux qui étaient assurés : à moins que l'art ne fût frappé d'une décadence soudaine, par rien annoncée, le développement sans contrainte des talents et des formules devait aboutir à l'épanouissement des forces — et le voici.

La pensée de Carrière, prévoyante et généreuse, — opportunément rappelée par M. François Crucy en la préface du catalogue, que, dans la liberté seulement, chaque artiste peut espérer se renouveler par les autres, fonde, aujourd'hui encore et demain, la vitalité du Salon d'Automne. « C'est par la diversité même des œuvres qu'il rassemble que le Salon d'Automne s'est imposé », écrit M. F. Crucy. Toutefois, cette diversité, si elle avait perpétué les divisions, fût restée stérile. Ce qui est très heureux, c'est que l'esprit de liberté et l'esprit d'unité ont ici, naturellement, logiquement, résolu leur équation. Des points de départ les plus divers les artistes parviennent au même point d'aboutissement, et c'est, par les œuvres, le plébiscite des élites créatrices qui conclut à cette grande affirmation : La Décoration est le but, la raison d'être et la sanction de tous les efforts dans le domaine de l'art.

Voilà quelque temps, déjà quelques années, que nous prêchons ici cette doctrine. On conçoit la joie profonde que nous éprouvons à nous sentir pleinement d'accord avec les meilleurs de nos artistes. Et combien il nous est précieux que l'instant où si franchement ils nous donnent raison signale, chez eux, la période des plus personnelles affirmations !

Bien entendu, cette période ne commence pas pour tous aujourd'hui ; je n'ai pas à décrire les éblouissements simultanés de quelques aurores imprévues. Aucun des noms que je vais citer — sauf un — ne sera nouveau pour mon lecteur. Ce qui est notable en cet instant, c'est que certains, dans la voie où déjà nous les avons salués, marchent d'un pas plus assuré toujours et plus retentissant, tandis que d'autres entrent enfin dans cette voie, qui s'étaient acquis ailleurs notre estime.

§

Il convient, avant tout, d'honorer les glorieux morts ici évoqués par quelques-unes de leurs œuvres.

Comment parler brièvement du Greco, de Monticelli, à qui le Salon d'Automne dédie l'hommage d'une exposition rétrospective ? Mais, tandis que les vivants nous appellent, qui n'ont pas le temps d'attendre, comment, disposant de si peu d'espace, l'abandonner aux aînés vénérables ? Il faut nous contenter de dégager le sens général

de ces posthumes présences : il est profondément harmonique avec les tendances du Salon lui-même dans ses groupes les plus jeunes et les plus significatifs ; au point que ces deux noms, Greco, Monticelli, pourraient désigner, comme de lumineux titres, l'exposition tout entière en ses deux inégales moitiés, les œuvres qui visent au style, à la grandeur, austèrement, et celles qu'inspire l'amour de la grâce et de la volupté ; mais même à celles-ci Monticelli rappelle la nécessité universelle du principe décoratif.

Le Greco est un des plus grands artistes du monde, des temps. On n'en sait point qui ait allié, mieux, la toute-puissance spirituelle à la toute-puissance technique. Il sait tout son art et ne s'exprime que par l'alphabet de son art. Mais il a pensé tout l'homme, et c'est tout l'homme qu'il dit par tous les moyens de l'art. « L'art de Greco se perçoit beaucoup par la pensée », écrit M. Pierre Hepp. Oui, mais il n'en reste pas moins essentiellement plastique; seulement, c'est de plasticité supérieure qu'il s'agit, ici, et au peintre, au technicien prodigieux l'artiste général ou — pour nous exprimer — le poète est égal, chez Greco. Quelle intense vie intérieure révèlent ses figures ! Ces regards, ces gestes de mains extatiques, ces traits allongés, et tout le personnage lui-même étiré comme en une invocation vers l'ange auquel l'homme voudrait se sacrifier, — qui, quel primitif, quel peintre saint a fait cela ? Dans les profondeurs d'un domaine où, parmi les modernes, il ne recontrerait guère que Carrière, Greco cherche l'intensité suprême des sentiments, la réalité dernière des êtres. Ses figures, en leur essence révélée par l'exaltation des âmes, sont comme projetées hors de l'espace et de la durée, dans l'infini et l'éternel, dans ce qui ne comporte pas de décompte et d'augmentation. C'est trop peu de dire qu'une telle peinture est spiritualiste ; il n'y a pas de mots pour rendre son idéalité, sa cérébralité. Ce n'est pas à lui que Pascal reprocherait de prétendre nous intéresser par la représentation de choses dont la réalité ne nous intéresse pas, car le Greco est le visionnaire de réalités bien étrangères à celles que nos mains touchent. Les réalités immédiates ne sont pour lui que des moyens de nous suggérer celles d'un incommunicable monde. Le geste de ses figures ouvre partout sous nos yeux des portes d'au-delà : mais voyez que cette idéalité extraordinaire, pour si chrétiennement mystique, pourtant, qu'elle soit, n'écarte pas de nous ce précurseur des plus modernes de nos inventeurs, puisqu'après l'avoir associé, pour la conception et la vision, avec Carrière, c'est à Cézanne qu'il nous faudra penser pour signifier sa méthode d'exécution. Ce ne sont pas les allongements seulement, les étirements des figures qui sont communes au Greco et à Cézanne. Ils se rencontrent en outre dans certains choix de tonalités, dans certains modes de construction, — ou faut-il plutôt dire qu'on sent entre eux, sans pouvoir

tout à fait les préciser, de telles harmoniques sympathies spirituelles et plastiques? Et n'est-il pas bien curieux qu'on puisse noter des analogies également mystérieuses et saisissantes entre certaine composition, la plus singulière peut-être du Greco, cette *Vue de Tolède*, formidable, sous son ciel d'orage, comme une vision de Dante, et tel paysage de ville aussi, d'un de nos plus jeunes artistes, *les Toits et la Cathédrale de Rouen*, par M. Othon Friesz? Avant le Salon, M. Friesz ne devait guère connaître le Greco; mais il avait beaucoup étudié Cézanne, qui adorait le Greco.

La rétrospective de Monticelli est un éblouissement, un enchantement, et c'est un triomphe. Monticelli est le maître de la joie. Cette abondante exposition — 177 tableaux — n'aura pourtant pas sur l'art vivant une influence à beaucoup près comparable à celle qu'exerceront sur lui les vingt et une toiles du Greco : Monticelli est un aboutissement ; le Greco est une source. La nécessité d'une réparation, qui fut bien tardive, commandait l'hommage que nous rendons à celui-là ; un long avenir bénéficiera de la leçon que nous avons demandée à celui-ci.

C'est également le sens d'une réparation, moins éclatante, mais aussi juste, qu'il convient d'attribuer aux rétrospectives de Bresdin et de Chifflart, ces deux maîtres du dessin, de l'eau forte et de la gravure.

§

Il serait désirable que la visite au Salon d'Automne commençât nécessairement par la traversée des rétrospectives. Elles donneraient à tous un avertissement préalable, que plusieurs entendraient et qui serait utile à plus d'un :

— Prenez garde, nous diraient dès le seuil Le Greco et Monticelli : nous avons été, l'un, oublié, l'autre, méconnu. En nous accordant, tardivement, notre juste récompense, songez à ceux qui nous ont fait souffrir dans notre mémoire ou dans notre vie, et que leur faute soit votre leçon. Soyez plus modestes qu'eux afin d'être plus justes. Epargnez à nos héritiers, s'il en est de dignes de nous, l'iniquité dont nous avons été victimes. Ne vous hâtez pas de rire de ce qui vous surprend, ou de vous en détourner. Il se pourrait que l'objet de votre indifférence ou de vos railleries ignorantes émerveillât à jamais l'avenir : on s'est détourné de moi, Le Greco! on a ri de moi, Monticelli! Toute nouveauté déconcerte, d'abord ; les vaniteux et les sots ne veulent pas qu'on les trouble dans leurs habitudes et vivent de proverbes....

Mais, à défaut d'une disposition matérielle des lieux qui nous permette, du passé à l'avenir, cette instructive transition, nous devrions

trouver dans notre mémoire et notre raison les motifs de faire à ceux qui viennent le crédit qu'ils nous demandent.

Me trompé-je? il me semble qu'en effet le public commence à montrer, devant les œuvres, en apparence les moins traditionnelles, un peu de cette prudence dont trop longtemps il manqua. Le désir de paraître « averti » est sans doute pour quelque chose dans cette sagesse; tant mieux : c'est un désir, au moins, et puissent quelques-uns en déduire la nécessité de se renseigner. Le fait est qu'on a mis une sourdine aux trop éclatants rires d'antan. Les bourgeois commencent à craindre de passer pour ce qu'ils sont. Et puis, l'immense labeur des artistes, qui ne sont tout de même pas des êtres isolés à travers le monde, rayonne fatalement. On les voit vivre et travailler, on les interroge, on s'instruit ; si nul grave accident social n'interrompt l'évolution actuelle, nous pouvons, sans excessif optimisme, prévoir l'instant où le désintéressement passionné de l'artiste obtiendra le respect attentif de tous les hommes ; alors on pourra les aider à raisonner ce respect, à comprendre quel est, en effet, pour eux tous, **l'intérêt de la production artistique.**

Par définition la peinture décorative, dont le sens collectif est évident, proclame cet intérêt : ce n'est pas le moindre des arguments sur lesquels on puisse se fonder pour affirmer qu'elle est l'expression la plus haute et la plus nécessaire de l'art et pour louer de leur considérable effort vers elle des peintres tels que MM. Maurice Denis, René Piot, Pierre Laprade, Othon Friesz, Pierre Girieux, Dufrenoy, Maufra, Rouault, de Mathan, Diriks, O'Connor, Derain, Deltombe, Le Beau, André Albert, Manguin, Kees van Dongen, Jeanès, Verhœven, Lemordant, Puy, Vlaminck, Mlle Charmy, Manzana-Pissarro, **Emile Roustan, Rozsaffy, Lacoste.**

Voilà, en désordre, sans nulle attribution de rangs, sans distinction des divergences esthétiques, un groupe imposant d'artistes qui, par des moyens divers, tendent tous au même but : l'union de leur personnel idéal avec les manifestations de la vie générale. A-t-on vu souvent un aussi nombreux accord sur le principe et la fin de l'art ? Ai-je tort de le donner pour la caractéristique de ce salon ? Mais, c'est plus et mieux, c'est le signe d'un mouvement qui, déjà considérable, ira s'amplifiant jusqu'à exiger de l'architecte l'édification de la Maison dont ces décorateurs sont impatients d'illustrer les murs, et du poète la parole qu'ils voudraient commenter...

S'il fallait maintenant venir à l'appréciation précise et détaillée de chacune des œuvres signées par tous ces noms, j'aurais sans doute des réserves à faire sur la valeur de ces diverses entreprises. C'est ici, du reste, une bataille d'esthétiques extrêmement tumultueuse, où la paix et l'ordre n'interviendront qu'avec les années, dans le triomphe de la formule, sans doute, la plus simple. Tenons-nous-en, pour l'heure,

à de rapides notations sur quelques thèmes et quelques méthodes.

M. René Piot a choisi le plus beau sujet qui soit : le décor d'une chambre funéraire ; il l'a traité par le procédé le plus propre aux grandes réalisations : la fresque. Il y a là une dépense énorme de science et de talent. Critiquerai-je le parti que M. Piot a pris de se soumettre à la pure tradition italienne, et verrai-je, là, la trace de l'enseignement de Gustave Moreau ? Accepterai-je sans discussion ces abstractions matérialisées, les Passions, les Vices, *Superbia*, *Invidia*, etc. ? Enfin, dans l'économie de la composition, me plaindrai-je d'une abondance de détails qui brisent l'arabesque générale et sollicitent en trop de lieux à la fois mon attention ? L'effet d'ensemble n'en est pas moins très puissant et il y a des morceaux magnifiques d'exécution. M. Piot s'est exprimé selon son éducation artistique et son tempérament. On eût pu souhaiter moins de bruit et d'agitation dans la chambre de la mort et des formes plus voisines des forces élémentaires où les destinées retournent « dans la poudre que tout demeure », comme disait Mallarmé. C'est une autre conception. Celle de M. Piot a pour elle qu'il l'a réalisée.

On se querelle autour de *l'Histoire de Psyché*, que nous conte M. Maurice Denis en cinq vastes et aérées peintures décoratives. Je conviens que ce soit un peu froid, d'une naïveté conventionnelle, et d'un coloris peu aimable ; encore, sur ce dernier point, faudrait-il savoir si les tons n'étaient pas imposés à l'artiste par la destination de sa peinture, exécutée pour un hôtel russe dont nous ignorons les plafonds, les verrières et le meuble. Mais ceux qui devant cette œuvre se déclarent déçus m'étonnent. J'y retrouve toutes les qualités caractéristiques du talent et de la manière de M. Maurice Denis, la mièvrerie ordinaire de sa grâce et cette sorte de tendre recherche du style et de la grandeur qui lui est si spéciale. Le panneau 2, où nous voyons Psyché transportée par le Zéphyre dans une île de délices, est charmant.

Il n'y a point de recherches de grâce dans l'art de M. Pierre Girieux. Je ne sache guère de conception plus austère que celle de ce peintre ; mais, s'il n'en est pas de plus pure, il n'en est point de plus difficile à réaliser. Le danger, que nous signalions déjà l'an dernier, de l'abstraction où risque de s'effuser le peu de plasticité consenti par le songeur à l'expression de sa pensée, persiste. Avec émotion nous assistons au combat qui se livre, dans cette âme très haute, entre deux tendances contraires : l'une la sollicite aux splendeurs sensuelles dont témoignent les ardents éclats de ces fleurs décoratives auxquelles Girieud dut ses premiers succès ; mais l'autre l'appelle vers ces taciturnes contrées spirituelles où végète la vie dans l'atmosphère du rêve.

MM. de Mathan, Laprade, Othon Friesz, Alcide Le Beau sont parmi les artistes dont la « détermination », cette année, apparaît

le plus nettement. *La Florence* de Pierre Laprade, *les Baigneuses* et *l'Etna* de Le Beau, le *nu* de Raoul de Mathan, *la Cathédrale* de Friesz, et son *Printemps*, et son *Pêcheur*, sont des œuvres singulièrement significatives des désirs de la génération qui monte, qui règnera demain. Son règne sera glorieux.

Mais le noble entêtement de M. Jean Puy à ses recherches, auxquelles il sacrifie avec une si belle générosité tout succès immédiat, nous inspire une grande confiance. Et le respect rejoint la gravité sombre de M. Derain, comme la curiosité s'intéresse aux synthèses éclatantes de M. Kees, Van Dongen, comme la sympathie séduite accueille dès le premier jour la joie rutilante de cet autre Hollandais, le nouveau venu, M. Verhoeven.

§

Si j'avais besoin d'une sanction aux affirmations par lesquelles j'ai débuté, je la demanderais au salon d'Automne lui-même, à la pensée de ses ordonnateurs et c'est de M. Charles Plumet que je pourrais le plus expressément me recommander. Tant c'est bien par le mot **Décoration** qu'il faut rendre compte du quasi universel effort de nos artistes, à cette heure, l'un des architectes les mieux informés de cet effort le souligne, le corrobore, le conclut en composant *une salle pour servir à un ensemble décoratif.*

Je n'analyse pas la réalisation, — pour laquelle M. Plumet a dû se soumettre à des conditions matérielles délicates et compliquées, — j'indique l'initiative, si nouvelle, si heureuse, si renseignante : en attendant l'édifice définitif que tous ces peintres appellent, voici des murs et des baies provisoires, à titre d'exemple. On n'avait point encore fait cela, et cela est bien d'aujourd'hui : l'impatience s'éclaire, prend conscience de soi.

§

M. Henri-Matisse, de qui l'exposition est, de toutes les manières, très importante, continue à inquiéter ses adversaires sans rassurer ses amis. On ne s'explique pas l'espèce d'exaspération tranquille d'où semblent procéder ses déformations, si non par un besoin d'échapper aux fausses règles, et d'éviter le succès en un temps où l'art est en marge de la vie; mais il est peut-être d'autres issues...

J'ai — comme lui-même, pourrais-je dire, dans le choix de ses directions — beaucoup hésité dans mes appréciations de cet artiste aux audaces sûrement raisonnées et voulues, mais déconcertantes. La science et le calcul sont plus sensibles que l'instinct, chez M. Matisse. On ne peut pourtant nier qu'il n'ait, peintre, des dons de rare coloriste, et, sculpteur, le sens du modelé. Avec sympathie je cherche la signification des exagérations des formes, des brusques ruptures de lignes au prix de quoi il nous fait payer la joie de son coloris puis-

sant et fastueux et le charme de certains morceaux de sculpture — ah ! le dos d'une des petites figurines de femmes, dans la vitrine ! — je cherche... et, directement, je ne me vante pas de trouver. Mais qu'un ami, tandis que j'étudie le *Panneau décoratif pour salle à manger*, en me touchant l'épaule m'oblige à me retourner : au delà de l'ami, je vois soudain la considérable toile de M. Vallotton, *Europe*, et aussitôt je reviens à M. Matisse, irrésistiblement. Avec quelle éloquence dialoguent ces deux œuvres, ces deux esthétiques ! Et, la composition de cette salle, que voilà de la bonne critique d'art ! On n'est pas pleinement juste, à se maintenir dans l'absolu. Des excès s'expliquent par leurs contraires. La possibilité de M. Vallotton implique la nécessité de M. Matisse. Non que j'ignore les mérites du premier, sa science, sa sincérité ; mais ils sont dénaturés par leur emploi, qui conclut au négatif. D'autre part, je ne voudrais pas m'exagérer la personnalité de M. Matisse. La méthode de cet esprit, pourtant systématique, manque de netteté. Le dessinateur et le coloriste, séparés, sont très intéressants ; dans leur union l'un des deux succombe, et c'est le dessinateur, le constructeur : ou comment expliquer que l'alphabet des tons, chez ce peintre, soit si harmonieusement explicite, et que son alphabet des lignes soit si obscur ? Je crois voir en M. Henri-Matisse, de qui la loyauté artistique n'est pas contestable, l'expression, aiguë jusqu'au tragique, du tourment moderne. Comme tous ses émules il a senti la nécessité de réagir contre les traditions, anciennes ou d'hier, en retournant aux principes. Mais, esprit raisonneur et critique, il a cherché les principes moins dans la nature qu'en lui-même et dans la mathématique de son art. Il s'interdit toute spontanéité et tient strictement en bride sa fantaisie. De là peut-être la sécheresse et la violence qui nous attristent dans ses meilleurs morceaux. On sent chez lui une perpétuelle tension, une exacerbation nerveuse, qui ne lui est, toutefois, pas naturelle, croirais-je, mais qui signale l'état maladif d'un esprit surmené de recherche et d'ambition. Rien de plus noble et, sans doute, rien de plus douloureux.

Dirai-je qu'à cette irritante nervosité je préfère la satisfaction que respirent les œuvres nouvelles de M. Charles Guérin ? Le portrait à grand orchestre qu'il expose, cette année, à grand orchestre et en grand décor, est assurément un beau morceau de peinture. Nul doute que l'auteur de cette page ne soit l'un des artistes les plus forts de sa génération. Mais nous attendions de lui des manifestations à la fois plus amples et plus personnelles, des créations plus décisives. Il nous pardonnera des exigences qui attestent tant d'estime et qui pressentent chez lui, si nous ne nous trompons, la remise à plus tard des grands projets.

Prunier, en ses admirables paysages de Londres, Bonnard, si fan-

taisiste et si vrai, Bussy, Morrice, Naudin, Dethomas, Ouvré, Bulow, peintre de race, et savant, Sue, en merveilleux progrès, Ottmann, aux harmonies psychologiquement et plastiquement expressives, Eugène Martel, Lebasque, Mme Boznanska, Marquet, Chénard-Huché, Briaudeau, La Villéon, Camoin, — à dessein j'assemble les talents les plus divers, sans même tenir compte des catégories matérielles ou des procédés d'exécution : il serait injuste de dire que ces artistes soient étrangers au mouvement décoratif ; mais ils se réduisent consciemment, pour l'heure, aux proportions du tableau, cultivent le portrait, l'intérieur, le paysage, maintiennent la vitalité des traditions de la peinture de chevalet.

L'année me permettra de retrouver chacun d'eux avec plus de détail ; et à ce bouquet de noms précieux je joindrai ceux encore de MM. Maurer, Déziré, Tharkhoff, Drésa, Edouard Saglio, Dezaunay, Dusouchet, Sickurt, Morerod, Fornerod, Mmes Aguttes, Bermond, Séailles, Mia Elen, MM. Tristan Klingsor, Ghéon, Zak, Francis Jourdain, Pichot, Mion, Milcendeau, La Quintinie, Valtat, Peccate, Synave, Piet, Benderly, Audra, Mmes Krouglicoff, Marguerite Carrière, Cécile Cellier, Alix, Joly, M. Ricardo Florès, Lempereur, Jacques Blot...

I

Est-ce le conseil du soleil ou l'exemple de Rodin ? Nombre de sculpteurs, comme leur maître à tous, se sont abstenus, cette année. C'est grand dommage. Mais ils n'ont sans doute prolongé leurs vacances que pour nous préparer, aux premiers froids, d'heureuses surprises...

Il ne faut pas se hâter de dire de *la Femme se coiffant*, de M. Albert Marque, qu'elle est surtout gracieuse, ou du moins, si on peut le dire, il ne faut donc pas oublier qu'il n'est pas de grâce vraie sans la Force. La grâce est le sourire des forts, qui ne font point hors de propos et de proportions la preuve de leur puissance. Les cathédrales gothiques, la Grèce primitive et l'Egypte sont pleines de grâce, de cette grâce qui économise les « vigueurs » et qui *mesure* heureusement l'affirmation de l'énergie. C'est ainsi que M. Marque est gracieux ; puissamment ; voluptueusement aussi. On a souligné avec justesse les qualités françaises de son talent ; cette vertu de la mesure n'est certes pas le moindre de ses signes de race, de bonne race. Par cette admirable pierre, si pleine, si ferme, si amoureusement enveloppée de belles lumières, et par son buste, en pierre également, de M. Jean Baignières, comme par ses deux bronzes, *le Bacchus* et surtout *la Tête de Fillette*, M. Albert Marque tient les grandes promesses que nous avaient faites ses œuvres antérieures.

J'ai admiré, avec inquiétude d'abord, les œuvres étranges de M. Ivan Mestrovic, et puis avec la joie de la certitude : *l'Ingénue*,

l'Abandonnée, *Etude de femme*. Dans les synthèses les plus rapides, et qui semblent s'adresser surtout, sinon exclusivement, à l'intelligence, la sensibilité aussi trouve sa part en reconnaissant le double frisson de la nature : l'expression d'une vie intérieure, sur les visages, et cette palpitation de la chair que trahissent les modelés corporels. Et cela est d'une sérénité, d'une gravité vraiment religieuse.

On retrouve dans *la Femme au bas* de M. Halou les qualités réalistes et la belle exécution familières à cet artiste, sans indications nouvelles. — La spirituelle élégance et la sensibilité de M. Duchamp-Villon ne se sont jamais plus heureusement exprimées qu'en ce délicieux groupe qu'il intitule *Chanson*. — Le mouvement de la *Loie Fuller* de M Pierre Roche singulièrement apparaît lyrique et froid tout ensemble. — Les animaux de M. Rembrandt Bugati sont pleins d'esprit, quelle ample et pittoresque frise compose leur suite! et de quelle savoureuse patine les a revêtus M. Hébrard!

On ne parvient pas à discerner la personnalité de M. Kafka. Que ce statuaire soit très habile, c'est clair. Mais son habileté se recommande de trop d'autorités. Il reste à M. Kafka à mettre ses qualités acquises au service d'une vision qui lui soit propre, à faire sa propre découverte.

La Maternité de M. François Lœhr et son buste de femme marquent l'heureux aboutissement de ses efforts antérieurs. Cela est simple et fort, essentiellement plastique.

De M. Wittig, un marbre, *l'Eveil*, deux bronzes, *l'Homme et la Femme* et surtout *une Femme*, sont de belles œuvres, d'une sensualité puissante, intense.

Je voudrais pouvoir m'arrêter à la délicieuse *Eve* de Mlle Yvonne Serruys, à la très significative *Tête de Femme* de Mlle Jane Poupelet, à *l'Eléphant blessé* de M. Navellier; et je cite encore, parmi les sculpteurs dont les œuvres mériteraient plus qu'une mention, MM. Vibert, Reymond de Broutelles, Michelet, Pimienta, sans négliger M. Niederhausern, de qui j'aime particulièrement *la Tête de jeune Fille*, une note nouvelle dans son œuvre si nombreuse.

Les arts qu'on nommait, hier, « appliqués », ou « mineurs », tendent de plus en plus à concourir à égalité avec la peinture et la sculpture, et c'est là une conséquence logique, heureuse, de l'impulsion qui entraîne à la décoration l'art tout entier. Je voudrais pouvoir entrer dans des considérations de principes et de détails à propos de l'art décoratif contemporain, et j'en espère l'occasion prochaine. Mais ici, maintenant, je dois me réduire aux indications les plus brèves.

Trois potiers rivalisent d'habileté et de persévérance dans la recherche des secrets chimiques de la pyrotechnie naturelle, MM. Lenoble,

Massoul, Méthey. Je suis très sensible au charme des colorations que ces collaborateurs du feu obtiennent de la matière et de l'élément. Mais ce ne sera pas la première fois que je leur reprocherai de ne pas intervenir par des créations de formes. Seul M. F. Durio, de qui cette année je déplore ici l'absence, a donné dans ce sens de belles et neuves indications.

Les tapisseries de Mme Ory-Robin sont, d'année en année, plus intéressantes. Cette intelligente femme a créé, ou recréé un art. Et elle sait l'enseigner, ainsi qu'en témoigne la frise délicate de son élève, Mlle Sabine Desvallières.

Je signale aussi la belle tapisserie en laine de Mme Maillaud, en demandant toutefois à l'artiste si l'extrême précision du sujet ne nuit pas quelque peu au sens purement décoratif de l'œuvre.

De M. Eugène Gaillard, un buffet, superbe d'équilibre et d'élégance. De M. Hamm, de Mlle Okin, de délicats travaux en corne et en ivoire.

La section de l'Art à l'Ecole, dont l'initiative est due à M. Léon Riotor, ne répond pas tout à fait aux espérances que nous avions fondées sur elle. Mais c'est un début, et j'en veux seulement retenir le sens particulier qu'elle donne à l'unanime désir décoratif de tous les arts.

Du reste, le Salon d'Automne tout entier correspond par son ordonnance à ce désir. J'indiquais, tout à l'heure, l'appel que l'architecture, grâce à M. Charles Plumet, y fait à la peinture et à la statuaire. M. Maxime Dethomas a imaginé l'heureux épisode d'un salon de repos, très moderne, et décoré, sans autre luxe que celui de l'art, avec goût. Les trop vastes proportions des salles du Grand Palais ne permettent malheureusement pas de saisir tout de suite l'intention de M. Dethomas, et les très menues et aigres peintures de M. Forain jettent dans ce lieu de calme une note discorde.

Il est dommage que l'Exposition du Livre, habilement composée par M. Gallimard, n'ait pu trouver place dans la salle arrangée par M. Dethomas : une bibliothèque d'œuvres précieuses, meuble entre d'autres. Mais ni la conception de l'ordonnateur ne comportait ce meuble particulier, ni cette exposition, à cause de ses développements, n'eût pu tenir dans ce cadre. — Heureuse, l'idée de réunir les portraits de Verlaine. Et que de belles choses ! Les dessins de Maurice Denis, pour la *Vita Nova*... Ceux de Carlos Schwabe pour *la Vie des abeilles*...

§

On sait qu'en ce Salon tous les arts voisinent et collaborent. Il m'appartient seulement, ici, d'indiquer et d'étudier les manifestations des arts plastiques. Qu'il me soit du moins permis de dire, sans insistance, quels significatifs commentaires les œuvres des peintres

et des sculpteurs ont trouvés dans celles des poètes et des musiciens : nettement on a pu se rendre compte de l'harmonique unanimité de tous les efforts, à cette heure, dans tous les arts. C'est en tous la même lassitude des techniques, des « techniques en soi », ces moyens que quelques-uns, naguère encore, confondaient avec le but, par une illusion que la splendeur de relativement récentes inventions expliquait et excusait. Cette erreur les induisit à négliger le style et la composition, en poésie et en musique comme en peinture et en sculpture, pour dédier tout leur effort à la recherche de l'effet, de l'impression rare. L'idolâtrie impressionniste est dépassée. Nous nous sommes affranchis de la menaçante tyrannie d'un nouveau poncif sans qu'on puisse nous accuser d'ingratitude envers les initiateurs d'une nouvelle méthode : nous la comptons à son rang parmi nos éléments d'expression, sans nous laisser détourner par elle de cette fin suprême des arts, qui leur permettra de s'associer demain en une multiple et seule action d'amour et de génie (et déjà n'entendez-vous pas de chacun vers tous une ardente apostrophe à l'Unité ?) : l'information décorative et lyrique de notre plus générale et plus noble raison de vivre, dans l'espérance.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les résultats des nouvelles fouilles de M. de Morgan en Susiane. — Acquisitions, dons et legs divers; la donation Armand-Valton au Cabinet des Médailles. — A l'étranger : le don Merghelynck, en Belgique ; enrichissements des musées d'Angleterre et d'Italie; nouveau musée à Heidelberg ; épilogue de l'affaire Tschudi ; un Van Dyck de 2 millions et demi. — Memento bibliographique.

Les antiquités chaldéennes achéménides et élamites sont une des plus précieuses richesses de notre **Louvre** : grâce aux privilèges accordés à la France par les gouvernements ottoman et persan, successivement M. de Sarzec à Tello de 1879 à 1881, M. et Mme Dieulafoy sur l'emplacement de Suse de 1884 à 1886, M. de Morgan au même endroit depuis 1894, ont fait surgir du sol de la Mésopotamie et de la Perse des vestiges singulièrement éloquents des civilisations qui se sont succédé en ces lieux de l'an 5000 environ à l'an 500 avant notre ère, et leurs découvertes, en ajoutant des chapitres inattendus à l'histoire de ces peuples, ont, du même coup, fait de notre musée le premier du monde pour l'importance de ses collections orientales. Nous avons déjà exposé ici même (1), lors de l'avant-dernière campagne de fouilles de M. de Morgan, les résultats obtenus par cet opiniâtre chercheur dans le *tell* qui, à côté de l'ancien palais de Darius retrouvé par M. et Mme Dieulafoy, recouvre, à une profondeur bien

(1) V. *Mercure de France* du 1er août 1905, pp. 458-459.

plus grande, les restes du royaume primitif d'Elam dont l'histoire est liée étroitement à celle de l'empire chaldéen. Les monuments trouvés alors ont suscité l'admiration du monde savant (1). On apprendra avec plaisir que le butin de la campagne des trois années qui viennent de s'écouler n'est pas moins précieux : il vient d'arriver au Louvre quatre-vingt-deux caisses contenant plus de 2.000 objets qu'on s'occupe en ce moment de placer dans les salles du rez-de-chaussée faisant suite aux salles assyriennes et renfermant déjà les objets rapportés en 1904 exposés jusqu'à ces derniers mois dans la salle ouvrant sous les guichets du Carrousel. On signale particulièrement (2) une statue du roi Manichtousou (4000 av. J.-C.), une stèle de victoire de Sargon l'Ancien (vers 3800 av. J.-C.), quantité de statuettes et de cylindres, des jouets d'enfants en terre cuite, et surtout — c'est la principale révélation de ces dernières fouilles — plus de mille vases peints remontant les uns à environ 4000 ans avant J.-C., les autres (trouvés dix mètres plus bas, à la base même du *tell*) au début du cinquième millénaire et représentant un art beaucoup plus achevé : ces poteries,en forme de coupes,de vases ovoïdes sans pied ou de troncs de cône allongés, sont ornées de peintures jaune orange, rouges, brunes ou noires tracées avec une sûreté de main et un goût parfaits, où les dessins géométriques,les plantes et les animaux stylisés alternent ou se combinent de la façon la plus décorative, montrant un art en possession de tous ses moyens et parvenu à son apogée. 5000 ans avant notre ère vivait ainsi, sur l'emplacement de la Suse future, un peuple déjà parvenu à un état de civilisation parfaite. C'est là une découverte d'un intérêt passionnant, et dont les résultats seront sans doute considérables. Nous reparlerons en détail de ces richesses le jour où elles seront exposées.

En dehors de cet événement, la chronique des musées, en ces deux derniers mois, a peu de nouvelles importantes à enregistrer ; réorganisation au Louvre des petites salles flamandes et hollandaises placées autour de la salle des Rubens, et qui ont été l'objet d'heureux remaniements ; — acquisition d'un portrait de Marmontel jeune par Roslin, et d'un dessin d'Augustin de Saint-Aubin représentant Louise-Nicole Godeau, la femme de l'artiste, qui servit de modèle pour l'estampe si connue : « *Au moins soyez discret!* » (Cette pièce figura jadis dans la collection des Goncourt ; — legs et dons faits à nos divers musées par MM. Drouet, Seguin, Loutrel ,etc., sous forme parfois

(1) Cf., entre autres, les articles de M. E. Pottier (*Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1902 et janvier 1906) et de M. Maspéro : *Les Découvertes nouvelles en Elam* (*Journal des Débats*, 12 juin 1904).

(2) Voir notamment les articles de M. de Morgan dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, aoûtt 1908, et de M. Maurice Pézard dans la *Grande Revue* du 10 septembre dernier.

d'invitation aux conservateurs à aller choisir eux-mêmes les pièces qu'ils jugeraient dignes de figurer dans nos collections publiques, et qui nous apporteront, espérons-le, quelques bonnes aubaines; — acquisition par le **Musée de Versailles** du dessin d'Antoine Benoist d'après lequel cet artiste exécuta le saisissant médaillon en cire de Louis XIV, qu'on voit dans la chambre à coucher du Roi, et découverte dans les réserves du château d'une série de panneaux en pâte tendre de Sèvres reproduisant pour la grande salle à manger de Versailles la suite des tapisseries *les Chasses de Louis XV*, d'après Oudry ; — envoi par la Manufacture des Gobelins à la **Malmaison** de quatre pièces d'une « suite » de tapisseries commencée vers la fin du règne de Napoléon, mais interrompue par la Restauration, et qui devait figurer, d'après les cartons des plus célèbres artistes du temps, l'histoire de l'empereur; — découverte, dans les réserves de la **Manufacture de Sèvres**, des moules des statuettes et groupes galants commandés par Louis XV et Mme de Pompadour à Falconet et à d'autres maîtres du XVIIIe siècle : la manufacture en a tiré aussitôt des exemplaires en biscuit qui sont exposés dès maintenant au Musée céramique de Sèvres; — don au **Musée des Arts décoratifs**, par M. Domergue, d'une collection considérable et très curieuse de cloches et clochettes de tous pays et de toutes époques; par Mme la baronne Edmond de Rothschild, d'une collection de rubans anciens très précieux; exposition à ce même musée de plusieurs pièces provenant de la garde-robe de Napoléon Ier et qui ont appartenu à l'ancien Musée des Souverains : les costumes qui, en 1804, servirent pour le sacre à Notre-Dame : robe de soie blanche brodée d'or; rabat en point de Bruxelles; manteau en velours rouge; plus six habits de cérémonie et de parade brodés par Augustin-François Picot en frimaire an XIII; les robes, bonnets et parures de l'Impératrice, le rochet du cardinal Fesch. Récemment le musée recevait également en don un « déjeuner » en Sèvres jaune que la reine Hortense avait fait faire pour Napoléon et dans lequel elle lui présentait elle-même les mets quand il était son hôte.

Mais c'est le **Cabinet des Médailles** qui ces derniers temps a été le plus favorisé : après avoir reçu de M. Zay une collection unique de 500 pièces, rarissimes pour la plupart, offrant la série des monnaies des colonies françaises de Louis XIV à nos jours, il vient d'entrer en possession d'une collection, précieuse entre toutes, de monnaies antiques et de médailles de la Renaissance italienne : la collection Armand-Valton. Riche de 15.000 monnaies grecques et romaines et de 2.000 chefs-d'œuvre, en originaux ou moulages, des médailleurs italiens, cette collection fut commencée par Alfred Armand et continuée par Prosper Valton, son ami et collaborateur, auquel il l'avait léguée et qui de son vivant avait manifesté l'intention de l'offrir

à la Bibliothèque Nationale. Sa veuve, Mme Valton, vient de réaliser ce généreux désir. Dans son ensemble, cette double collection contient des pièces extrêmement précieuses dont quelques-unes manquaient jusqu'ici à notre cabinet national. La sœur de M. Valton a ajouté à ces dons cinq autres pièces de valeur : deux petits bustes archaïques en bronze, deux en terre cuite, et une tête égyptienne en pierre tendre. Enfin Mme Valton a donné en outre à la Bibliothèque de l'**Ecole des Beaux-Arts** la collection de dessins de maîtres anciens formée par son mari.

§

Un des principaux collectionneurs de Belgique, M. **Arthur Merghelynck**, est mort à Ypres le 14 juillet dernier. Il avait réuni dans son vaste et bel hôtel de précieuses collections de médailles et d'objets d'art qui justifiaient le nom de « musée Merghelynck » donné à cette demeure. Avec une libéralité vraiment rare, il a laissé cet hôtel et ces magifiques collections à l'Académie royale de Belgique, tandis qu'il léguait à la Bibliothèque royale ses livres et manuscrits, pour la plupart héraldiques et généalogiques, et à l'Académie des Lettres flamandes son manoir de Beauvoorde, près Furnes, avec les terres qui en dépendent.

Parmi les enrichissements des musées étrangers, il faut signaler tout d'abord l'entrée à la **National Gallery de Londres** d'un grand tableau de Frans Hals, représentant une famille de dix membres et qui a été acquis au prix de 29.000 livres sterling (soit 725.000 francs). Il appartenait à lord Talbot et était conservé au château de Malahide, près Dublin, mais il était recouvert d'une telle crasse qu'on en ignorait le mérite et qu'il était resté inconnu de tous les historiens d'art. La National Gallery ne possédait jusqu'ici que deux œuvres de second ordre de Frans Hals ; la nouvelle acquisition est donc des plus précieuses. La moitié du prix d'achat a été payée par l'Etat ; l'autre moitié le sera par la Société des Amis de la National Gallery, soit au moyen d'une souscription, soit par l'avance de trois de ses versements annuels (125.000 francs) au musée.

Le **British Museum**, de son côté, a fait l'acquisition d'une précieuse collection de monnaies de la Phénicie et de la Palestine, comprenant 2.700 spécimens des plus rares, appartenant à M. Léopold Hamburger de Francfort-sur-le-Mein, tandis qu'à Rome le **Musée du Vatican** acquérait une collection de médailles de 17.000 pièces parmi lesquelles se trouvait la seule qui manquât jusqu'ici dans la série des monnaies des Papes : un écu d'or à l'effigie d'Innocent X.

Quatorze tableaux des principaux maîtres de l'école anglaise viennent d'être donnés par un inconnu au **Fitzwilliam Museum de Cambridge**. Ce sont des œuvres de Reynolds, Gainsborough,

Hogarth, Romney, Benjamin West et autres. Parmi ces toiles, on signale particulièrement des portraits de *Burke* et *Lord Rockingham* par Reynolds, de *M. et Mrs Kirby* par Gainsborough. Hogarth est représenté par un portrait et par un chœur de musiciens dont les personnages portent les traits d'hommes connus.

On vient d'inaugurer à **Heidelberg** un musée municipal installé dans un charmant hôtel du XVIIIe siècle. Il contient une collection d'œuvres originales, un cabinet d'estampes, une belle série de porcelaines de Frankenthal et une collection de peintures, léguée par M. E.-C.-L. Posselt, qui renferme de jolis tableaux de l'école hollandaise.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'histoire, narrée ici (1), de la disgrâce encourue, au mois d'avril dernier, par M. Hugo von Tschudi pour avoir cru devoir réorganiser la Nationalgalerie de Berlin, dont il était directeur, en y faisant entrer des œuvres significatives des différentes écoles et particulièrement de l'école française moderne, mal vue de l'empereur et de l'Académie : il avait reçu « pour raisons de santé » un congé qui devait se terminer le 1er avril prochain. On apprendra avec plaisir que M. Tschudi est guéri puisque l'Etat prussien vient de lui confier la direction du **Musée de Cassel**, vacante depuis le 1er octobre par suite de la mise à la retraite du conservateur actuel, M. Oscar von Eisenmann. M. de Tschudi est chargé de réorganiser ce musée, si riche en œuvres d'art anciennes, particulièrement flamandes et hollandaises, en les classant suivant un nouveau plan.

Les collectionneurs américains continuent leurs prouesses : un tableau célèbre de Van Dyck représentant *Une dame avec son page nègre* a été acquis dernièrement par M. **P.-A.-B. Widener**, de Philadelphie, pour le prix de 2.500.000 francs. Il formait, avec sept autres portraits, la principale décoration du petit palais Cattaneo à Gênes.

MEMENTO. — En 1906, les Musées royaux du parc du Cinquantenaire à Bruxelles acquéraient en Egypte d'importants fragments d'un monument assez rare : un *mastaba*, ou chambre funéraire, décoré, de la VIe dynastie. Nous avons décrit ici, lors de l'entrée au Louvre du beau *mastaba* d'Akhouthotep (2), la disposition de ces sortes de chapelles d'offrandes élevées sur la sépulture du mort et formées simplement de quatre murs nus ou décorés d'inscriptions et de bas-reliefs. Le *mastaba* de Bruxelles, d'après la description illustrée qu'en donne M. Jean Capart, conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes des Musées royaux, à qui revient l'honneur d'en avoir réuni les fragments dispersés (*Chambre funéraire de la sixième dynastie aux Musées royaux du Cinquantenaire ;* Bruxelles, Vromant

(1) V. le *Mercure de France* du 1er mai 1908, p. 155.
(2) V. *Mercure de France* du 1er août 1905, p. 457.

lit. ; in-4, 26 p., avec 12 fig. et 5 planches ; 12 fr. 50), s'il n'a pas la eauté de celui de notre Louvre, d'ailleurs plus complet, est cependant un ionument d'un très grand intérêt. Elevé à la mémoire d'un « Ami du roi lerenra, lecteur [c'est-à-dire chargé de réciter dans les cérémonies relieuses les formules liturgiques] et scribe du bateau royal, Marou, dont le on nom est Bebi », nous apprend l'inscription au haut du mur de gauche, a toutes ses parois recouvertes d'hiéroglyphes donnant par le menu la ste des offrandes à faire au défunt et retraçant une journée de sa vie, la ournée-type qui se répétait aussi longtemps que durait la vertu de l'ofande et de la prière. M. Capart donne de ces inscriptions murales, reproaites en cinq planches fidèles, une lecture détaillée, les comparant, chein faisant, aux autres documents analogues déjà connus. C'est une étude trêmement intéressante, qui nous fait entrer dans la connaissance intime la vie et des mœurs de l'ancienne Egypte.

A lire :

Dans la *Gazette des Beaux-Arts* (octobre), étude de M. Georges Bénéte sur les *Objets égyptiens acquis pour le Louvre en 1907* (av. gravures planche).

Dans le *Bulletin des Musées* (1908, n° 1) : articles de M. P. Leprieur ır « *Le Beffroi de Douai* » *de Corot au Louvre;* de M. R. Koechlin sur *'Ecuelle de Thomas Germain donnée au musée par la Société des Amis ı Louvre;* de M. André Michel sur *Une installation de musée moderne: musée des Beaux-Arts de Budapest;* de M. E. Durand-Gréville sur *aphaël collaborateur du Pérugin à propos du « Baptême du Christ » ı musée de Rouen;* — (n° 2) : articles de M. Georges Bénédite sur *Un woi de l'Institut archéologique du Caire au musée du Louvre*, dont le orceau capital est une fort belle tête, de grandeur nature, en grès rouge, ı roi Didoufrî (IVe dynastie); de Mlle Louise Pillion sur *La Légende de int Jacques le Majeur, d'après une peinture giottesque du Louvre;* de . P. de Nolhac sur *Un portrait de Rosalie Fragonard légué par M. Aaéoud au Louvre;* de M. L. Réau sur *L'Art allemand dans les musées rançais* (fin dans la livraison suivante); — (n° 3): de M. Jean Guiffray ır le nouveau Greco du Louvre; de M. E. Michon sur *La salle grecque au usée du Louvre*, récemment réorganisée; de M. G. Brière sur *Un fragmen ı tableau d'Eugène Lami : la « Réception de la reine Victoria au Tréport 1843»*, entrée récemment au musée de Versailles; de M. H. Chabœuf sur *a nouvelle salle du musée de Dijon* (1); — (n° 4): articles de M. E. Chavanes sur des *Objets chinois trouvés dans la province de Ho-Nan et donnés ı Louvre;* de M. Jean Guiffrey sur *Une aquarelle d'Ingres : Le Pape offiant à Saint-Pierre de Rome*, récemment acquise par le Louvre; de . P. V. sur *Une statuette du musée de Cluny attribuée à Conrad Meyt;* M. G. Gazier sur des *Dessins inédits de Moreau le jeune et de Gravelot la Bibliothèque de Besançon*. Tous ces articles sont accompagnés de productions.

Dans le *Musée* (juillet) : article signé O. Théatès sur *Les Grandes mystications artistiques*, et, pour commencer, les terres cuites fausses, dont ı trouverait des exemples aux musées de Londres, de Munich, de Berlin,

(1) V. *Mercure de France* du 1er juillet 1908, p. 154.

de Vienne, de New-York, à Paris dans la collection Dutuit, etc. (28 fig.). — Notons, à ce propos, qu'on a décidé de fonder à New-York un « Musée des faux » destiné à éclairer la religion des conservateurs de musées et des collectionneurs.

Dans les *Arts* (décembre 1907, janvier et août 1908) : études de MM. Paul Vitry, Jean Guiffrey et Gaston Migeon sur la belle collection de M. Gustave Dreyfus, une des plus choisies qui soient en sculptures, peintures, objets d'art et surtout plaquettes et médailles, de la Renaissance italienne (plus de 400 repr.) ; — février : notice de M. Lafond sur la collection de tableaux espagnols de M. I. Zuloaga, œuvres de Zurbaran, du Greco, etc. (13 reprod.) ; — (mars) : fascicule consacré à la collection de M. Alexis Renart, réunion de sculptures et objets d'art d'Extrême-Orient et surtout de tableaux, dessins et sculptures de l'école française du du XIXe siècle : étude par M. P.-A. Lemoisne, accompagnées de 55 reprod.; — (avril) : article de M. G. Migeon sur les récents enrichissements du département des objets d'art au musée du Louvre (8 reprod.); — (juin et juillet) : étude de M. Raymond Cox sur la belle collection de broderies et dentelles anciennes de M. Alfred Lescure (76 reprod.) ; — (septembre) : article de M. L. Vauxcelles sur la collection de tableaux de M. P. Gallimard, œuvres de Poussin, Fragonard, Ingres, Delacroix, Corot, Millet, Daubigny, Troyon, Daumier, Puvis de Chavannes, Fantin-Latour, Degas, Manet, Cl. Monet, Renoir, Carrière, Goya, le Greco, etc. (38 reprod.).

Dans le *Bulletin of Metropolitan Museum of Art* de New-York (juillet) : deux intéressants articles illustrés sur les sculptures gothiques de la collection Hoenstchel vendue l'an dernier à l'Amérique, et sur deux œuvres superbes de l'art français : un *Saint-Sépulcre* et une *Pietà* de la fin du XVe siècle, provenant du château de Biron et émigrés, eux aussi, hélas! en Amérique, chez M. Pierpont-Morgan.

Dans les *Monatshefte für Kunstwissenchaft* (juin) : une étude de M. W. Suida sur de savoureux tableaux de l'ancienne école styrienne au musée de Gratz (11 fig.).

Dans le *Kunst und Künstler* (octobre) : étude de M. H. von Tschudi sur la collection Arnhold, actuellement la plus précieuse collection d'art moderne qui soit en Allemagne, renfermant des œuvres excellemment choisies des principaux maîtres allemands modernes : Menzel, Bœcklin, Hans Thoma, Leib, Trübner, Liebermann, L. von Hofmann, Leistikow, etc. (23 reprod.)

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Malwida de Meysenbug : *Le Soir de ma Vie ;* Paris, Librairie Fischbacher, 3.50. — Rudolph Lothar : *Die Fahrt ins Blaue ;* Berlin, Vita, M. 3.50. — Karl von Perfall : *Ritter und Damen ;* Berlin, Egon Fleischel, M. 4. — Waldemar Bonsels : *Kyrie eleison ;* Munich, E. W. Bonsels. — Die Erzaehlungen aus den Tausendundein Naechten, vol 2 à 5 ; Leipzig, Insel-Verlag, à M. 5. — François Villon : *Des Meisters Werke*, trad. K. L. Ammer ; Leipzig, I. Zeitler, M. 6. — Charlot Strasser : *Gedichte von einer Weltreise ;* Zurich, Meyer u. Zeller. — Alfred Richard Meyer : *Nachtsonette ;* Berlin, Karl Schnabel. — Alfred Richard Meyer : *Ahrenshooper Abende ;* Berlin, *ib. id.* — Memento.

Le Soir de ma Vie. — Par les soins de M. Gabriel Monod,

qui avait déjà fait connaître au public français *les Mémoires d'une Idéaliste*, paraît une traduction de la seconde partie des souvenirs de Mlle Malwida de Meysenbug. Cette femme intelligente et sensible est morte à Rome en 1903, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Durant sa longue existence elle a connu tout ce qui porte un nom dans l'Allemagne cosmopolite. Son idéal d'humanité et de justice n'était pas celui qui a cours aujourd'hui. Si elle a pu se passionner pour la réalisation des libertés allemandes, elle avait trouvé en Italie, dans les trente dernières années de sa vie, un refuge contre le bruit de l'« Empire » et une nouvelle patrie. Elle fut l'intime de Wagner, de Nietzsche, de Herzen et de Mazzini. Elle rencontra Liszt, Lenbach et aussi M. Romain Rolland. Elle fréquenta Mme Minghetti, Harry d'Arnim et le comte de Bülow. Sa narration est simple et sans prétention. Les événements de la vie quotidienne et les entretiens les plus graves s'enchaînent très agréablement dans son récit. D'humeur égale, un peu désabusée, Mlle de Meysenbug a vu se jouer autour d'elle les drames de la passion humaine. Elle fut surtout une confidente et une conseillère. Son livre restera parce qu'à tous les hommes qu'elle a connus elle laissa un peu de sa bonté inépuisable.

Die Fahrt ins Blaue. — Ce « voyage dans le Bleu » nous conduit en Grèce, où sur la terre classique de la beauté le héros oublie un peu de sa science apprise pour revenir à lui-même. Un banal malentendu qui le sépare de sa femme lui fait entreprendre son voyage et l'ardente aventure avec une belle pianiste, après la désillusion, le fait rentrer au bercail.

M. Rudolph Lothar, dont le public parisien a applaudi *Arlequin-Roi*, est un de ces Viennois spirituels qui feraient fortune dans le journalisme parisien s'ils n'étaient attachés à l'existence douce et voluptueuse que l'on pratique sur les bords du Danube. Tout leur est facile et ils ont le même succès, qu'ils écrivent en prose ou en vers, qu'ils s'essayent au théâtre ou dans le roman. Mais, pour être bien compris, il leur faut leur milieu à eux, leur atmosphère et aussi leur public. Ils sont beaucoup plus Orientaux qu'Allemands et encore plus Italiens qu'Orientaux. Ils vont à Venise comme nous allons à Versailles. Leur âme est une âme de touriste et de collectionneur. Ils collectionnent des impressions d'art et des aventures d'amour, c'est pourquoi nous les considérons plutôt comme des amateurs que comme des écrivains.

M. d'Annunzio a appris à M. Lothar à mêler les paysages aux sentiments. Sous le ciel de Patras, le héros du *Voyage dans le Bleu* sent naître et vivre sa passion avec une intensité artificielle dont les épisodes du *Feu* nous avaient présenté naguère de si merveilleux exemples. La façon de monologuer rappelle aussi celle du grand Ita-

lien. Mais la seconde partie du roman avec le développement psychologique de la réconciliation est bien d'un Viennois.

Ritter und Damen. — Ecrivain fécond au style facile. M. Kart von Perfall vient de publier encore un nouveau roman. Il nous introduit dans la haute société allemande, où ces messieurs et ces dames, sous des dehors sociaux d'une correction parfaite, ont leurs intrigues amoureuses et leurs misères sentimentales. Nous retiendrons la jolie petite aventure du neveu fort épris de sa tante vertueuse, laquelle finit par succomber parce que le gamin se montre héroïque et qu'après tout elle a des sens.

Kyrie eleison.— M. Waldemar Bonsels a-t-il voulu se moquer de nous, ou bien est-ce M. Willi Geiger qui, avec ses six eaux-fortes « érotiques », s'est amusé à mystifier le bon public allemand ? Un chapitre de *Justine*, avec du mysticisme, de la volupté et du sang, voilà ce que vous trouverez sous cette couverture de vieux japon à la cuve. Du moins le marquis de Sade ne se donnait-il pas la peine de voiler ses horreurs sous des périphrases. M. Bonsels fait de la littérature « symboliste ». Quand il dépèce des cadavres ce geste a probablement un sens mystérieux qui nous échappe. *Kyrie eleison* n'est pas publié sous le manteau.

§

Illustrierte Sittengeschichte. — L'éditeur Albert Langen à Munich a entrepris la publication d'une *Histoire des mœurs depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes*. Le premier fascicule de cet ouvrage nous est parvenu. Il en aura 20 en tout. Le texte est de M. Edouard Fuchs, qui s'est appliqué à donner de la moralité et des mœurs dans l'Europe civilisée un tableau très attachant. Son premier chapitre sur l'origine et l'essence de la pudeur est d'un historien doublé d'un philosophe.

L'ouvrage complet sera illustré de 450 gravures dans le texte et d'une cinquantaine de hors-texte, dont plusieurs en couleurs. On y trouvera surtout de nombreuses reproductions de gravures allemandes qui toutes ont une véritable valeur documentaire. Mais dès le premier fascicule il faut louer la double planche en deux tons qui reproduit la *Diane* de Rubens, et le curieux frontispice aux couleurs violentes d'un maître d'Augsburg du XVIe siècle. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette publication dont, la couverture illustrée est de M. Henry Kley.

François Villon. — Les philologues allemands ont étudié Maître François Villon et lui ont consacré des éditions critiques avec commentaire. Mais les poètes se sont aussi laissé séduire par l'auteur du *Grand Testament* qu'ils considéraient surtout comme le prototype du « vagabond ». Il y a une quinzaine d'années, M. Richard

Dehmel a été très influencé par Villon et songeait à le traduire en allemand. Une seule pièce magnifiquement interprétée par lui se trouve dans ses œuvres. La tâche d'une adaptation complète en vers était du reste assez malaisée et, pour l'avoir entreprise, M. K.-L. Ammer mérite toute notre admiration et aussi une certaine indulgence. Il a réuni en un volume les *Ballades* et les deux *Testaments*. Les critiques allemands ont reproché à la traduction des incorrections de langage et quelques fautes grammaticales, excusables du reste à cause de la nécessité de la rime.

Mais ce sont là des vétilles. L'ouvrage est somptueusement édité par M. Zeitler, de Leipzig, qui joint à un goût exceptionnel une érudition de bon aloi. Le texte, à grandes marges, sans ornements, rappelle celui de nos grandes éditions du XVIIe siècle. Une demi-reliure noire avec l'inscription « François Villon » sans inutile surcharge de « fers spéciaux » habille le volume. Avouez qu'un goût aussi parfait chez un éditeur d'outre-Rhin est un peu humiliant pour nous.

Gedichte von einer Weltreise. — M. Charlot Strasser a beaucoup voyagé et, au hasard de ses expéditions lointaines, il a noté quelques beaux poèmes inspirés par les pays qu'il traversait. Il y a de tout dans ce petit volume, des poèmes descriptifs, des élégies et de simples vers familiers. L'auteur emporte dans ses voyages un amour qu'il se plaît à évoquer dans les décors les plus divers. C'est son bagage le plus précieux. En Russie, en Sibérie, en Chine et aussi en Afrique, le même souvenir l'accompagne et met une note dominante dans ses poésies. Plus tard, à Berlin, le ton change et c'est, parmi les paysages de la grande ville, la mélancolie et la tristesse de l'isolement, jusqu'à ce qu'enfin, la Suisse, le pays natal, rende au poète sa sérénité et sa joie de vivre.

M. Alfred Richard Meyer se plaît à recueillir ses vers en de minces plaquettes qu'il ne livre point au grand public. Ses **Nachtsonette**, d'une poésie très savante, se composent exactement de dix pièces où l'auteur décrit minutieusement les émotions d'une nuit d'amour. Un autre recueil, **Ahrenshooper Abende**, qui porte comme sous-titre « cinq pastels lyriques », a exactement huit pages. Nous avions déjà de M. Meyer des poèmes sur Berlin, mais nous attendons de lui, pour pouvoir le juger en connaissance de cause, une production moins fragmentaire. Ses essais poétiques témoignent d'une assez grande maturité pour qu'il se décide enfin à publier un véritable livre.

Die Erzælungen aus den Tausendundein Næchten. — Les éditeurs de la *Insel* poursuivent la publication complète, en langue allemande, des Mille et une Nuits. Les tomes 2 à 5 viennent de paraître et nous conduisent jusqu'à la 377e nuit. Dès maintenant nous pouvons constater une grande différence entre cette ver-

sion et celle que nous a donnée, il y a quelques années, le docteur Mardrus. La comparaison est toute à l'avantage de cette dernière. Malgré l'extrême richesse de la langue allemande, celle-ci se prête mal à rendre les voluptés orientales. Louons du reste la correction du style de M. Félix Paul Greve et l'élégance de cette petite édition in-18, plus portative que la française.

§

Memento. — *Deutsche Rundschau* (octobre) publie une correspondance inédite de Johannes Brahms avec Joseph Joachim. Les lettres sont datées de 1854 et 1855 et paraîtront prochainement dans un recueil édité par la Société Brahms de Berlin. M. H. von Foschinger, l'éditeur des lettres de Bismarck, s'est fait remettre jadis par le célèbre juriste Ihering la relation d'un entretien que celui-ci eut avec le grand chancelier en mars 1885. Il communique au lecteur ces pages intéressantes en ajoutant deux lettres inédites de Ihering. Ernst von Wolzogen commence un nouveau roman *Der Tintenfisch.*

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (octobre), M. Gustave Pauli, conservateur du musée de Brême, fait paraître une étude sur l'art dans les cours de princes allemands. Il étudie l'influence du roi Louis de Bavière, du jeune grand-duc Ernest-Louis de Hesse et se montre assez embarrassé quand il s'agit, comme il convient, de faire l'éloge de Guillaume II. M. J. Hofmiller analyse le caractère de l'humoriste Wilhelm Busch d'après sa correspondance.

M. Walter Gensel donne, dans *Hochland* (octobre), une très bonne étude sur Puvis de Chavannes avec de nombreuses reproductions empruntées à l'œuvre du maître.

Nous recevons une revue d'art qui s'intitule *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (septembre) et qui publie une « édition pour la France » rédigée par M. Meyer-Riefstahl. Cette édition est accompagnée d'un supplément de quatre pages donnant en français un résumé des principaux articles. Relevons : W. Martin : *Le Goût du public hollandais du XVII*e *siècle et la peinture du temps ;* H. Woss : *Le « Maître à l'œillet » et l'autel de Saint-Jean ;* Emile Schaeffer : *Le Triomphe de Federigo Gonzaga par Lorenzo Costa,* etc. De nombreuses et fort bonnes reproductions accompagnent le texte. On voit que ce périodique se distingue avantageusement des autres entreprises similaires imprimées en Allemagne par l'absence d'articles sur l'« art nouveau ». Une bibliographie internationale et très complète termine chaque fascicule.

Maerz (1er octobre) contient une étude inédite du comte Fleury sur Napoléon III à Wilhelmshœhe. Elle est traduite sur le manuscrit original français et donne une série de détails inconnus jusqu'ici. Un article anonyme est dirigé contre les ballons du type « Zeppelin », lesquels ne sauraient rendre aucun service. Tant que les aéroplanes, auxquels appartient l'avenir, ne sont pas encore d'un usage pratique, il faut s'en tenir aux petits ballons. Nous ne savons pas ce que les enthousiastes du comte Zeppelin pourront répondre à ces affirmations, qui sont en contradiction avec l'opinion publique allemande.

Le baron de Berger étudie, dans *Oesterreichische Rundschau* (1er octobre) l'œuvre du romancier autrichien F. de Saar, mort il y a deux ans.

Das Literarische Echo (1er octobre) reproduit un portrait de Heinrich Man avec une étude biographique de Hedda Sauer. M. Fr. Servaes associe, sous le titre *Aus Alt-Frankreich*, trois articles de critique sur des traductions allemandes de Villon, des *Contes drôlatiques* et de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*.

Dans *Morgen* (2 et 9 octobre) un conte de Strindberg, *le Livre d'Amour*.

Deutsche Kunst und Dekoration (octobre) publie une série de photographies artistiques de R. Dührkoop, à Berlin.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Maurice Hewlett : *Halfway House*, 6 s., Chapman and Hall. — H. Rider Haggard : *The Ghost Kings*, 6 s., Cassell. — Eden Phillpotts : *The Virgin in Judgment*, Cassell. — Henry Handel Richardson : *Maurice Guest*, 6 s., Heinemann. — Sir Arthur Conan Doyle : *Round the Fire Stories*, 6 s., Smith Elder. — Mrs. Belloc-Lowndes : *The Uttermost Farthing*, 2 s. 6 d., Heinemann. — Mrs. Humphry Ward : *Diana Mallory*, 6 s., Smith Elder. — Anthony Hope : *The Great Miss Driver*, 6 s., Methuen. — W. B. Maxwell : *Hill Rise*, 6 s., Methuen. — Ernest Oldmeadow : *Aunt Maud*, 6 s., Grant Richards. — Memento.

Mr. George Meredith a appelé *The Egoist* son chef-d'œuvre, *a comedy in narrative*. Mr. Maurice Hewlett appelle *a comedy of degrees* son récent roman **Halfway House**. Il y aurait peut-être d'autres rapprochements, plus frappants et plus justes, à tenter, mais la tâche nous apparaît quelque peu délicate et comporte assurément trop de risques auxquels nous serions téméraires de nous exposer. Il est tout à l'honneur de Mr. Maurice Hewlett qu'on pense en le lisant à Mr. George Meredith : lui-même s'en félicite, sans doute, dans la fervente admiration qu'il professe pour son glorieux aîné. Mais, en tous cas, aucune comparaison n'est possible, et si l'on peut reconnaître que Mr. Hewlett s'est mis à l'école d'un maître aussi parfait, on doit observer aussi qu'il ne s'est fait ni son disciple, ni son imitateur. Tous deux sont de ces rares écrivains d'Angleterre qui ont le goût et qui prennent la peine d'écrire leur langue avec un sévère souci du style ; tous deux ont, à un degré peu commun, le précieux sens du comique, les dons exceptionnels de l'artiste et l'extrême respect de leur art. Enfin, l'un et l'autre, avec leurs caractéristiques personnelles, leurs moyens différents d'expression, d'exécution et de construction, sont très évidemment dans la tradition, et dans la bonne. Après la période que domine Dickens, il y a celle que domine Meredith, et dans l'actuelle, où la lutte est vive encore pour la prépondérance, Mr. Maurice Hewlett est et demeurera au premier rang.

Jusqu'ici, l'auteur du *Cahier de la Reine* et des *Amours Charmantes et Cruelles* s'était complu à faire revivre, avec un art pres-

tigieux, les époques passées et des personnages héroïques, les temps de la chevalerie et le Quattrocento, Richard Cœur-de-Lion et Marie Stuart. Maints siècles et maints pays lui ont servi de cadre. Parti du moyen-âge, le voici, après des haltes judicieuses, parvenu jusqu'à nos jours, et l'histoire qu'il nous raconte n'est pas moins charmante que les précédentes. Connaître les mœurs des époques passées n'empêche nullement de s'intéresser à celles de son propre temps, et de bien les observer. « Les hommes cultivés, dit Mr. Meredith, dans son *Essai sur la Comédie*, font des observateurs exacts et perspicaces », et Mr. Hewlett en est une preuve. Comme Molière, il se conforme au précepte d'Horace : observer les mœurs de son temps et peindre ses personnages avec les couleurs leur convenant le mieux, en évitant un réalisme par trop cru. Comme notre grand comique, et comme l'immortel créateur de *l'Egoïste*, il saisit fermement ses personnages en vue du dessein principal de son plan, il leur donne l'empreinte de l'idée, et, en augmentant ou adoucissant légèrement l'objet de l'étude, il le généralise de façon à le rendre éternellement humain. Dans *Halfway House*, Mr. Maurice Hewlett accorde toute l'importance au développement du caractère de son héroïne ; au début Mary Middleham est une petite personne aussi banale qu'il est possible de l'être ; mais, suivez-la de chapitre en chapitre et vous serez conquis, séduit, émerveillé. Ses partenaires, les masculins surtout, changent peu. L'homme qui l'épouse demeure de bout en bout tel qu'il est : il est d'ailleurs ainsi depuis sa naissance, semble-t-il, et la mort le prend tout d'une pièce aussi. Tristram Duplessis ne cesse de la poursuivre despotiquement, avant, pendant et après le mariage, pour qu'elle soit sa maîtresse. Et c'est le libre Senhouse qui la gagne, lui, l'homme sans liens qui vit sa vie conforme à sa nature. Et ce dénouement est symbolique.

Il est un dicton qui veut que ce soit dans les vieilles marmites qu'on fasse la meilleure soupe, et Mr. H. Rider Haggard s'en est souvenu pour confectionner **The Ghost Kings**. Inutile ici de commenter les qualités de style ou la psychologie de ce livre. Selon la recette bien connue, l'auteur échafaude très habilement son récit, et c'est avec une remarquable vivacité qu'il imagine toute une contrée africaine qu'il n'a sans doute jamais visitée. Car le mélodrame se déroule chez les Zoulous, avec naturellement les personnages les plus invraisemblables et les plus surprenantes aventures. Les Cafres et les Pygmées, le traître Ishmael, Richard Darrien et Rachel Dove, tous les acteurs et figurants qui grouillent dans ce dramatique récit sont de la plus fantastique variété, encore que chacun d'eux soit découpé à l'emporte-pièce d'après le modèle conventionnel soigneusement conservé au magasin des accessoires. Tout le monde s'agite, se démène avec le diable au corps, massacre et se fait occire individuellement ou

par milliers ; que de combats, que de dangers, que d'aventures ! avec ce résultat qu'on prend plaisir à cette lecture si absurdement captivante.

Mr. Eden Phillpotts est le romancier du Dartmoor et il aime à ce point cette belle et pittoresque contrée qu'il l'a employée comme décor pour la plupart de ses bons romans. Peut-être même finissons-nous par trouver qu'il exagère et que lui aussi il a conservé un procédé quelque peu suranné avec ses longues et minutieuses descriptions de paysage à toutes les heures du jour et de la nuit et à toutes les saisons de l'année. Ce n'est là toutefois qu'un des défauts de détail qu'on peut reprocher à Mr. Eden Phillpotts, qui pour le reste se montre un des romanciers le plus remarquables de l'heure actuelle, comme aussi des plus féconds. Son dernier livre, **The Virgin in Judgment**, possède de telles qualités qu'il passera certainement jusqu'à l'œuvre prochaine, espérons-le, pour le meilleur des romans de Mr. Phillpotts. Il s'agit d'un ménage à trois, mais au lieu du banal trio de l'adultère, nous avons le mari, la femme et la sœur du mari, et c'est de celle-ci que viendra tout le mal. La femme, une des meilleures créations de l'auteur, est douce, féminine, née pour être épouse et mère, pour être amante, même, tant elle semble appeler l'amour et y trouver de joie. L'homme est moins fouillé, plus terne, plus uniforme ; il n'est pas jaloux de sa femme, mais il ne la comprend pas plus qu'il ne comprend sa sœur, et dans l'inconscient égoïsme entretenu par les deux affections qui l'entourent et qu'il paie de retour, il ne fait rien pour empêcher la catastrophe. Il a commis l'erreur d'accueillir en tiers à son foyer sa sœur Rhoda, la *Virgin in Judgment*, une sorte de Diane rustique, de παρθένος ἀδμής, qui n'aime au monde que son frère et à qui répugne par une perversion de l'instinct naturel toute idée sexuelle. Inévitablement cette anormale en arrive vite à détester sa belle-sœur en qui elle ne voit plus qu'un être impur et coupable, et la tragédie finale est amenée très sûrement, sans improbabilités, sans contrastes forcés ou faciles, par le développement logique et fatal de l'erreur initiale, à laquelle, de par leur caractère même, les personnages sont incapables de porter remède. C'est un beau livre par un artiste sincère.

§

Lorsque, dans les piles de livres nouveaux qui s'entassent autour de lui, à cette saison de l'année, le critique met la main sur un volume de près de six cent pages compactes, il fait aussitôt la grimace. C'est ce qui nous est arrivé avec le roman de Mr. H. H. Richardson intitulé **Maurice Guest**. Avec un auteur qui débute par une œuvre d'une ampleur pareille on a des chances d'éprouver une déconvenue, encore que, dans ce cas, la marque de l'éditeur William Heinemann soit une garantie certaine d'intérêt. Mais une fois la lecture commencée on est absorbé, entraîné, conquis ; on va jusqu'au bout avec

une admiration croissante, avec un plaisir qui ne faiblit pas. Nous sommes à Leipzig, au milieu des étudiants des deux sexes qui viennent de tous pays suivre les cours du fameux conservatoire de musique. Maurice Guest,le héros du livre, est un jeune Anglais qui s'éprend éperdument d'une Australienne. Louise Dufrayer, maîtresse de Schilsky, violoniste de génie. Les phases successives de cette fatale passion sont décrites avec une précision et une minutie extraordinaires qui font croire que ces souffrances ont été vécues, et qu'il s'agit d'un récit personnel. On ne saurait ici entrer dans le détail des incidents relatés dans ce volumineux roman, non plus que critiquer bien des points qui appellent la discussion, ou signaler des fautes qui eussent pu être évitées. Le suicide du dénouement est peut-être un peu excessif, mais admissible cependant, car on comprend qu'une femme du tempérament de l'Australienne retourne à son premier amant, le violoniste virtuose, et quitte son médiocre adorateur, qui a rendu son amour insupportable et ne peut supporter l'abandon de celle par qui il souffre et sans qui il ne peut plus vivre. Bref, cette histoire de *Maurice Guest*, avec ses héros, ses comparses, son décor, est un roman d'une très réelle puissance et l'un des meilleurs que nous ayons eus depuis longtemps.

Sous le titre de **Round the Fire Stories**, Sir Arthur Conan Doyle a rassemblé dix-sept nouvelles « concerned with the grotesque and with the terrible », dit-il, « récits qui peuvent le mieux se lire *autour du feu*, par un soir d'hiver ». C'est l'atmosphère idéale qu'il choisit pour que ces nouvelles soient le mieux goûtées. Mais des histoires grotesques et terribles nous font penser à Edgar Allan Poe, et la comparaison est dangereuse pour le créateur de Sherlock Holmes. Avec toute sa merveilleuse habileté, avec sa versatilité d'invention, sir Arthur n'a pas l'imagination poétique qui donne au genre « grotesque et terrible », ce caractère exceptionnel, presque magique, fascinant comme une hantise, et dont on reste ébloui avec Edgar Poe. Cependant, on trouvera de remarquables qualités aux nouvelles intitulées *Playing with Fire*, *the Lost Special*, *the Club-footed Grocer*, etc.

Sauver les apparences à tout prix, « jusqu'au dernier sou », telle est la difficulté que doit résoudre le héros du bref récit que Mrs Belloc-Lowndes appelle **The Uttermost Farthing**. Un diplomate américain enlève une dame anglaise, que néglige son mari, un viveur grossier. Dans le train qui emmène les futurs amants, de Paris vers la Provence ensoleillée, la dame, vaincue par les émotions, meurt subitement d'une affection cardiaque. Sa réputation doit demeurer intacte. Le diplomate la laisse dans le compartiment et revient à Paris. On découvre le cadavre et la cause naturelle de la mort est simplement établie. L'honneur est sauf, et les convenances aussi. Le

début et la fin de l'histoire sont réellement captivants ; le milieu l'est moins. L'auteur en outre parle de la vie de Paris sans commettre d'absurdes erreurs, ce qui arrive trop fréquemment aux auteurs anglais.

Toute une classe de lecteurs se délecte aux romans de Mrs Humphry Ward, ce qui n'a rien d'étonnant : c'est banal, poncif, rococo et sans originalité, mais non sans prétention. **Diana Mallory** possède toutes ces qualités et n'aura pas moins de succès que les livres précédents de l'auteur de *Robert Elsmere,* cette ennuyeuse série de sermons. Ici encore le lecteur se laissera prendre à ces personnages peints à plat, sans relief et sans caractère, et il s'imaginera qu'il est initié aux mystères de la grande vie des hautes sphères politiques et sociales. Mais c'est savoir bien peu de choses d'un personnage qu'il occupe une situation officielle élevée, et Mrs Humphry Ward se contente de cet extérieur ; peu lui importe la nature intime des individus, les secrets mobiles de l'être humain. Ses héros sont ducs, pairs, ministres, membres du Parlement, mais c'est leur défroque d'apparat, tout cela, du clinquant ; c'est un décor d'opéra-comique qu'on veut faire prendre pour la vraie nature. Toutefois, l'auteur s'emploie à ce trompe-l'œil avec une admirable habileté ; elle n'ignore rien des ressources du métier. A part cela, ça n'a pas d'importance.

L'auteur du *Prisoner of Zenda* vient de donner une nouvelle œuvre, **The Great Miss Driver**, dans laquelle nous retrouvons avec plaisir l'auteur aussi des *Dolly Dialogues*. Jenny Driver est une jeune millionnaire de très humble naissance, mais de caractère singulièrement orgueilleux. Sa fortune et sa situation indépendante font de cette orpheline la reine de la ville provinciale que son père a pour ainsi dire créée en s'enrichissant. Qui épousera-t-elle ? C'est sa conduite vis-à-vis de ses prétendants, lord Fillingford et Léonard Octon, qui fait tout l'intérêt de l'histoire. L'auteur ne se lance pas dans une étude profonde et vaste des caractères, ni dans des incidents multiples et des aventures compliquées. Il s'adonne plus simplement à un exposé exact, spirituel, clairvoyant et sagace des valeurs sociales ; il note subtilement le contre-coup des actions de la *great miss Driver* sur tout ce petit monde de province où rien de ce que fait le voisin n'est indifférent au voisin. Sans doute, les personnages sont captivants, mais le véritable intérêt que prendra le lecteur sera justement dans cette peinture d'un milieu humain très particulier et très ordinaire à la fois, dans cette comédie d'opinions, de jugements, de préjugés, de convenances et de palinodies.

Mr. W. B. Maxwell est un romancier qui sait toujours être intéressant, parce qu'il reste constamment en contact avec la nature humaine. Il traite le roman avec une sorte de méthode scientifique et quel que soit le sujet qu'il aborde, il le connaît à fond. Dans **Hill**

Rise, il fait preuve de connaissances très étendues sur l'art de bâtir, mais ce qui est plus intéressant encore, et ce à quoi il réussit, c'est à nous présenter une série de portraits des plus réellement vivants. Lui aussi il s'inquiète des valeurs sociales, et le conflit du vieux maître-maçon avec tout son voisinage de snobs suffit à accaparer l'attention d'un bout à l'autre du livre. L'issue de la lutte est ingénieusement arrangée, et permet de garder un souvenir reconnaissant à l'auteur pour les bons moments qu'il nous a fait passer.

Cette fois encore, Mr. Ernest Oldmeadow a recours à un procédé assez facile, mais auquel il sait conserver quelque charme. Son récit, **Aunt Maud**, se compose des pages du journal d'une jeune nièce, fort séduisante et douée d'un sens très vif de l'humour. Les personnages de cette légère comédie sont tour à tour aimables et tout au moins déconcertants, sinon quelque peu déplaisants. La tante Maud, en particulier, nous offusque parfois, mais il est vrai que son âge peut être une excellente excuse : on ne saurait être à trente-trois ans un mentor impeccable, ni posséder de la vie une expérience approfondie, surtout quand on n'a pas passé par le mariage. Somme toute, et malgré ces défauts assez bien dissimulés, l'intrigue amoureuse, qui est le sujet principal du livre, est infiniment captivante.

MEMENTO. — Le numéro d'octobre de *The Quarterly Review* indique à son sommaire : *Agricultural Cooperation*, par la personnalité très compétente qui signe « Home Counties » ; *The First Earl of Chatham*, par M. C. Grant Robertson ; *Mediæval Sport*, par W. A. Baillie Grohman ; *The Inns of Court*, par C. E. A. Bedwell ; *Vagrants, Beggars and Tramps*, par John Cooke ; *Municipal Trade*, par le Major Darwin ; *Some Impressions of South Africa* ; *The Presidential Election in the United States*, par le Prof. S. J. Maclean ; *Our Endangered Sea Supremacy* ; *The Origin of Tragedy*, par le prof. Ridgeway ; *John Delane and Modern Journalism* ; *Compensation and the Time-Limit* ; *The German Peril* ; *A Rejoinder to Prince Bülow.*

Tous les articles de *The Edinburgh Review* sont anonymes et le numéro trimestriel d'octobre de cette revue centenaire comprend : *The Free Trade Congress, Protectionist Reaction and the Hop Industry* ; *Gœthe's Novels* ; *The Survey of the British Empire* ; *New England Nature Studies, Thoreau, Burroughs, Whitman* ; *The Industrial Position of Women* ; *The Paston Letters* ; *Two French Memoires* (mémoires de la comtesse de Boigne et les souvenirs du Baron de Frénilly, publiés par MM. Plon-Nourrit) ; *Early London* ; *Beauty and Expression* ; *The New Era in Turkey* ; *Lord Milner and Canadian Preference.*

Dans une charmante série de réimpressions d'ouvrages célèbres, que les éditeurs, Messrs George Bell and Sons, appellent *The Queen's Treasures Series*, ils vont nous donner des récits qui eurent jadis une vogue durable, tels que *Cousin Phillis*, par Mrs. Gaskell, que préface le prof. Thomas Seccombe, *Six to Sixteen*, et *A Flat Iron for a Farthing*, par Mrs. Ewing. Les volumes, d'un prix très réduit, sont fort bien imprimés sur d'excel-

ent papier, avec un entoilage agréable et des illustrations en couleurs tout à fait ravissantes.

Par les soins du prof. George Saintsbury, l'Oxford University Press publie une édition complète illustrée des œuvres de Thackeray, pour laquelle ont été rassemblés tous les fragments et articles qui parurent anonymement dans des journaux et des revues diverses; cette édition comporte dix-sept volumes, à deux shillings, arrangés autant que possible selon l'ordre chronologique.

Dans sa série de *Contemporary Men of Letters*, Mr. William Heinemann publie une intéressante monographie d'*Anatole France*, par M. George Brandès.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Souvenirs dans un bar. — Je crois que des Esseintes a eu tort. Il aurait dû ne pas borner son fameux voyage à Londres à la visite du seul *Austin's Bar* de la rue d'Amsterdam, d'ailleurs détérioré par des garçons français. Il eût trouvé rue des Mathurins un établissement de caractère plus parfaitement anglais, d'aspect plus intime et plus aristocratique à la fois, je veux parler de l'*Eureka Bar*, tenu par Mrs. Hill, ce petit endroit quasi historique que n'ont point changé les ans et qui est comme le pendant du *Olde Cheshire Cheese* londonien, sans l'écritoire et la chaise de Dr. Johnson, ou du *Leather Bottle* de Cobham, où l'on peut déjeuner sur la table même de Mr. Pickwick et de Charles Dickens.

Rien, de la rue, ne fait soupçonner au passant qui l'ignore, l'existence de ce coin curieux de Paris; à peine une lanterne sans éclat à la porte, et de calmes petites lettres majuscules aux carreaux voilés de stores sans luxe, annoncent-elles un débit public. L'abord n'en est même pas mystérieux, mais bien d'une éclatante banalité. Il faut savoir. C'est le grand charme de ce lieu, et pourquoi tant de promeneurs passent quotidiens et indifférents, sur le trottoir, sans rien remarquer. Peut-être aussi que la vue de l'Opéra voisin les éblouit.

Mais que de souvenirs vous accueillent, dès le seuil de cet exigu *Eureka Bar*, d'un passé si proche et qui déjà appartient à l'histoire! J'aime à m'y asseoir sur un des rares tabourets qui le meublent et ne me lasse pas d'entendre Mrs. Hill me raconter, tout en essuyant des verres d'un geste circulaire, monotone et infaillible, qu'elle a fondé sa maison en 1870, et comment elle n'en a pas bougé depuis cette date, et me parler des célébrités qui ont défilé chez elle, bu son whisky, mangé son pressed beef, jockeys et têtes couronnées, car « the King used to come in here for a drink, sir, when he was Prince of Wales! »... Et si elle n'ajoute pas: « and such a nice gentleman, too! » du moins le pense-t-elle.

En vérité, le portrait de l'actuel Edouard VII orne l'étagère du bar, entre une tour Eiffel en plomb bronzé et une photographie du Crystal Palace, parmi les bouteilles classiques; et de nombreuses caricatures silhouettent aux murs son image un peu grasse; le voici, ce monarque, dans un supplément du *Topical Times*, et, ma foi, c'est bien lui que j'aperçois aux courses de Newmarket de l'année 1885. Il porte une culotte, des guêtres beiges, un chapeau melon marron de forme absurde et qui fut chic, et il converse, le cigare à la main avec un lord Rothschild, raide, et un Duke of Hamilton cravaté de bleu. La duchesse de Montrose sourit à leur causerie. Elle a revêtu, pour la circonstance, une robe claire à trois volants bordés de fourrures, relevés par une « tournure » qui semble un pouf capitonné et drapé comme on en voit encore dans certains salons officiels de nos provinces; sa voilette, courte et brodée, tombe d'un chapeau tyrolien tout à fait vert et pathétique, et sa main, nonchalamment, repose sur un petit parasol. Newmarket, 1885!...

Combien je regrette que mon jeune âge d'alors ne m'ait pas permis d'apprécier cette époque charmante! Il ne me reste aujourd'hui pour me consoler que les caricatures de l'*Eureka Bar*, certaines gravures de mode du *Journal des Demoiselles* et quelques *Estampes modernes* démodées. Car c'est alors que les tournesols, les lys et les plumes de paon commencèrent de fleurir, stylisés, dans des « grès flambés » et sur des « tentures murales artistiques »; alors, des bandeaux ombragèrent tous les fronts féminins bien pensants, et des draperies de couleurs inconnues et des pierres mystérieuses riches de vertus intellectuelles, couvrirent le corps de bien des dames qui se sentaient une âme évidemment ibsénienne; et même quelques jeunes hommes émettaient des paradoxes esthétiques et des épigrammes avec un geste souple de la main, à la façon de Mr. Oscar Wilde, ou essayaient de se faire des ennemis avec art, comme James Whistler — tout en imitant sans art ses brillants Nocturnes...

Mon Dieu, mon Dieu! comme tout cela a passé vite, emporté au vent de la Mode. Qu'en reste-t-il? des poteries bon marché, les étoffes art nouveau des grands magasins, des bijoux artistiques non signés, de la littérature sans génie — à peine un souvenir amusé! Pour moi, qui n'ai connu ni ces joies, ni ces âmes malades, ni ces grands personnages, je vénère cette époque disparue, et, volontairement oublieux des esthètes oubliés, je me réfugie dans la compagnie des sportsmen, espèce vivace, habitués de Mrs. Hill, eux que le temps n'atteint pas. Je bois avec ces messieurs, et je crois bien que je leur suis sympathique. Ce gentleman si distingué, orné d'une lavallière à pois, qui fut, sauf erreur, le jockey de M. Edmond Blanc, John Reif, me regarde sans déplaisir — du haut de son cadre.

Même, en appuyant un peu mon tabouret contre le mur, je me

trouve dans une société plus auguste encore, car je suis assis à la hauteur de lord Rosebery, alors mince, sur la pelouse de Goodwood; mes pieds foulent le gazon soigné; voici, à mon côté, le Duke of Connaught, et quand, tout à l'heure, la Princesse de Galles et la Princesse Christian, suivant de l'œil la course, tourneront la tête de mon côté, je ferai un salut courtois à Leurs Altesses Royales...

Mais le crépuscule tombe sur cette anglaise aquarelle; il me faut rentrer chez moi. Les cavaliers de Spy, les célébrités de A. Bryan, les dames en robes à volants me souhaitent le bonsoir; et je ne serais pas surpris d'entendre un anachronique gramophone lancer du haut du comptoir les premières mesures de *Radis roses* ou de *Fraises au Champagne* de M. Klein, ou, qui sait! *le Torrent* de M. Marcailhou. «... Good night, Mrs. Hill!... »

... Au tournant de la rue le monument doré de l'architecte Garnier m'ahurit et la vue du premier fiacre automobile me choque.

X.-MARCEL BOULESTIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

P. Oltramare : *L'Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde*, tome Ier, in-8; E. Leroux. » »

L. Revel : *Vers la Fraternité des religions par l'unité de la pensée ésotérique*; « Publications théosophiques ». 3 »

Ethnographie. Folklore

A. van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes*, Essais d'ethnographie et de linguistique, « Mercure de France ». 3 50

Histoire

Dom Fernand Cabrol : *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*; Lecoffre. 3 50

James Caterly : *Les Roumains*, t. Ier; Calmann-Lévy. » »

Youssouf Fehmi : *Histoire de la Turquie*; Perrin. 5 »

Adolphe Jullien : *Amours d'Opéra au XVIIIe siècle*; Daragon. 15 »

Frédéric Masson : *Autour de Sainte-Hélène*; Ollendorff. 3 50

Emile Roca : *De Richelieu à Mazarin (1642-1644)*; Perrin. 3 50

Louis Rousseau : *Les Relations diplomatiques de la France et de la Turquie au XVIIIe siècle, I*; Rudeval. 3 50

Littérature

Paul Adam : *Le Taureau de Mithra*; Sansot. 1 »

Etienne Bellot : *Notes sur le Symbolisme*; Linard. 1 50

Luc Durtain : *L'Etape nécessaire*; Sansot. 3 50

Edmond Pilon : *Francis Jammes et le Sentiment de la Nature* (Collection « les Hommes et les Idées »); « Mercure de France ». 3 50

L. Thomas : *Tablettes d'un Cynique*; Ed. de « La Société Nouvelle ». 3 50

Philosophie

Auguste Comte : *Cours de philosophie positive*; Schleicher. 2 »

Abel Rey : *La Philosophie Moderne*; Flammarion. 3 50

Bertrand Russell : *La Philosophie de Leibniz*; traduite par Jean et Renée J. Ray; Alcan. 3 75

Poésie

Louis Delluc : *Chansons du Jeune Temps* ; Impr. St-Gervais. 2 »
Alfred Droin : *Le Collier d'Emeraude* ; Fasquelle. 3 50
Luc Durtain : *Pégase* ; Sansot. 3 50
Henry Labonne : *Heures d'oubli, Fleurs aprilines* ; Edition Mutuelle. 3 50
Sfenosa : *Choix de poésies françaises et provençales* ; Marseille, « Vie Provençale ». 3 50

Psychologie

I. Ioteyko et M. Stefanowska : *Psychophysiologie de la Douleur* ; Alcan. 5 »

Publication d'Art

Eugène Poiré : *Les Monuments nationaux en Allemagne* ; Plon. 3 50

Questions coloniales

Lucien Hubert : *L'Eveil d'un Monde* ; Alcan. 3 50

Questions morales

Paul Adam : *Nouveau Catéchisme* ; Sansot. 1 »

Roman

Lucy Achalme : *Le Maître du pain* ; Soc. d'éditions. 3 50
Mathilde Alanic : *La Romance de Joconde*, Plon. 3 50
Emile Baumann : *L'Immolé* ; B. Grasset. 3 50
Geoffroy Chaucer : *Les Contes de Canterbury*, traduction française par un groupe de professeurs de l'Université, avec une introduction et des notes ; Alcan. 12 »
Chékri Ganem : *D'a'ad* ; Fasquelle. 3 50
A. Conan Doyle : *Le Parasite*, trad. de Albert Savine et Georges-Michel ; Stock. 3 50
Jacques Constant : *Rosine se range* ; Zaretzsky. 1 »
Prosper Dor : *Au bord de l'Idylle* ; Sansot. 3 50
Claude Ferval : *Ciel rouge* ; Fasquelle. 3 50
L'auteur de « Amitié amoureuse » et Jean de Fossendal : *L'Amour guette...* ; Calmann-Lévy. 3 50
Anatole France : *L'Ile des Pingouins* ; Calmann-Lévy. 3 50
René Gerval : *Garnison Lorraine* ; Sansot. 3 50
Jean-Paul Hippeau : *René Rousselier* ; Tassel. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache* ; Fasquelle. 3 50
Rudyard Kipling : *Le Chat Maltais*, trad. par L. Fabulet et A. Austin-Jackson ; « Mercure de France » 3 50
Paul Leclercq : *Aventures de Bécot* ; « Vie Parisienne ». 3 50
Georges Lecomte : *L'Espoir* ; Fasquelle. 3 50
Jacques Mayral : *Le Miracle de Courteville* ; Gastein-Serge. 3 50
Gabrielle Zapolska : *L'Oraison dominicale*, trad. du polonais par Paul Cazin ; Sansot. 3 50

Sciences

H. de Vries : *Espèces et Variétés*, trad. de l'anglais par L. Blaringhem ; Alcan. 12 »
J.-M. Pargame : *Origine de la Vie* ; Schleicher. » »

Sociologie

Louis André : *Histoire économique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* ; Alcan. 2 »
Jean H. de la Moskowa : *Horizons* ; Lebeau. 3 50

Théâtre

Louis Dartigues : *Répudiée*, pièce en trois actes ; Fasquelle. 2 50
Jean Galtier-Boissière : *Au pays des Contes bleus* ; Larousse. » 75
Fernand Gregh : *Prélude féerique*, conte bleu en vers ; « Mercure de France ». 1 »
René Morax : *Henriette*, drame en 4 actes avec chœurs ; Conard. » »

Voyages

Louis Bertrand : *La Grèce du Soleil et des paysages* ; Fasquelle. 3 50
P.-Louis Rivière : *Villes et Solitudes* ; Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme. — Sur les Origines de l'Angelus. — La Société des Amis de Carrière. — En l'honneur d'Emile Verhaeren. — Le Monument Stendhal. — Le Dîner du Quatorze. — Le Cénacle de la *Muse Française*. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme.

Mon cher Vallette,

M. Jules de Gaultier me reproche d'appuyer sur une interprétation personnelle, et non sur des textes, l'explication que j'ai tentée des prédilections et des haines de Nietzsche. Il s'agit, on s'en souvient, de l'attitude de Nietzsche vis-à-vis de ces deux faits concrets : la Renaissance et le Protestantisme. Il y a lieu d'abord de distinguer. Pour le protestantisme, ni M. Jules de Gaultier ni moi ne différons d'avis sur la façon dont Nietzsche l'a envisagé comme une manifestation du pouvoir d'arrêt. Ce qui nous sépare, c'est que M. Jules de Gaultier dit : Nietzsche a raison, tandis que je dis : Nietzsche a tort.

Pour la Renaissance, par contre, il s'agit bien d'une question d'exégèse nietzschéenne. J'ai cru pouvoir avancer que, si Nietzsche admirait la Renaissance, c'était surtout parce qu'il y voyait la restauration d'une culture ancienne. Là-dessus, M. Jules de Gaultier me cite un texte où Nietzsche expose en faveur de la Renaissance des arguments d'ordre dionysien, ou, pour, employer la terminologie de l'auteur du *Bovarysme*, appartenant à la catégorie du pouvoir d'impulsion. Je ne songe nullement à discuter la signification de ce texte : c'est sans contredit un texte dionysien. Mais il faut prendre garde que Nietzsche, en tant que philosophe du surhumain, est tout disposé à conférer une valeur dionysienne à ce qu'il admire, alors même que les vraies raisons de son admiration sont tout apolliniennes. On le verra donc fréquemment exalter d'éloges dionysiens des phénomènes que M. Jules de Gaultier rangera sans hésitation dans l'ordre de la culture, ou du pouvoir d'arrêt, et vice-versa. Encore une fois, il n'y a pas dans Nietzsche cette rigueur analytique que M. Jules de Gaultier a mise dans ses propres conceptions. Il n'en est pas moins vrai que, dans tout le mouvement qui a abouti au classicisme français et dans le classicisme lui-même, Nietzsche a vu avant tout une rénovation apollinienne de la culture grecque. Et puisque M. Jules de Gaultier ne se contente pas d'affirmations, voici des textes qui me semblent significatifs :

« Quand on lit Montaigne, la Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle.... Vauvenargues, Chamfort, on est plus près de l'antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre peuple. Par ces six écrivains, l'esprit des derniers siècles de l'ère ancienne a revécu à nouveau ; — réunis, ils forment un chaînon important dans la grande chaîne continue de la Renaissance... Pour formuler une louange bien intelligible, je dirai qu'écrites en grec leurs œuvres eussent été comprises par les Grecs... (*Le Voyageur et son ombre*, 214.)

Un peu plus loin, aph. 216, il est question de « la résurrection du grand latinisme stoïque par quoi les Français ont continué de la façon la plus digne l'œuvre de la Renaissance ». « Ils passèrent, continue Nietzsche, avec

un succès merveilleux, de l'imitation des formes antiques à l'imitation des caractères antiques, ce qui leur confère à tout jamais un droit aux distinctions les plus hautes... »

Faut-il citer encore le grand aphorisme (221) d'*Humain trop humain*, où Nietzsche fait ce singulier éloge de Voltaire, l'appelant « le dernier des grands poètes dramatiques qui entrava par la mesure grecque son âme aux mille formes », « le dernier grand écrivain qui, dans le maniement de la langue de la prose, eut l'oreille d'un Grec, la conscience d'artiste d'un Grec » ; où ce qu'il trouve de mieux à dire de Gœthe, c'est d'avoir ressenti à la fin de sa vie « le besoin profond de reprendre la tradition de l'art et de prêter aux décombres et aux fûts de colonnes restés debout du temple, au moins par l'imagination de l'œil, la perfection et l'intégrité antiques » ; e qui se termine par ces mots : « Pas de matières et de caractères neufs, mais les anciens, dès longtemps accoutumés, dans une série toujours continuée de revivification et de réformation : voilà l'art tel que Gœthe le comprenait tardivement, tel que les Grecs et aussi les Français le pratiquaient » ?

En voilà assez, je crois, pour montrer combien les raisons de l'admiration de Nietzsche pour l'art classique produit par la Renaissance et pour la Renaissance elle-même étaient apolliniennes.

Reste la question du protestantisme. Mais pas plus que M. Jules de Gaultier, je ne puis songer à exposer dans l'espace restreint d'une lettre, — quelle que soit la large hospitalité des échos du *Mercure* à cet égard, — les considérations même les plus brèves qui motivent ma façon de voir. Cependant je ne puis ne pas affirmer de nouveau mon désaccord foncier sur ce sujet avec M. Jules de Gaultier et par suite avec Nietzsche. Sans doute, j'accepte pour le christianisme actuel, protestantisme compris, toute la virulente et admirable critique nietzschéenne. Mais si la dernière forme du christianisme — demande à être surpassée, comme le fut précisément le catholicisme par le protestantisme, il ne s'en suit nullement que celui-ci, au moment où il se produisit et par ses résultats ultérieurs, n'ait pas constitué un mouvement dionysien aussi fécond dans le domaine de l'éthique et de la sociologie que la Renaissance dans celui de l'art et de l'intellectualité.

Arguer de quelques individualités supérieures italiennes et françaises des xve et xvie siècles pour prétendre que le christianisme se serait éteint de sa belle mort sans la reviviscence que lui valut l'apparition du protestantisme est une de ces magnifiques plaisanteries dont l'esprit fertile de Nietzsche fut trop souvent prodigue. Pour peu que l'on se familiarise avec l'époque qui précéda immédiatement la réforme, on s'aperçoit au contraire que la superstition la plus grossière ou, si l'on veut, la foi religieuse la plus intense régnait partout souverainement, sauf peut-être dans la classe qui profitait le plus de cet état de choses, le très haut clergé. Que faut-il penser d'un temps qui n'était pas encore très éloigné, — car des gens assistant aux premières prédications de Luther auraient pu voir brûler Jeanne d'Arc, — où il suffisait de la présence d'une illuminée pour changer le cours des choses, jeter la déroute dans les armées et restaurer une monarchie que tout condamnait ? Jésus-Christ, Jeanne d'Arc, intellectuellement cela se vaut. Sans le protestantisme, la superstition occidentale eût sans doute évolué autrement. Le culte de saint Antoine de Padoue ou de saint Sébastien eût peut-être supplanté celui du Christ, comme Luther le constata à Rome.

En quoi cela eût-il été supérieur ? D'ailleurs, le catholicisme n'avait pas besoin du protestantisme pour s'exciter. Il l'était déjà suffisamment par le judaïsme et l'islamisme. L'inquisition régnait toujours en Espagne. Une opposition, quelle qu'elle fût, eût-elle même été purement politique, était prédestinée à déchaîner à nouveau toutes les formes du plus bas fanatisme.

Si les nations latines se trouvaient nanties d'un principe de civilisation supérieur au protestantisme (l'esprit de la Renaissance), elles n'avaient qu'à y persévérer. Le fait même qu'elles aient dû se rejeter dans un catholicisme plus aigu prouve que ce principe n'était pas à ce moment suffisant ou qu'il n'avait qu'une si faible action (j'entends une action sur une trop faible minorité) qu'il se trouvait incapable de lutter contre une réforme religieuse.

Ce qu'il serait plus exact de soutenir, c'est que le protestantisme a beaucoup contribué à la diminution de l'idée chrétienne. L'Europe orientale, qui, elle, n'a pas connu de réforme (du moins de réforme sérieuse), est demeurée bien plus imprégnée du fameux virus chrétien. Du reste, l'orthodoxie, qui n'a pas bougé, me paraît avoir seule le droit logique de s'élever contre le protestantisme. Aux yeux de l'orthodoxie, en effet, le catholicisme contenait déjà en germe la réforme, catholicisme et protestantisme n'étant que deux stades d'un seul et même schisme. Aussi, l'écrivain russe Khomiakoff peut-il s'écrier avec juste raison en s'adressant aux catholiques : « De quoi vous plaignez-vous ? Vous étiez déjà une réforme ! »

Heureusement, car sans cela on se demande où en serait la civilisation !

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Sur les origines de l'Angelus.

Montmorency, 7, rue de Jaigny, 16 octobre 1908.

Mon cher Vallette,

M. Lafagette se trompe. Ce n'est pas à cause de son drame que j'ai parlé du Dante et de Philippe le Bel. J'avais à m'expliquer depuis longtemps sur l'idée guelfe, qui m'est chère et qu'on avait attaquée.

Dans mon compte-rendu, la présentation de l'honnête mais ennuyeux drame de M. Lafagette tient dix lignes. J'aurais pu, sans doute, l'allonger de quelques citations, telles que cette parole de Charles VII :

> Qu'on accompagne Jeanne à la tour du Couldray

ou cette autre, si quinzième siècle, d'une paysanne :

> Peut-on calomnier à ce point l'abbé Fronte !

Il y a aussi un la Trémoille disant :

> Nous allons tous filer

etc. J'ai préféré laisser ces perles.

Quant à la date de l'*Angelus*, il faut que M. Lafagette ait trouvé (sans la citer, malheureusement) quelque « autorité » récente sur la question, où d'ailleurs je ne prétends nullement connaître le dernier cri. Mais voici toujours ce qu'en dit Michaud (*Histoire des Croisades*, livre XVII) :

Les Ottomans pénétrèrent dans la Hongrie, et s'avancèrent contre Belgrade. Cette ville, l'un des boulevards de l'Occident, ne recevait AUCUN SECOURS de la chrétienté. Il ne lui restait d'espérance que dans la valeur d'Hunniades et dans le zèle de Jean de Capistran... CE FUT ALORS que le Souverain Pontife ordonna que chaque jour, à midi, on sonnerait les cloches dans toutes les paroisses pour avertir les fidèles de prier en faveur des Hongrois... Calixte accordait les indulgences à tous les chrétiens qui, à ce signal, répéteraient trois fois l'oraison dominicale et la salutation angélique. TELLE FUT L'ORIGINE de l'*Angelus*, que les usages de l'Eglise **ont consacré et conservé jusqu'aux temps modernes.**

Le ciel fut touché sans doute de ces ferventes prières qui s'élevaient ensemble et à la même heure de tous les points de l'Europe chrétienne. Le 6 août 1456, les Turcs furent défaits sous les murs de Belgrade,... le sultan (Mahomet II) fut blessé au milieu de ses janissaires, et n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs. Toute l'Europe remercia le ciel de cette victoire, à laquelle elle n'avait concouru que par ses prières et qu'elle devait regarder COMME UN MIRACLE.

Je n'ai pas dit autre chose. Et si je l'ai dit, ce n'est pas à cause de M. Lafagette, mais à cause des événements actuels. Devant telle humble domestique inclinée dans sa cuisine aux sons de l'*Angelus*, il est bon de nous rappeler aujourd'hui que l'Eglise, c'est le patriotisme de l'Europe.

Jeanne d'Arc étant morte en 1431, il semble bien que l'*Angelus*, institué en 1456, lui soit de 25 ans postérieur.

Recevez, etc. GEORGES POLTI.

§

La Société des « Amis de Carrière » va inaugurer sa période d'activité. Très prochainement (la date sera donnée par les journaux) M. Jean Dolent fera une conférence sur Eugène Carrière. Le lundi 9 novembre, à dix heures du matin, M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, recevra les Amis de Carrière dans ce Musée et leur parlera de l'Art contemporain.

Le siège de la Société est à Paris, 23, rue Madame. Les Sociétaires, en nombre illimité, sont admis sur leur demande. La cotisation annuelle est fixée à 5 francs.

§

En l'honneur d'Emile Verhaeren. — On sait que l'Académie Libre de Belgique vient de proposer la candidature d'Emile Verhaeren au prix Nobel. La jeune génération littéraire organise à cette occasion, sous les auspices des plus éminents écrivains belges, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, etc., une importante manifestation en l'honneur du grand poète. Elle aura lieu à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 17 novembre prochain, et consistera notamment dans la représentation de quelques fragments de l'œuvre dramatique de l'auteur du *Cloître*, de *Philippe II* et des *Aubes*. Les admirateurs d'Emile Verhaeren, désireux de participer à cette manifestation, peuvent adresser leur adhésion au Secrétaire du Comité, M. Charles Dulait, 57, avenue des Arquebusiers, à Bruxelles.

§

Le Monument de Stendhal. — Le Comité du Monument Stendhal s'est réuni le mercredi 14 octobre, sous la présidence de M. P.-A. Chéramy. A l'unanimité, le Comité a exprimé à son Président ses plus vifs remerciements pour le dévouement apporté à l'œuvre entreprise et pour les persévérants efforts faits en vue d'atteindre le double but que le Comité s'est

proposé : la réimpression de la Correspondance de Stendhal, qui est aujourd'hui un fait accompli, — et l'exécution du monument projeté en l'honneur d'Henri Beyle. Le médaillon de Rodin est terminé et actuellement à la fonte; les plans, devis et maquettes de l'architecte sont également prêts. Le monument pourra donc être érigé dans un bref délai, lorsque les dernières sommes nécessaires auront été recueillies. Le Comité a adressé ses remerciements à M. Rodin et à M. Plumet, architecte.

§

Le Dîner du Quatorze, qui entre avec cette saison dans sa quatrième année, était donné, le 14 octobre, en l'honneur du Salon d'Automne. Il réunissait environ cent trente convives, sous la présidence de M. Georges Desvallières.

Citons : MM. Jean Dolent, Théodore Duret, Frantz Jourdain, Léonce Bénédite, Mmes Aurel, Philippe-Collin, Lucie Alfé, Marie Kalff, E. de Krougücoff, A. Bally, Germaine Le Senne, Yvonne Guermand, Mme et M. Brussow, Mme et M. Joachim de Bülow, Mme et M. Charles Morice, Mme et M. Maurice Bokanowski, MM. F. Durio, Adophe Willette, Joanès, Jean Royère, Maurice Baud, H. Bourrelier, Louis Vauxcelles, Volochine, A. Marque, R. Piot, Gallimard, A. Mockel, Alfred Mortier, Pierre Girieud, Jules Rais, Legrand-Chabrier, Tancrède de Visan, D.-Alf. Agache, A. Le Beau, A. de Uribe, H. Didelot, H. Guilbeau, R. de Mathan, Mercereau, F. Iturino, Varenne, Jean Héros, Eug. Gaillard, Chékri-Ganem, A. Chapon, Ciolkowski, Duchamp-Villon, H. Ottmann, Ouvré, A. Bovy, Jacques Rivière, Paul Castiaux, E. Avenard, L. Riotor, Georges Le Cardonnel, Georges Grappe, Jean Ryeul, Edouard Cuyer, Emile William, René de Chavagnes, G.-H. Mai, Kees Van Dongen, Batilliot, Juan de Echavarria, Reymond de Broutelles, H. Lebasque, Alfred Lucas, Ary-René d'Yvermont, Edouard Deverin, Pimianta, etc.

§

Le Cénacle de la Muse Française, 1823-1827. — Nous publierons sous ce titre, vers la fin de novembre, un ouvrage de M. Léon Séché, qui fait partie de la série de ses *Etudes d'Histoire romantique*. C'est la première fois que l'on écrit l'histoire du Cénacle de la *Muse Française*, qui fut le premier groupement romantique, et ce travail ne pouvait être accompli qu'à l'aide de documents jusqu'ici restés dans des archives. L'auteur a utilisé la correspondance inédite de Soumet avec Guiraud, Emile Deschamps, Victor Hugo, Sophie Gay, le baron Taylor, Pichald, et les mémoires inédits de Guttinguer.

L'ouvrage paraîtra dans le format in-8°, à 7 fr. 50 l'exemplaire, et sera illustré de la gravure frontispice de la *Muse Française*, du facsimile de la couverture de la *Muse Française* tiré sur papier bleu, de la reproduction du tableau de Heim : La distribution des Récompenses au Salon de 1824, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Nodier, le baron Taylor, Pichald, Talma dans le rôle de Léonidas.

Il sera tiré un nombre d'exemplaires sur japon, chine et hollande strictement limité aux souscriptions qui nous seront parvenues au plus tard le 15 novembre. Les exemplaires souscrits porteront le nom du souscripteur.

Prix : japon, 30 fr. ; chine, 25 fr. ; hollande, 20 fr.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE CHAT MALTAIS, par Rudyard Kipling, traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18, 3.50 (7 ex. sur hollande à 10 fr.).

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES, *Essais d'ethnographie et de linguistique*, par Arnold Van Gennep. Vol. in-18, 3.50.

PRÉLUDE FÉERIQUE, conte bleu en vers, par Fernand Gregh. Vol. in-18, 1 fr. (7 ex. sur hollande à 3 fr.).

FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE, par Edmond Pilon, avec un portrait et un autographe (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 8). Vol. in-16, 0.75.

§

Le Sottisier Universel.

Les photographes le [l'aéroplane] prennent dans toutes les positions : à droite, à gauche et dessous. Ils ne peuvent cependant pas avoir la prétention de le saisir par-dessus, comme aurait pu le faire une bande de pigeons, etc. — *Le Matin*, 7 septembre.

Carpe glacée, servie à 15 convives. Au bout de trois semaines, 17 des convives ayant mangé dudit poisson, etc. — *Journal de la Santé*, 27 septembre.

La franc-maçonnerie, au treizième siècle, confinait à l'illuminisme. C'était le temps des rose-croix, des swedenborgiens, des théosophes, le temps des Mesmer et des Cagliostro. — *Le Gaulois*, 5 octobre.

On se prépare à célébrer chez nos voisins du canton de Vaud le sexagénaire d'un savant. — *La Semaine littéraire*, 29 août.

Au tableau des œuvres nouvelles que donnera, la saison prochaine, M. Albert Carré, se trouve un ouvrage du regretté compositeur Samuel Rousseau : Lakmé. — *Comedia*, 6 juillet.

En vérité, cinq shillings, ce n'est pas trop pour la signature de l'admirable auteur du *Lion de la Jungle*. — *Le Temps*, 25 septembre.

Il y a treize morts, dont deux disparus et deux blessés mortellement. — *Gil Blas*, 23 septembre.

Couthon s'élance à la tribune... — THIERS, *Histoire de la Révolution française*, t. VI, p. 435.

Les confesseurs eux-mêmes n'appliquent pas les *Diagonales*. — *Le Démocrate Soissonnais*, 14 octobre.

Tout en dégustant des huîtres fines et de rouges crustacés, qui sont la célébrité de la maison, le maestro Van der Zanden et son orchestre jouent les plus jolis morceaux de leur répertoire. C'est vraiment là le dernier salon où l'on cause. — *Comœdia*, 9 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs
de 2e et 3e classes
valables jusqu'au 15 Mai 1909

Du 1er Octobre au 15 Novembre 1908, les gares P.-L.-M. délivrent aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 2e et 3e classes pour *Cassis* et toutes les gares P.-L.-M. situées au-delà vers *Menton*. Le parcours simple doit être d'au moins 400 kilomètres.

(Le coupon d'aller de ces billets n'est valable que du 1er Octobre au 15 Novembre 1908).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix des 4 billets simples ordinaires (pour les 2 premières personnes), le prix d'un billet simple pour la 3e personne, la moitié de ce prix pour la 4e et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs

Faire la demande de billets 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.

Des trains rapides et de luxe composés de belles voitures à bogies desservent, pendant l'hiver, les stations du littoral. — Paris-La Côte d'Azur en 13 heures par train extra-rapide de nuit et par le **Côte d'Azur-rapide**.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

STATIONS THERMALES et HIVERNALE

des Pyrénées, du Golfe de Gascogne et du Roussillon

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, et

Billets d'aller et retour individuels po les stations thermales et hivernales, délivr toute l'année de toutes les gares du réseau, v lables 33 jours avec faculté de prolongation comportant une réduction de 25 o/o en classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille po les stations thermales et hivernales, délivr toute l'année de toutes les stations du rése sous condition d'un minimum de parcours 300 kilomètres aller et retour, réduction de à 40 o/o suivant le nombre de personnes, v lidité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'ann au départ de Paris avec **3 itinéraires** diff rents, *via* Bordeaux ou Toulouse, permetta de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonn (Biarritz), Pau, Lourdes, Luchon, etc., valid 30 jours avec faculté de prolongation. Pri 1er et 3e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **5** 2e classe, **123** francs. — Prix, 2e itinéraire 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **5**

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la Poste

(Viâ Calais)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

Voyages internationaux avec itinéraires facultatifs.

A effectuer sur les divers grands réseaux français et es principaux réseaux étrangers. Validité 60 à 120 jours.

Fêtes de Noël.

Délivrance de billets d'excursion *à prix très réduits* pour LONDRES ET BRUXELLES.

Cartes d'abonnement belges de 5 et 15 jours.

Délivrées par toutes les gares et stations du réseau du Nord, donnant droit à un voyage aller et retour sur les lignes françaises et libre parcours sur tous les réseaux belges.

Excursions en Espagne.

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnoles.
Validité 60 à 120 jours. — Prix très réduits.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

—

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais le 21 novembre 1908, 2 h.
DOMAINE de SARDY à VÉLINES (Dor dogn
Mise à prix **40.000** fr.
12 HECT. **41 ares 36** cent. env. de **TERRES** à **Viller sur-Th re** (Oise). M. à pr. **16.000** fr. — **2 Hect. 26 ar** 45 cent. env. de **Terres**, Terroir de **Cerisy-B leux (Somme)**. M. à pr. **4.000** fr. S'adresser Mes Marraud, Inbona, Delinon et Gallard, avoué Fauchey, not.

PASSge THIERE, **4. Maison**, Contce 146 Rev. 3.320 fr. *M. à p 35.000 fr.* Adj. ch. not. 17 Nov. Me A. Morel d'Arle not., 5, rue du Renard.

PROPTÉ à usage de magasins, quai Valmy, Contce 350 m. Rev. par bail, 9.000 fr. à pr. 125.000 fr. Prêt Crédit foncier. A adj. s. 1 en ch. not. 24 nov. 1908. S'ad. Me Thérет, not., 24, bo Saint Denis.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.